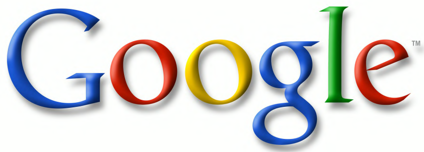

Google



LA SOCIÉTÉ

DE

SAINT-PÉTERSBOURG

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

C

COMTE PAUL VASILI pseud.

See Adam, Mme Edmond
See Lamber, afterwards La
Messine, afterwards Da
Juliette.

LA SOCIÉTÉ

DE

SAINT-PÉTERSBOURG

ÉDITION AUGMENTÉE DE LETTRES INÉDITES

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

NOUVELLE REVUE

23, BOULEVARD POISSONNIÈRE, 23

1886


ASTOR LIBRARY
MAY
1
1893
NEW YORK

LA SOCIÉTÉ

DE

SAINT-PÉTERSBOURG

Mon jeune ami,

Je vous confesse que je suis un peu las d'avoir refait pour vous, en imagination, des voyages, des séjours qui m'avaient déjà tant fatigué en réalité. J'ai cru, Dieu me pardonne, réoccuper tous mes postes : Berlin, Vienne, Londres, Madrid, et je veux me reposer en vous parlant de Pétersbourg. Je finirai ma série par Rome que je n'ai pas vu depuis sept ans et où je compte aller flâner cet

automne pour reprendre langue, terre et ciel, trois choses superbes dans la Ville éternelle.

Jusqu'à présent, il m'a été donné de guider vos pas et de faciliter votre carrière à l'aide d'indications plus ou moins précises, qui vous obligeaient d'ailleurs à les reviser. Tous les gens, avec lesquels vous étiez forcé de vous trouver en contact, prenaient une physionomie pour vous, alors même qu'elle n'eût pas été la leur, et ils se gravaient instantanément dans votre esprit.

Je faisais avec d'autant plus de plaisir votre éducation sur le monde officiel, diplomatique et mondain des grandes capitales, qu'en même temps que je retrouvais mes impressions d'autrefois, je revivais pour ainsi dire mon passé, ma jeunesse disparue, toute une époque de ma vie. Obligé de me remettre au courant des choses actuelles, de certaines individualités qui surgissent tout à coup, je contrôlais ainsi mes jugements anciens sur les milieux destinés à voir naître ces générations spontanées. Je pouvais, et c'était mon plus vif plaisir, accorder un souvenir ami à ceux qui m'avaient honoré de

leur amitié, et qui s'étaient acquis la mienne pendant les années errantes de mon existence.

Aujourd'hui j'ai des scrupules que je ne me suis pas sentis jusqu'à présent, je crains d'être partial et de mériter outrageusement le reproche qu'on m'a fait plusieurs fois : celui d'être injuste.

Vous savez combien j'aime, j'adore mon pays, combien je suis attaché à ses habitudes et même à ses préjugés ; vous comprendrez donc qu'il me sera impossible d'en parler malveillamment et de vous présenter la Russie autrement que d'une façon favorable.

En outre, Pétersbourg a toujours été ma ville favorite ; sa société, celle dans laquelle j'ai rencontré le plus de ressources. A présent encore, quoique j'aie absolument renoncé au monde, je pense souvent avec plaisir au temps où je jouais un rôle actif dans le drame et la comédie mondaine dont les bords de la Néva sont le théâtre. Je la regrette, cette époque de ma vie, comme on regrette tout beau rêve évanoui ; d'ailleurs j'étais jeune alors. Ne vous attendez donc pas à trouver dans ces let-

tres un aperçu impartial sur le milieu et les gens parmi lesquels vous vous trouverez prochainement. Vous êtes avide de nouveau et je l'admets, puisque votre protecteur tient plus à vous faire connaître l'Europe et les hommes qui la gouvernent, qu'à vous faire lentement et sûrement conquérir vos grades. Mes jugements, même lorsqu'ils seront sévères, ressembleront à ceux d'un père forcé de parler des défauts de ses enfants; voilà pourquoi je vous demande, avant de me lire, de vous bien persuader que, jusqu'à présent, je vous ai parlé uniquement de sujets qui pouvaient me tenir beaucoup à l'esprit, mais peu au cœur, et qu'à cause de cela je vous ai toujours dit la vérité.

A présent, la situation n'est plus la même : je vais vous entretenir des *miens*, par conséquent tâcher de vous en montrer les bons côtés, même lorsqu'il me sera impossible de vous en dire du bien.

PREMIÈRE LETTRE

L'EMPEREUR

Peu de souverains sont montés sur le trône avec un concours de sympathies émues aussi grand que celui qui a porté au pouvoir Alexandre III. Outre les circonstances tragiques qui avaient accompagné la mort de son père et groupé autour de lui ceux qu'épouvantait le désordre révolutionnaire, il y avait encore plusieurs raisons puissantes qui avaient fait saluer avec joie son avènement.

Tout le monde : aristocratie, peuple, armée, bourgeoisie, sans distinction de castes ni de personnes, était las du régime qui, depuis vingt ans, pesait sur

la nation. La main d'abord avait été peut-être trop légère, elle était devenue trop pesante ensuite. Notre souverain n'avait ni donné ce qu'il avait promis, ni accompli ce qu'il avait projeté.

Le règne d'Alexandre II, si brillant à ses débuts, s'était peu à peu obscurci et sa mort sanglante avait mis fin à un mécontentement général, qui n'existait pas seulement parmi les anarchistes, mais qui pénétrait plus ou moins toutes les classes de la société.

La révolution de Pologne, la guerre d'Orient, le traité de Berlin, la naissance du nihilisme, tels avaient été les événements néfastes qui avaient miné peu à peu la popularité d'un souverain, surnommé le czar libérateur. Après un vie de tâtonnements, d'incertitudes, d'hésitations ; après une existence partagée entre la crainte et les scrupules, tiraillée entre les bonnes intentions et les rancunes, Alexandre II avait fini par périr misérablement de la main de ce même peuple, qu'il n'avait délivré d'une partie de sa misère que pour l'accabler sous le poids d'une autre bien plus lourde.

Lorsque la catastrophe du 13 mars vint faire

trembler la Russie, il y eut généralement plus d'horreur pour le forfait que de pitié pour la victime. On n'aimait plus l'Empereur, et ceux qui l'approchaient de près étaient inquiets des événements qui auraient suivi, à n'en pas douter, l'annonce officielle de son union avec la princesse Jouriewski.

Les patriotes lui reprochaient sa conduite dans la guerre d'Orient et sa soumission à l'influence allemande; les panslavistes s'en méfiaient; l'armée ne pouvait lui pardonner son refus de la laisser s'emparer de Constantinople, et arborer la croix sur Sainte-Sophie. Je vous le dis sincèrement, ce qui a sauvé la mémoire d'Alexandre II de l'exécration publique a été sa fin épouvantable et la consternation qui la suivit.

Une seule chose parut un moment survivre à cet effondrement, ce fut l'espoir que les amis du grand-duc héritier mettaient en lui, croyant qu'il allait, du jour au lendemain, conquérir une grande popularité.

Cette popularité, Alexandre III ne l'a point conquise. Il n'est pas l'homme des foules. Nature

droite, franche, honnête, loyale, il a toutes les vertus de l'homme privé, qui sont parfois en contradiction avec certaines qualités du souverain.

Défiant, et comment ne le serait-il pas? il craint d'être dominé par une influence intéressée, il s'efforce de se rendre compte par lui-même du plus petit détail de la marche du gouvernement. Il n'embrasse donc pas les conséquences générales d'un fait ou d'une chose; mais il a de la ténacité, de l'obstination, de la suite dans les idées. Son intelligence, ses connaissances sont plus étendues qu'on ne le suppose généralement; seulement, il ne sait ou ne daigne pas montrer qu'il les possède. Très entier, ce qu'on appelle en France « tout d'une pièce », il n'admet pas la moindre concession à l'esprit de son temps, ni le moindre compromis avec le principe autocratique qu'il représente. Sa plus grande vertu, c'est-à-dire son amour extrême de l'honnêteté, lui a fait parfois commettre des fautes dans le bien même, car elle l'a poussé à s'entourer de gens irréprochables, mais insuffisants comme valeur politique.

L'Empereur a vu de si près les effets des funestes malversations qui ont signalé le règne de son père, qu'il a pris en aversion, je pourrais dire en horreur ceux qui apportent dans l'administration de la chose publique un appétit personnel, un dévouement intéressé.

Bien des hommes, qui auraient pu être utiles au souverain ou au pays, ont été écartés du pouvoir parce qu'ils étaient coupables de certaines erreurs, ou même simplement soupçonnés de faiblesses dans les questions d'argent. L'Empereur Alexandre III s'indigne de l'un des principes du prince de Bismarck, qu'en matière de gouvernement il n'y a pas de gens honnêtes.

Peu de personnes se font une idée de la manière consciencieuse avec laquelle l'Empereur travaille, du soin qu'il met à examiner chaque papier qu'on présente à sa signature. Il fait constamment preuve d'une préoccupation du détail, habilement exploitée par son entourage et par ses ministres. Ces derniers le laissent s'absorber dans l'examen des petites questions gouvernementales, tandis qu'ils lui

dérobent la conduite des grandes, au moins en ce qui concerne les affaires de l'empire.

Une espèce de muraille de la Chine sépare le souverain de tous ceux qui pourraient lui transmettre les vœux de son peuple, lui démontrer ses besoins, l'instruire sur les réformes bienfaisantes qu'il est en droit d'exiger.

Alexandre III aurait, s'il le voulait, d'innombrables occasions pour se renseigner sur l'état des esprits et des choses, et il n'en profite jamais.

Tandis que l'empereur Guillaume d'Allemagne recherche les individus avec lesquels il peut causer sérieusement, quelle que soit leur position sociale, son neveu se borne à recevoir tous les jours une foule de gens qu'il n'interroge pas. Il discute rarement, et encore n'est-ce qu'avec ceux qu'il admet dans sa plus complète intimité. Cette façon de se renfermer en lui-même et de consumer ses forces dans des occupations minutieuses, provient à la fois de la timidité naturelle du caractère d'Alexandre III, et de la conscience qu'il a de sa toute-puissance. L'aspect de l'Empereur rend

bien ce que j'exprime ici. Quand on le voit dans un salon, rien n'est plus frappant que son regard doux et sévère en même temps.

Il sait être aimable et désire passer pour tel, sans pour cela sortir de la réserve dont il ne s'est jamais départi. Le monde l'ennuie, il ignore les moyens de s'en servir, mais il tient à le dominer.

C'est un homme doué d'un jugement très sain, d'un patriotisme sincère et convaincu, et qui ne compromettra jamais le sort du pays à la destinée duquel il préside. Il a de la dignité, il saura sauvegarder notre honneur national, il ne marchera pas devant nos ennemis, ne fera pas de concessions à l'orgueil des autres.

Dans la question de la frontière afghane, il a donné la preuve d'une fermeté qui a surpris d'autant plus que personne ne la soupçonnait en lui. Il aurait fait la guerre si elle lui avait paru nécessaire, et *il la fera* sans hésiter dès qu'il croira que les intérêts de la Russie la réclament. Seulement il choisira son moment, et ne renoncera pas aux fruits de ses victoires devant les exigences de l'Europe.

L'influence allemande pèse sur l'Empereur qui, tout en la détestant, sent qu'il lui est impossible de s'y soustraire, au moins durant la vie de son grand-oncle.

Lorsque Guillaume Ier aura fermé les yeux, les choses changeront en réalité comme elles ont déjà changé dans l'esprit d'Alexandre III. Les entrevues des souverains sont des expédients, imposés par la nécessité de certaines rencontres polies, et amenés par des relations augustes.

Actuellement la Russie se recueille. Lorsqu'elle frappera ses ennemis, on verra quelle valeur fugitive ont pour elle les engagements pris pendant ces entrevues de monarques, subies plus que recherchées par Alexandre III, et par la seule raison qu'il y voit une consolidation momentanée de son empire.

En somme, l'Empereur, homme admirable dans tout ce qui concerne la vie privée, bon époux, excellent père, ami dévoué, affectueux, n'est pas moins digne de respect comme souverain. Sans avoir aucune des qualités innées pour jouer ce

rôle, il possède cependant, dans son amour pour sa patrie, une sauvegarde contre toute imprudence capable de nuire à la Russie. Son règne ne verra aucune réforme importante dans notre organisation intérieure, où les choses resteront en souffrance; mais il est possible qu'il soit le point de départ d'une influence de notre pays à l'étranger. Alexandre III sera un jour reconnu, non peut-être comme un habile monarque, mais comme un souverain sensé.

J'aurai encore l'occasion de vous parler de son initiative dans la conduite du gouvernement, de la responsabilité qui lui incombe dans certaines décisions, de la part enfin qu'il prend au travail de ses ministres. J'ai voulu seulement vous donner, dans cette lettre, un aperçu de l'Empereur, si je puis dire, à vol d'esprit. C'est tel que je vous le dépeins qu'il se présente aux yeux de ceux qui ne le connaissent pas, qui n'ont pas eu l'occasion de l'approcher de près.

J'ai tenu surtout à détruire certaines préventions qui existent peut-être en vous par rapport

à l'intelligence d'Alexandre III, et à vous prouver ses capacités comme souverain, ce que ses ennemis s'acharnent à nier. En revanche, son caractère n'est pas aussi bon qu'on le suppose généralement. Il est emporté, brusque, et son entourage souffre parfois de ses violences. L'Impératrice elle-même en subit quelquefois le contre-coup, ce qui du reste n'altère en rien l'union parfaite qui règne entre les deux époux.

DEUXIÈME LETTRE

L'IMPÉRATRICE

L'Impératrice Marie Féodorovna n'a pas sur son mari ni sur les affaires politiques de la Russie l'influence qu'on s'imagine, je ne sais trop pourquoi. Elle ne désire même pas l'obtenir et n'a aucune des facultés nécessaires à une femme d'État. Tenue soigneusement à l'écart par l'Empereur qui ne lui confie jamais rien de ce qui touche à la marche du gouvernement, elle n'a même pas tenté de s'instruire à ce sujet et s'est strictement renfermée dans son rôle de mère de famille et de femme mondaine. La toilette et la

danse sont ses deux passions, et elle s'y adonne et s'y livre avec une ardeur qui lui vaut quelquefois un doux reproche de son auguste époux.

Une partie de la société blâme la passion de l'Impératrice pour la danse et y aperçoit une atteinte à l'auguste prestige de la souveraine. Très gaie, s'amusant avec l'entrain et la grâce d'une jeune fille, Marie Féodorovna adore les bals, les fêtes, les distractions de toute sorte et de toute espèce. Elle jouit de la vie avec une naïveté adorable, et qui peut-être, ne l'empêche pas de songer aux lourdes responsabilités pouvant l'accabler d'un jour à l'autre, ni au fardeau de soucis qu'elle a portés en même temps que le diadème impérial.

Ce qui distingue surtout l'Impératrice et en fait un être essentiellement à part, c'est le charme souverain qui émane de toute sa personne, charme indescriptible, qui pénètre, fascine et à la séduction duquel on ne peut échapper. Elle n'est pas régulièrement jolie, mais ses yeux ont une expression si douce, si bienveillante, son sourire a un je ne sais quoi de si complètement irrésis-

tible, toute sa mignonne petite personne est si gracieuse qu'on se surprend à l'aimer avant qu'elle ait parlé, et à l'adorer lorsqu'elle vous a dit deux mots.

L'Impératrice est une charmeresse, dans le sens le plus étendu de l'expression; quand on se trouve en sa présence, et même après qu'on l'a quittée, on se surprend à méditer sur l'attrait qu'elle inspire, et on oublie totalement qu'il peut y avoir quelque chose de superficiel dans cette nature. Marie Féodorovna a le rare bonheur d'être aimée seulement parce qu'elle plaît; on se prosterne devant la grâce incomparable de la femme et on ne se souvient plus qu'on salue l'Impératrice.

Elle a été comparée à Marie-Antoinette, ce qui est faux. La fille de la reine Louise, laquelle est une grande Marie-Thérèse, il est vrai, n'a rien de l'épouse infortunée de Louis XVI, ni surtout aucun de ses immenses défauts. Quoiqu'elle soit frivole, l'Impératrice n'est pas légère. Je ne sais si elle pourrait mourir avec la même dignité que la reine de France, mais ce dont je suis certain, c'est

qu'elle ne l'imitera jamais dans les déplorables inconséquences de sa vie privée. Tout en ne désirant pas influencer l'Empereur, elle tient à garder la première place dans ses affections. Bref, elle est essentiellement féminine (je ne dis pas femme, car je connais bien des femmes pour lesquelles mon jugement sur le féminin serait injuste) ; elle a la bonté, la douceur, la générosité, mais en même temps certain dédain de la logique qui est l'apanage spécial de plus d'une fille d'Ève.

Il y a quelque temps, on a prétendu que l'Impératrice avait essayé de protéger certaines personnes recommandées à sa bienveillance. Je ne crois pas à ce bruit. Je suppose plutôt que son entourage s'est servi d'elle pour s'approcher de l'Empereur et lui parler directement des dits personnages.

Marie Féodorovna n'est pas capable de se livrer à la moindre intrigue. Elle intercédera pour quelqu'un, si ce quelqu'un a su toucher la bonté qui est le fond de son caractère, mais elle n'a pas assez le désir de jouer un rôle dans l'empire pour

protéger sérieusement et avec suite le même homme.

Sa seule faiblesse est dans la facilité avec laquelle elle s'abandonne aux gens qui l'amusent, et auxquels elle pardonne, en faveur de ce mérite, bien des choses impardonnables. Tel est le cas avec sa belle-sœur, la grande-duchesse Marie Pawlowna.

Quoiqu'elle soit princesse danoise, l'Impératrice n'a pas, malgré tout ce qu'on en a dit, embrassé avec passion les intérêts de son pays. Elle aime tendrement sa famille, surtout sa sœur aînée, la princesse de Galles, mais ses affections sont celles d'une parente et non d'une souveraine; la raison d'État ne l'influence en rien. Ce qu'elle désire, je crois, c'est une union entre son fils aîné et une de ses nièces; mais l'Empereur consentira-t-il à laisser s'asseoir une princesse anglaise sur le trône de ses ancêtres?

Je me résume. L'Impératrice exercera sur vous, quand vous la connaîtrez, la même fascination que sur tous ceux qui l'ont approchée. Adorez-la comme une créature d'exception pour sa grâce, pour la noblesse pure de son cœur, mais ne lui

cherchez point ce que les Russes appellent des facultés de femme d'Etat. Dites-vous qu'elle a réalisé tout ce qu'on était en droit d'attendre d'elle ; qu'avec une intuition merveilleuse, ne se sentant pas les ressources nécessaires pour jouer un rôle prédominant, elle s'est abstenue de toute ingérence dans les choses hors de sa portée.

Marie Féodorovna s'est jugée et dirigée comme elle devait le faire, et voilà pourquoi personne n'a pu lui reprocher les machinations de certaines souveraines. Elle n'est jamais descendue à des intrigues d'antichambre et se borne à être l'ange de son foyer domestique, la protectrice des nombreux établissements de bienfaisance, auxquels elle s'intéresse, en sa qualité de femme compatissante. Elle visite ces établissements, réjouit de sa présence ceux qu'elle protège, et produit, partout où elle apparaît, l'effet d'un rayon de soleil dans un ciel sombre.

Je n'ai rien à vous dire des enfants impériaux qui sont encore dans la *nursery* ou dans la salle d'étude. L'héritier du trône est lui-même tenu

dans une grande réclusion, quoiqu'il ait atteint sa majorité. C'est un jeune homme, petit et frêle, ressemblant à sa mère et n'ayant rien des Romanow sous le rapport physique. L'Empereur s'occupe beaucoup de l'éducation de son fils ; le soin qu'il y apporte vient en partie du souvenir qu'il a de la sienne, autrefois trop négligée.

Alexandre III et Marie Féodorovna aiment tendrement leurs enfants ; ils ont l'un pour l'autre une sincère et tendre affection. Leur vie de famille est un modèle et pourrait être proposée à bien des ménages bourgeois. Rien n'y manque, car, à l'occasion, le mari taquine sa femme à propos d'une traîne de robe trop longue ou d'une note de couturière trop chère. L'Impératrice, comme je vous l'ai dit, aime à plaire et elle ne dédaigne pas de demander à la toilette le moyen de le faire davantage.

TROISIÈME LETTRE

LA FAMILLE IMPÉRIALE

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur la famille impériale, si on voulait raconter les luttes et les jalousies intestines qui la dévorent, les querelles qui s'élèvent continuellement dans son sein, et détruisent l'harmonie nécessaire à son prestige. Mais, ce prestige, aucun de ses membres, hélas ! ne songe à le préserver des atteintes de la déconsidération. Je suis de l'avis de Napoléon Ier, qu'il faut laver son linge sale en famille, et voilà pourquoi, moi aussi, je me bornerai à vous esquisser la physionomie de nos grands-ducs et

grandes-duchesses. Mes principes s'opposent donc à ce que je vous raconte les anecdotes, plus ou moins vraies, qui courent dans les salons de Pétersbourg sur la famille impériale.

Le grand-duc Vladimir, frère cadet de l'Empereur, est, sans contredit, le personnage le plus influent de sa famille. Au physique, c'est un bel homme, d'une taille gigantesque, avec une figure que tout le monde s'accorde à trouver superbe, mais qui m'a toujours paru le type de la sensualité goguenarde. Au moral il est d'un caractère faible, mou, mais ambitieux. Il se croit de l'esprit et s'imagine surtout posséder un remarquable coup d'œil politique.

Secrètement jaloux de l'Empereur et ennemi de l'Impératrice, il a la prétention de gouverner l'Empire et de peser d'un grand poids sur la conduite des affaires. C'est une nature sans élévation, mais en même temps un bon vivant, aimant le vin, la bonne chère, la chasse, les femmes, en un mot, tout ce que promet aux Turcs le paradis de Mahomet.

Il ignore ce que c'est que la dignité; en revanche, il a de la morgue, une morgue qui ne provient pas de l'orgueil, mais simplement d'une conviction profonde que tout lui est permis. Le grand-duc Vladimir serait un être tout à fait inoffensif, s'il n'avait pas auprès de lui la grande-duchesse Marie Paulowna.

Je voudrais bien ne pas être obligé de vous parler de cette princesse, mais elle n'est point de celles que l'on tient dans l'ombre et qu'on passe sous silence. Née princesse de Mecklembourg-Schwérin, elle possède tous les traits des races royales allemandes : orgueil, ambition effrénée, vanité narquoise, et instinct de rapines sur le bien d'autrui.

Son élévation au rang de grande-duchesse ne lui a pas donné la moindre affection pour sa patrie d'adoption. Elle hait tout ce qui est russe, et elle est restée Allemande au fond du cœur, s'efforçant de faire prévaloir en tout l'influence prussienne. Elle aspire à jouer un rôle, à devenir une puissance dans l'État. Femme d'esprit, elle n'est cependant

pas intelligente : la preuve, c'est qu'elle n'a jamais pu comprendre les exigences de sa situation. Elle a des façons de parler et d'agir, un manque de scrupules, qui permettent de la classer parmi les intrigantes.

Elle a fait un mal énorme à la Russie par ses rapports sur les choses qui s'y passent. Livrée à M. de Bismarck qui s'en est joué insolemment, s'est servi et se sert encore d'elle pour connaître les secrets desseins de la politique russe, elle n'a pas voulu ou pas pu se rendre compte de l'odieux d'un rôle qui consiste à trahir pour un étranger le pays qui vous adopte.

Au contraire de l'Impératrice, elle est légère, mais non frivole. Ses nombreux séjours à Paris lui ont enlevé sa gaucherie allemande, mais ils ont aussi développé certains traits de son caractère en désaccord avec son rang. La grande-duchesse ne sait ni se conduire, ni s'amuser, ni s'habiller en grande-duchesse; comme presque toutes les Allemandes, elle a cessé d'être grande dame dès qu'elle s'est débarrassée des préjugés dans les-

quels elle avait été élevée. Il y a en elle quelque chose qui éveille les désirs lorsqu'on l'aperçoit au bal ou dans une loge à l'Opéra; sa beauté, sa toilette, l'ensemble de sa personne la fait involontairement soupçonner d'avoir le cœur ouvert à toutes les impressions.

Son influence sur son mari est énorme. Elle l'anime, excite son ambition, s'efforce de lui faire jouer un rôle, et, si les temps avaient été favorables à une conspiration, elle n'aurait reculé devant rien pour saisir le trône. La seconde femme de l'Empire, elle ne pardonne pas à l'Impératrice d'être la première. Cependant, elle donne ce spectacle à tous ceux qui connaissent sa jalousie, son envie, de ne jamais quitter l'Impératrice, afin d'attraper, par ricochet, quelques hommages de plus.

La grande-duchesse Vladimir est une âme inquiète, un esprit tourmenté, qui se consume dans le besoin de faire parler d'elle; après avoir obtenu tout ce qu'elle a voulu, elle se désole de n'avoir plus rien à désirer.

Marie Paulowna sent qu'elle n'est pas populaire

en Russie, et aujourd'hui, après avoir fait tout le contraire de ce qu'il fallait pour être aimée, elle s'irrite de ne pas l'être. Dans sa colère, elle attribue l'antipathie qu'elle inspire à son refus d'embrasser la religion grecque. Elle ne consent pas à reconnaître que le peu d'affection qu'on lui porte vient, d'une part, de son manque de tact, d'autre part de cet instinct inné dans la nation russe, qui lui fait deviner immédiatement ses ennemis.

La partie intelligente de la société de Pétersbourg se rend parfaitement compte des menées de la grande-duchesse, et en veut à cette princesse de sacrifier le pays à ses sympathies allemandes, de servir les visées de la politique prussienne. En outre, on lui reproche ses allures tapageuses et l'influence de mauvais genre qu'elle exerce en matière de choses mondaines. Ses soirées intimes, où l'on joue à la roulette, ont été très hautement critiquées. De mauvaises langues ont prétendu que, non seulement elle s'encanaillait elle-même, mais encore qu'elle encourageait les autres à le faire.

Je n'irai pas aussi loin et je suis porté à attri-

buer les inconséquence de la conduite de Marie Paulowna à son entourage — qui est détestable sous tous les rapports — plutôt qu'à elle-même. Ce que je ne puis lui pardonner, c'est de subordonner les intérêts du pays auquel elle doit tout à ceux de l'Allemagne, c'est d'oublier qu'elle est épouse et mère, et de travailler à détruire l'avenir de son mari et de ses enfants pour satisfaire de mesquines ambitions personnelles. Je redoute en elle la manière dont elle sert les intérêts de M. de Bismarck et ce qu'elle fait pour faciliter la tâche de notre pire ennemi.

L'Impératrice, qui, si elle l'avait voulu, aurait pu mettre des entraves à l'activité dévorante de sa belle-sœur, ne l'a jamais essayé, soit par bonté, soit parce que Marie Paulowna s'est évertuée ces derniers temps à lui plaire et à l'amuser avec des bals et des fêtes donnés en son honneur. Notre charmante souveraine n'a pas le don de lire dans l'avenir, et elle est trop loyale pour croire à la duplicité des autres. Vraie, elle-même, elle ne comprend pas ce que c'est que l'hypocrisie, et son

esprit est aussi limpide que le regard de ses beaux yeux.

Cependant, il n'existe pas une intimité bien étroite entre les deux belles-sœurs, et les sympathies de l'Impératrice sont plutôt acquises à la grande-duchesse Élisabeth Féodorovna qu'à la brillante, trop brillante Marie Paulowna.

La grande-duchesse Élisabeth est l'épouse du grand-duc Serge. Mariée depuis peu, elle ne joue encore aucun rôle dans la famille impériale. C'est une jolie, gracieuse, aimable personne, ayant un mot bienveillant à l'adresse de tout le monde, un sourire pour chacun. Le peu d'habitude qu'elle a de la société empêche de juger de son esprit, mais elle attire par sa beauté, par l'expression de douceur de ses yeux et de toute sa physionomie. Elle rappelle ces blondes et frêles Anglaises qui ornent les *keepsakes,* et son air de mélancolie ajoute à la ressemblance. On a beaucoup jasé dans les salons de Pétersbourg à propos de différents bruits répandus par des malveillants sur ses rapports avec son mari. Je ne les relèverai

pas, les croyant absolument faux. Je me bornerai à vous dire que le grand-duc Serge n'est pas aimé dans la société, et qu'on ne demande pas mieux que d'avoir à lui reprocher quelque chose. Sa jeune épouse, en revanche, a su conquérir la sympathie de tous ceux qui ont eu l'occasion de l'approcher et l'affection de toute sa famille, à commencer par l'Impératrice, comme je vous l'ai déjà dit.

Les deux autres frères de l'Empereur sont le grand-duc Paul et le grand-duc Alexis. Le premier habite presque toujours à l'étranger et ne fait pas encore parler de lui. Quant au second, il a beaucoup occupé, avec ses faits et gestes, la chronique scandaleuse de tous les pays. C'est un bon vivant. Si le sort l'avait fait naître boulevardier, il eût été parfaitement à sa place. Paris est son élément et il a l'illusion que, quand il s'y trouve, personne ne sait ce qu'il y fait. Aimable et galant homme du reste, empressé auprès des femmes, donnant volontiers des poignées de main à droite et à gauche, il n'aspire pas à jouer un

rôle, et ne s'intéresse que par devoir à la marine dont il est le chef responsable; dévoué à l'Empereur, auquel il ressemble beaucoup physiquement, son caractère en général est susceptible d'attachement et fort accessible à l'influence féminine.

Depuis plusieurs années déjà, il est aux pieds de la belle comtesse Beauharnais, la femme de son cousin le prince de Leuchtenberg et la sœur du célèbre général Skobelew. Zénaïde ou Zina Beauharnais, comme on la nomme habituellement, est sans contredit l'une des plus superbes personnes qui ont embelli la scène de ce monde. Très admirée, jalousée plus encore, tant à cause de ses charmes que de son brillant mariage, elle appartient au nombre de ces femmes prédestinées de toute éternité à faire parler d'elles. Très ambitieuse, dépourvue de préjugés et de scrupules, d'une indifférence quasi royale pour tout ce qui touche au qu'en dira-t-on, elle affiche ouvertement ce dont on se cache ordinairement, et, dans son arrogance splendide, semble défier la calomnie et la sommer de se taire. C'est un être qui grise. Moi-même j'ai tou-

jours senti mon cœur palpiter, lorsque je me suis approché d'elle. Elle fait appel à tous les sens des hommes avec lesquels elle se trouve en contact, fascine, séduit, rend fou, rien qu'avec un geste de ses épaules.

Elle est une de ces créatures auxquelles l'on ne demande que de dominer l'univers entier par leur seule beauté. Il est probable que la médisance ainsi que la calomnie, qui ne l'ont pas épargnée jusqu'ici, s'acharneront encore et toujours après elle; je doute qu'elles parviennent à l'atteindre, encore moins à la renverser. Elle doit avoir des hauts et des bas, subir des disgrâces, mais elle saura en triompher, car c'est une tête de fer et un cœur de... pierre précieuse. Je lui reproche de n'avoir pas consacré une part de l'immense fortune de son frère à quelque fondation d'hôpital d'invalides, portant le nom de Skobelew.

On a voulu lui attribuer un rôle politique, faire croire qu'elle était l'agent de gens habiles qui l'exploitaient. Je n'hésite pas à m'inscrire en faux contre cette assertion. La comtesse Beauharnais

est trop absorbée par sa propre personne pour servir qui que ce soit. Elle n'a que l'ambition de sa propre gloire et pas assez de suite dans les idées ni de souci des affaires d'autrui pour s'occuper d'autre chose que d'assurer son propre pouvoir et ses propres jouissances. Elle tient à être constamment la plus belle, la plus élégante, la plus entourée.

Elle a été contente d'avoir épousé un prince du sang, d'avoir fasciné un grand-duc. Elle ne serait, je crois, parfaitement heureuse que si elle parvenait à monter encore plus haut.

Notons qu'avec tout cela c'est une très bonne personne. L'envie, la jalousie, la haine, sont pour elle des sentiments inconnus. Elle est toujours prête à rendre service et complètement dépourvue des mesquineries féminines ; elle a de singulières contradictions dans le caractère, comme par exemple le désir de régner sur les hommes sans vouloir pour cela les influencer ; elle a les instincts, mais non les ressources, et les ambitions d'une Montespan. Il lui suffit d'être toujours « parée de mille

boucles », comme dit Mme de Sévigné de la triomphante maîtresse du roi Louis XIV.

Le prince Eugène Romanovski, duc de Leuchtenberg, son époux, peut être qualifié en deux mots : c'est un mari amoureux, en même temps facile à satisfaire et à aveugler.

A côté des frères de l'Empereur, il y a encore ses oncles les grands-ducs Constantin, Michel et Nicolas. Tous les trois ont occupé une grande place sous le règne d'Alexandre II, tous les trois n'ont plus aujourd'hui que le souvenir de leur influence passée qui puisse les consoler de l'obscurité dans laquelle ils sont tombés.

Le grand-duc Constantin, le plus instruit, le plus intelligent et le plus actif des trois, est aussi celui qui a été le plus accablé par le changement qui s'est opéré dans sa destinée. Il a disparu complètement de la scène du monde, quand il était fait peut-être pour y jouer un premier rôle. C'est une nature extrêmement puissante sous des apparences calmes, ardente avec sang-froid. Capable de tout comprendre, de tout s'assimiler, il est cepen-

dant fait pour s'intéresser à lui-même plus qu'aux autres ; dans le moment où il participe à une conversation animée, où il étonne ceux qu'il écoute par la présence de son esprit, tout à coup il semble que quelque pensée intérieure le saisit et l'absorbe. Qu'y a-t-il au fond de cette âme ambitieuse de gouverner les hommes et que les circonstances isolent de plus en plus ?

On dit que, pendant de longues années, l'intrigue a été son élément; qu'à l'époque où il était au faîte du pouvoir il eût voulu le posséder seul, et que, maintenant qu'il l'a perdu, il ne se console point de n'avoir pas au moins essayé de s'en emparer. On ajoute qu'il est à la fois conservateur et démocrate dans ses opinions; qu'il n'aurait pas hésité à faire cause commune avec la révolution, s'il avait pu, grâce à elle, s'emparer de la couronne; qu'il l'eût ensuite écrasée, non seulement avec énergie mais avec cruauté. Voilà ce qu'on dit, mais, moi qui l'ai vu de près, je m'explique son caractère autrement. Homme de savoir, d'idée, passionné pour la grandeur de son pays, il souffre, dirait l'école réaliste,

du « remuement » en lui de ses facultés exceptionnelles. Sa passion du progrès, ses connaissances scientifiques inutilisées le désespèrent; il eût voulu répandre, semer, faire fructifier tout ce qu'il avait amassé. Sa femme, la grande-duchesse Alexandra Josefovna, se montre également peu dans le monde. Belle comme le jour, au temps de sa jeunesse, elle a le cœur ulcéré par la plus sensible blessure qui puisse être faite à l'amour-propre d'une femme, par le chagrin de se voir préférer des créatures au-dessous d'elle. Elle vit, maintenant, retirée au fond de son palais, absorbée par des œuvres de bienfaisance, ne voit presque personne, essaie de se consoler comme mère de ses tristesses d'épouse.

Le grand-duc Nicolas est célèbre par la guerre d'Orient. Beaucoup de gens, chez nous, croient que c'est à son irrésolution que nous devons de n'être pas entrés à Constantinople; s'il a commis des fautes alors, l'Empereur les lui a pardonnées. Il s'efface autant que possible, s'occupe exclusivement de questions militaires et de questions féminines, et mène, lui aussi, une existence assez terne, mais

dont il ne doit pas souffrir par les mêmes raisons que le grand-duc Constantin, car le vol de son esprit souffre peu du terre à terre. Je ne crois pas que l'avenir lui réserve une compensation et lui fasse réoccuper une grande situation.

Le seul des oncles d'Alexandre III qui ait, un instant, joui de quelque crédit auprès de l'Empereur, est le grand-duc Michel. En janvier dernier, par suite de désaccord avec son neveu, il a donné sa démission de président du Conseil d'État et a résigné ses autres fonctions officielles. Il se retire dans ses propriétés du Caucase. Brave homme, bon soldat, ayant administré plus ou moins bien le Caucase pendant de longues années; incapable de se livrer à la moindre intrigue, il est capable de donner un bon conseil. Le grand-duc Michel, en somme, serait assez insignifiant, n'était sa femme, la grande-duchesse Olga Féodorovna.

Celle-ci est très peu aimée dans la société, ce que j'avoue n'avoir jamais pu comprendre. On lui reproche d'être méchante, de se laisser entraîner à la raillerie et de trop dominer son époux. Je

n'ai pu trouver ces mauvais côtés chez cette princesse. Elle m'a toujours produit, au contraire, l'impression la plus favorable; c'est une femme d'énormément d'esprit, douée de facultés intellectuelles tout à fait remarquables, d'un caractère viril, résolu, mais en même temps sincère et vraie vis-à-vis de ses amis. Elle juge le monde et les gens d'une manière admirable, sait découvrir les côtés faibles de chacun, et, il est vrai, aime à les faire observer aux autres; mais elle a de la dignité, de l'esprit de conduite, du respect pour elle-même ainsi que pour la position qu'elle occupe. Grâce à cette influence qu'on lui reproche sur l'esprit de son mari, le ménage du grand-duc Michel a échappé à la déconsidération dans laquelle sont tombés ceux de ses frères. Elle a élevé admirablement ses enfants, et, quoiqu'on l'ait accusée de se mêler d'affaires politiques, elle ne l'a jamais fait dans la mesure qui lui a été attribuée. Princesse allemande, elle a su oublier sa première patrie et s'assimiler complètement à celle de son mari. Quoi qu'on en dise, c'est une femme de cœur et une personne

de ressource, qui sait intéresser par sa conversation enjouée et spirituelle. Pendant un voyage au Caucase, j'ai eu l'honneur d'être admis dans son intimité, et je garderai toujours un souvenir reconnaissant pour les bontés dont elle m'a comblé alors, ainsi que pour les heures agréables que j'ai passées chez elle à Aï-Tador. Elle a arrangé et orné cette belle résidence avec un goût qui témoigne à la fois de ses instincts artistiques et de la vie sérieuse et occupée qu'elle a l'habitude de mener.

La situation des oncles de l'Empereur a surtout été très ébranlée par l'ukase réglant le rang de la famille impériale. Cet ukase, sur lequel j'aurai l'occasion de revenir, a été l'œuvre de bien des influences diverses. Il a provoqué d'immenses applaudissements et des attaques acharnées. Pour ma part, je trouve qu'il est bon en lui-même, mais il eût dû respecter les situations acquises et n'être applicable qu'à l'avenir. Je regrette qu'on l'ait promulgué maintenant. Ce n'est pas au moment où les trônes s'écroulent, où les révolutions les me-

nacent, qu'un souverain doit amoindrir le prestige des siens vis-à-vis de ses peuples.

Je ne vous dirai rien des autres membres de la famille impériale. Je me souviens toujours de vos reproches quand je me suis lancé dans ma nomenclature des archiducs d'Autriche. Vous m'avez dit alors que je vous avais cassé la tête. Je tiens à ne plus vous exposer au même danger. D'ailleurs, les jeunes grands-ducs que vous rencontrerez dans les salons, à Saint-Pétersbourg, ne méritent en aucune façon une attention particulière. Je veux seulement, avant de terminer cette lettre, vous recommander de vous faire présenter à la princesse Eugénie d'Oldenbourg, une des plus agréables femmes et des plus aimables princesses que l'on puisse rencontrer.

QUATRIÈME LETTRE

L'ENTOURAGE DE L'EMPEREUR

Alexandre III n'admet pas aisément, dans son intimité, les personnes avec lesquelles il vit. Froid de caractère, défiant par nature, ayant été forcé, pour ainsi dire, de prendre l'habitude de la prudence pendant les années qui ont précédé son couronnement, il lui est resté de ce temps-là une grande réserve et une façon de se tenir sur ses gardes qui influe forcément sur toute sa manière d'être. En outre, l'Empereur, ainsi que je crois vous l'avoir déjà dit, n'a pas la science ni la divination des hommes. Il n'est pas perspicace et il s'en

rend compte. Aussi a-t-il grand soin de ne se confier qu'à très peu de gens. Il évite de réunir beaucoup de monde autour de lui, dans l'appréhension qu'il ne lui échappe de dire une chose quelconque, destinée à la publicité, et capable d'être exploitée par des indiscrets.

Pendant qu'il était encore grand-duc héritier, l'Empereur avait réussi à former un petit noyau d'hommes dont il était parfaitement sûr, et au dévouement et à l'honnêteté desquels il pouvait se confier. Ces hommes, avec un ou deux de plus, constituent encore aujourd'hui l'entourage immédiat de l'Empereur, entourage qui souvent nuit à son souverain, car il n'a pas de facultés assez multiples pour le conseiller, pas assez de désintéressement pour s'effacer, et laisser à d'autres le soin de faire mieux que lui.

Alexandre III, je vous le répète, tant c'est un trait saillant de son caractère, a l'horreur des gens qui songent à leurs intérêts personnels avant de songer à ceux de l'État. J'ai l'air de reprocher à l'Empereur une qualité; ne vous imaginez pas

que j'aille approuver ceux qui profitent de leur situation pour s'enrichir aux dépens de leur pays. Je crois seulement qu'il est dangereux de traiter les affaires politiques comme les affaires particulières, et que tel homme, qui est l'honneur même dans la vie privée, est justement, par son honnêteté, incapable de diriger utilement la machine gouvernementale.

Lorsqu'on est à la tête d'un empire comme la Russie et qu'on désire le voir prospérer, il faut savoir faire la part du feu, c'est à quoi Alexandre III n'a pu se décider. Le résultat de ce parti pris a été la composition de son entourage, lequel est un peu effacé, sous le rapport des capacités intellectuelles; je reconnais en même temps que cet entourage est un modèle de toutes les vertus privées exigibles chez les citoyens faits pour vivre et mourir dans l'obscurité.

Ce qu'il y a de malheureux dans cette répugnance de l'Empereur à admettre des étrangers près de lui, c'est qu'il en arrive fatalement à ne voir que par les yeux des amis qu'il s'est choi-

sis, et qu'il leur devient très facile de lui cacher ce qu'ils croient inutile de lui apprendre. Il faut leur rendre cette justice, qu'ils méritent absolument, c'est qu'aucun, parmi ces favoris, n'est intéressé; ils sont tous dévoués à leur maître et sincères dans la conviction qu'ils l'aident à accomplir sa tâche.

Le plus influent parmi eux, est, sans contredit, le procureur du saint-synode, M. Pobedonostzew; celui-là est un homme intelligent, mais en même temps un esprit étroit, un de ces fanatiques comme la race slave seule peut en produire. Persuadé de la sainteté du principe autocratique, il ne reconnaît pas les nécessités qui résultent de la marche du temps et de l'accroissement de la civilisation, — vous remarquerez que je ne dis pas le progrès. Son idéal est de faire retomber la Russie dans l'état où elle se trouvait avant Pierre le Grand, d'élever une barrière infranchissable entre elle et les autres nations de l'Europe.

Il n'admet pas même l'indépendance individuelle. D'après ses idées, tout bon Russe doit passer sa vie à se signer devant les saintes images et à

se prosterner devant le Czar. Dieu et l'Empereur, voilà sa devise, voilà aussi ses uniques passions.

Mais cet être qui appartient à une autre époque, ce représentant d'un système qui n'existe plus aujourd'hui, cet homme du moyen âge jeté en plein XIXe siècle, est en même temps une nature noble et énergique, un caractère ferme et résolu. La crainte, la pusillanimité, sont des sentiments qu'il ignore. Inflexible dans ses principes, il ne recule jamais devant la conséquence de ses actes; il sait encourager les autres dans les résolutions viriles qu'il leur a inspirées.

S'il pouvait employer ses remarquables facultés de force, de résistance et de vigueur à une cause possible, s'il comprenait les besoins de son pays et de son époque, et s'il parvenait à les réconcilier l'un avec l'autre, M. Pobedonostzew serait un homme d'État de premier ordre. Tel qu'il est, il ne fera jamais rien de bien ni de bon, mais il empêchera plus d'une fois son souverain de s'effrayer et de céder à la tourmente révolutionnaire, si par hasard elle se déchaîne. Il l'aidera à faire royalement

face au danger, à dédaigner avec fierté le péril.

C'est à son influence qu'il faut attribuer le fameux manifeste, lancé par l'Empereur peu de temps après son avènement au trône, dans lequel il répondait aux menaces des nihilistes par une solennelle affirmation, de sa résolution de maintenir intact le principe de l'autorité.

Tout ce qui est libéral chez nous a une haine profonde pour M. Pobedonostzew. On lui reproche, et avec raison selon moi, de développer par sa sévérité les tendances révolutionnaires qui existent parmi la jeunesse. On lui en veut de sa façon de ne rien voir en dehors de son pays et de sa religion, de maudire tout ce qui n'est pas russe ou orthodoxe; quelques personnes attribuent même à des motifs intéressés sa farouche intolérance. Je crois qu'elles se trompent. Le procureur du saint-synode est un fanatique convaincu. Il se couperait lui-même la main droite, s'il la voyait faire une action contraire à ses opinions.

C'est un Philippe II slave et, comme lui, il supporterait avec stoïcisme la perte de son Armada.

L'influence qu'exerce M. Pobedonostzew sur l'Empereur date de l'époque où il lui donnait des leçons de droit, car il faut ajouter que c'est un excellent légiste. Alexandre III l'estime et le respecte. Il me semble que chacun, en cela, peut imiter le souverain. M. Pobedonostzew, malgré ses fautes, restera toujours un homme remarquable, ne fût-ce que par son originalité. Il est unique en son genre; aussi honnête qu'intelligent, il ne comprendra pourtant jamais l'habileté qui consiste à donner de plein gré ce que, sans cela, on vous arrachera par la force. Il apprendra peut-être à son maître à mourir avec dignité, mais il ne saura pas lui procurer le moyen de le faire vivre en paix, de construire une digue contre la marée montante du libéralisme. Il y a en lui l'étoffe d'un grand inquisiteur, tandis qu'il lui faudrait posséder les aptitudes d'un grand réformateur.

Tout autre est le général Tchérévine, qui, après le procureur du saint-synode, est l'homme dont l'Empereur écoute le plus volontiers les conseils. Le général, nature loyale, honnête, franche avec

toute l'insouciance et toute l'intrépidité d'un soldat d'aventure, doit en réalité à une aventure son avancement dans la faveur du souverain. Sans sa lutte avec le général Ignatiew, et surtout sans le coup de pistolet que lui tira un nihiliste, il est probable qu'il ne serait jamais parvenu à la position qu'il occupe aujourd'hui. Le sang-froid qu'il déploya dans la seconde de ces occasions, ainsi que l'énergie dont il fit preuve dans la première, attirèrent sur lui l'attention d'Alexandre III, qui apprécie le courage et le calme partout où il les rencontre. L'influence personnelle du général Tchérévine fit le reste, et, peu de temps après l'attentat dont il fut victime, il parvint, non seulement à se faire nommer aide de camp général, mais encore à contribuer à la chute du comte Ignatiew, son ennemi. Depuis lors sa faveur n'a fait que grandir, et, maintenant, il compte au nombre des trois ou quatre personnages influents de l'Empire.

Le général est un homme très intelligent, malheureusement c'est aussi un viveur, et les belles Bohémiennes, dont il est l'un des plus fervents ad-

mirateurs, ont tant soit peu émoussé ses aptitudes. C'est toujours un homme de valeur, susceptible de se réveiller et de se rendre utile au moment du danger.

Il ne deviendra jamais un instrument dans la main de qui que ce soit, et, moitié par honnêteté, moitié par indolence, ne se prêtera pas à une intrigue. Son dévouement à la personne de l'Empereur est absolu, sa fidélité à toute épreuve. C'est un chien de garde qui devine le péril de loin et saura le conjurer de près.

Ce n'est pas un homme d'État, quoiqu'il soit doué des facultés nécessaires pour le devenir, et qu'il s'y soit même essayé avec succès.

Le général Tchérévine est de sa personne un homme absolument sympathique. Nul ne sait mieux interroger et mieux écouter que lui. Nous nous connaissons peu; dans une circonstance importante nous avons cependant pu nous mesurer en une heure de conversation, et je crois que cette heure ni l'un ni l'autre nous ne l'oublierons. Le général Tchérévine est très bien vu et très aimé dans la

société, surtout dans une certaine coterie que l'on appelle la coterie élégante. Il fait la cour aux femmes, ni trop ni trop peu, et juste assez pour que chacune se croie la préférée. Il cause d'une façon charmante et ses manières sont parfaites. Il est de ceux qui plaisent définitivement à première vue.

Je ne vous apprendrai rien, — et vous le devinez, — si je vous dis qu'étant le favori des dames, il l'est aussi des maris qui veulent faire carrière; il est le protecteur des fonctionnaires injustement méconnus. S'il est comblé par le sort, dont il est devenu l'un des enfants gâtés, il mérite de l'être, car il n'a pris, au contact d'une fortune si brusque et si complète, ni morgue ni suffisance, et, s'il noie parfois quelque chose, ce n'est ni le chagrin, ni un esprit inquiet, ni une méchante humeur, ni l'envie, ni le remords, ni aucun sentiment qui soit indigne d'un brave soldat, d'un sujet dévoué et d'un noble cœur.

Le chef de la maison militaire de l'Empereur est le général Richter, Allemand d'origine, Russe par

goût et par devoir, porté par ses tendances à favoriser l'élément germanique dont il est le seul représentant dans l'entourage immédiat du souverain. C'est un brave et honnête homme, mais un caractère plutôt faible et susceptible de subir l'influence de ses amis. Il est intelligent et a, sur certains points, un bon sens remarquable. Son idéal est de voir la Russie obtenir l'approbation de l'Europe; or, ce qu'il appelle l'Europe, c'est la puissance qui la gouverne actuellement, — l'Allemagne. C'est l'homme des compromis, des transactions. Pacifique par tempérament, il essaie d'inculquer aux autres son amour pour la paix, de faire régner la concorde partout où il se trouve. Il n'a pas une grande valeur politique, mais beaucoup d'autorité dans la vie privée. On l'entend rarement exprimer une opinion quelconque en public. Il est à tel point circonspect et prudent qu'on est parfois tenté de se demander, lorsqu'on cause avec lui, s'il ne se réserve pas en secret pour l'avenir, et s'il n'exerce pas en réalité une influence beaucoup plus grande que celle qu'on lui attribue généralement.

Le ministère de la maison de l'Empereur est géré par le comte Woronzow Daschkow. Le comte a de tout temps été l'ami personnel d'Alexandre III, de même qu'entre sa femme et l'Impératrice existe, depuis l'arrivée en Russie de Marie Féodorovna, cette étroite intimité qui s'établit si souvent entre femmes du même âge, quel que soit le rang qu'elles occupent. Passer à peu près à la même époque par ces grands événements qui s'appellent le mariage, les couches, les maladies d'enfants, etc., sont sujets et occasions de perpétuels rapprochements.

La comtesse Woronzow, destinée à recueillir un jour la fortune immense des princes de ce nom, est une aimable personne, encore belle, point du tout orgueilleuse de la position qu'elle occupe, extrêmement bonne, très bienveillante, mais parfois distraite, ce qui fait qu'on lui croit une morgue qu'elle n'a nullement. C'est une excellente mère de famille et une femme très sympathique, sans recherche d'intelligence exceptionnelle. Elle n'est pas exempte d'un peu d'égoïsme, mais son égoïsme vient plutôt de ce qu'elle oublie son prochain que

du désir d'obtenir quelque chose à ses dépens. De même que son mari, elle possède une quantité d'ennemis, d'envieux, de détracteurs, voire même de calomniateurs. Pétersbourg, ou pour mieux dire la société, est un centre d'intrigues de cour comme il ne s'en trouve plus en Europe. Encore à l'heure qu'il est, une révolution de palais y serait une chose, sinon possible, du moins fort faisable. C'est une lutte perpétuelle entre les anciens favoris, ceux du jour et ceux qui aspirent à s'emparer de leur situation.

Dans de telles conditions, il n'est pas étonnant que la faveur, ainsi que la subite élévation du comte Woronzow au poste si important qu'il remplit, lui ait valu un certain nombre d'adversaires, qui, du reste, en veulent moins à sa personne qu'à sa position.

Le comte est un homme doux et noblement honnête; il n'a fait ni grand bien ni grand mal, durant le cours de sa vie. Il a parfois protégé ses amis, mais jamais intrigué pour pénétrer plus avant dans les bonnes grâces de son souverain.

Il dépense royalement sa royale fortune, jouit de l'existence sans la prendre trop au sérieux, s'est toujours montré un galant homme dans le sens le plus fier du mot. Étant le fils d'un grand seigneur, il a toujours agi en grand seigneur. L'Empereur l'a pris en affection parce qu'il y a beaucoup d'affinités entre leurs deux caractères, et c'est pourquoi il ne s'est pas demandé si le comte Woronzow avait bien les aptitudes nécessaires à un ministre de la maison impériale. Peut-être aussi, dans les circonstances qui ont présidé au début de son règne, Alexandre III s'est-il dit qu'un loyal dévouement était la première des qualités pour remplir ce poste, et, dans ce cas, il ne pouvait choisir plus sûrement.

Un autre ami de l'Empereur, mais aussi absolument sans influence, est le prince Obolenski, aujourd'hui maréchal de la cour, jadis aide de camp du grand-duc héritier, avant son avènement au trône, et marié à une princesse Apraxine, ex-demoiselle d'honneur de l'Impératrice. Celui-là ne s'occupe que de ses affaires à la cour et de celles de sa famille.

Ces quelques personnes, auxquelles il faut ajouter le général Danilovitch, précepteur des jeunes grands-ducs, et le colonel Chérémétew, marié à sa cousine, fille de la grande-duchesse Marie et du comte Stroganow, personne fort belle et fort originale, représentent l'unique moyen de communication qui existe entre l'Empereur et ses sujets. Elles entourent le souverain comme une muraille de la Chine, et, si elles le préservent d'un danger quelconque, l'empêchent en même temps de trouver un remède à ce danger. Elles sont toutes honnêtes, toutes dévouées, quelques-unes fort intelligentes, mais aucune d'elles n'a l'étoffe de ces conseillers qui font la grandeur d'un règne; aucune même n'est capable de prévoir les périls d'une situation, de soutenir le trône s'il vient à vaciller. Toutes sauraient mourir, aucune ne saurait forcer à vivre. Leur présence constante aux côtés de l'Empereur est une sécurité pour ses jours, mais un engourdissement pour ses facultés. Ce sont les morphées de tout un régime.

CINQUIÈME LETTRE

LA COUR

A tout seigneur tout honneur, à toute grande maîtresse toute politesse. Le rôle que joue, dans l'organisation de la cour impériale, la princesse Hélène Kotschoubey, exige que je lui accorde une place à part et que je vous en parle plus longuement que de toute autre personne.

Je ne connais pas de figure plus originale que celle de la princesse Kotschoubey, et il m'est rarement arrivé de rencontrer une femme qui la vaille, comme intelligence et comme distinction d'esprit. Elle réalise l'un des problèmes de la vie les plus

difficiles à résoudre, celui d'avoir constamment fait sa volonté, d'avoir côtoyé les abîmes les plus profonds où puisse sombrer une réputation humaine, d'y être même descendue, sans jamais pour cela y laisser le plus petit morceau du manteau de considération sociale dans lequel elle s'est constamment enveloppée.

Grande dame jusqu'au bout des doigts, elle a su, non pas se faire pardonner par son monde, mais ce qui est bien plus fort, le forcer à se taire sur les aventures de sa jeunesse, qu'elle a toujours traitées de si haut, et avec un si suprême dédain, que ceux mêmes qui en ont été les témoins en sont arrivés à douter du témoignage de leurs propres sens. A force d'avoir été hautaine, la princesse est parvenue à être respectée, honorée, comme peu de personnes le sont. Cette hauteur qu'on affirme aller jusqu'à l'insolence, et qu'on lui reproche si souvent, n'est qu'une des manifestations de la supériorité que cette nature extraordinaire se reconnaît à elle-même. Les femmes comme Mme Kotschoubey deviennent rarissimes. Elle représente

un type aujourd'hui disparu, celui de la grande dame qui a ses sympathies, ses aversions et ses préférences, qui ne s'en cache pas, et qui, tout en étant également polie avec tout le monde, a pourtant le courage de remettre chacun à sa place, ou de faire sentir à ceux qui jouissent de ses bonnes grâces qu'elle ne les confond point avec la foule.

Je n'ai, dans toute l'Europe, jamais vu recevoir comme elle ; malgré sa petite taille, il se dégage de toute sa personne une si réelle dignité, une si complète assurance, qu'on en demeure émerveillé. Chaque geste de la princesse Hélène à sa signification, elle sait varier ses sourires de même que la manière dont elle tend le bout des doigts. Elle accueille chaque personne qui vient la voir d'une façon différente ; nul n'a eu et n'aura, au degré où elle le possède, l'art des nuances ; son tact est admirable. Il lui a permis d'éluder les situations les plus difficiles, voire même les plus scabreuses, de se trouver dans les positions les plus désagréables, sans que cela lui ait fait un tort quelconque ou causé un dommage en quoi que ce soit. Après

avoir passé au travers de bien des choses dans sa vie, elle a acquis l'expérience des hommes et de leurs faiblesses, a tout vu, tout retenu, et jamais rien oublié.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, son esprit est hors ligne, non seulement remarquable, mais juste et profond. Si elle l'eût seulement voulu, elle aurait pu jouer un immense rôle politique. Elle a eu la modestie de s'effacer en apparence, tout en exerçant secrètement sur ses souverains une immense influence.

Lorsqu'elle fut nommée grande maîtresse de la maison de l'Impératrice, il y eut un *tolle* général dans la société de Pétersbourg. Ame qui vive ne s'attendait à ce choix, ce qui est une preuve de l'habileté déployée par la princesse Kotschoubey. On attribue cette faveur à des influences étrangères, aux conseils de l'impératrice d'Allemagne, de la reine Louise, mère de l'Impératrice. Tous ces bruits sont faux; c'est l'impératrice Marie Féodorovna qui, seule, est responsable de l'élévation de la princesse Hélène. La jeune princesse sentait son

inexpérience, et où pouvait-elle trouver un meilleur guide, en fait de conduite mondaine, que dans cette grande dame, qui, tout en ayant beaucoup donné prise à la médisance pendant le cours de son existence, avait toujours su échapper à la calomnie.

On ne peut rêver un type de grande maîtresse plus accomplie que ne l'est la princesse Kotschoubey. Elle a été créée pour occuper ce poste ; elle aurait du reste rempli n'importe lequel admirablement, car c'est une femme à qui tout ce qu'elle entreprend réussit. Elle est, à la Cour, le dernier et pour ainsi dire le seul représentant de l'ancienne étiquette, bien tombée en désuétude.

Elle mène tout le monde à la baguette, fait régner l'ordre et l'observance du cérémonial, conseille l'Impératrice, s'efforce de mitiger et d'atténuer les infractions à la dignité impériale, que Marie Féodorovna remplace volontiers par sa grâce souveraine. La grande maîtresse, si elle a des ennemis, n'en est pas responsable ; ils lui viennent de l'envie qu'inspire sa position.

La princesse Kotschoubey, quoique capable de blesser les gens par la hauteur mêlée de dédain qui lui est habituelle, est cependant foncièrement bienveillante; comme jamais on ne lui a entendu dire une médisance, jamais elle n'a fait tort à qui que ce soit. Ses conseils sont toujours suivis, et, si sa sympathie est lente à émouvoir, elle est, en revanche, active et sincère, lorsqu'elle s'est éveillée en faveur de quelqu'un. Elle n'est point banale et c'est ce qu'on pardonne le moins volontiers dans le monde, où bien peu de gens ont assez d'esprit pour savoir s'incliner devant celui des autres et le reconnaître.

La princesse a autrefois beaucoup habité à Bade, et là elle s'est acquis les sympathies du roi et de la reine de Prusse. Elle a vu de près les splendeurs ainsi que les mesquines misères des cours allemandes. Elle n'en a rapporté qu'un grand respect pour l'étiquette, un amour pour le décorum et une connaissance parfaite de tout ce qui touche au domaine des convenances.

Ses relations avec toutes les familles régnantes

de l'Europe lui sont fort utiles. Elles lui permettent d'être renseignée très exactement sur l'état de l'opinion publique et lui facilitent sa tâche auprès de ses souverains. Mme Kotschoubey protège l'Impératrice par sa seule présence à ses côtés. Elle m'a souvent fait penser, lorsque je l'ai vue en costume de cérémonie, à ces images saintes que l'on suspend chez nous dans le coin de chaque chambre. Elle est l'icone de la cour impériale.

Son aide, dans les [illegible] fonctions de [illegible] de l'Impératrice, est le prince Jean [illegible]. Le prince est un très charmant homme. [illegible] par[illegible] et de [illegible] bienveillant [illegible] à [illegible]

[illegible] sans [illegible]

vous dise, il suffit de le voir et de l'entendre pour désirer être son ami, et je m'honore de l'avoir toujours été. On raconte cependant tout bas que le prince n'est pas au nombre des favoris de l'Empereur, mais je ne puis vous garantir l'exactitude de ce petit racontar.

Le grand maître des cérémonies et le grand maréchal de la cour sont le prince Alexandre Dolgorouki et le prince Serge Troubetzkoï ; le premier, Sandy, comme on le nomme dans la société, appartient à une famille qui a su, grâce à la facilité de ses femmes et à l'amabilité de ses hommes, se conquérir une place à part dans le monde de Pétersbourg. Il a deux frères et quatre sœurs, lesquels ont été plus ou moins célèbres et dont je vous parlerai en détail.

Le prince Alexandre est surtout remarquable par sa belle figure, ses aimables manières, son extérieur de galant homme, sa grande distinction. Il a épousé une fort jolie femme, et le ménage peut compter au nombre des plus sympathiques que je connaisse.

Le prince Serge Troubetzkoï est un tout petit homme fort gai, pétillant d'esprit, et d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne. Il a longtemps servi au Caucase, et compte parmi les nouvelles recrues de la société. Nommé dernièrement par l'Empereur, il a, de même que la princesse Kotschoubey, justifié le choix du souverain, car lui aussi remplit admirablement ses fonctions. Les réceptions, à la cour, dont il est le principal organisateur, sont toujours merveilleuses comme bon goût et comme arrangement. Le prince a beaucoup de valeur sous tous les rapports et, c'est peut-être l'homme le plus sérieusement intelligent, parmi ceux qui approchent familièrement Alexandre III.

Je ne vous ferai pas, dans cette lettre, une longue nomenclature des personnes attachées à la cour et y occupant une situation en vue. Je préfère vous les nommer à mesure que nous les rencontrerons dans les différents salons où je compte vous introduire. J'ai tenu seulement à vous signaler aujourd'hui les quelques personnalités qui

se détachent des autres par leurs mérites ou leur originalité, à vous tracer leur silhouette, — car, vous le savez, je n'ai pas la prétention de dessiner des caractères, — et, enfin, à vous faire admirer quelques figures de notre cour, celle d'Europe où ma vanité nationale s'imagine qu'il y a le plus de distinction, d'honneur et d'esprit.

Depuis l'avènement de l'Empereur actuel, les fêtes impériales, qui avaient beaucoup perdu de leur éclat pendant les dernières années du règne précédent, sont devenues fort brillantes. L'Impératrice, qui aime le monde à la folie, essaie, lorsqu'elle se trouve à Pétersbourg, de se dédommager, par tous les moyens possibles, des longs mois qu'elle est forcée de passer à Gatchina. Elle multiplie les bals et les réceptions, et je pense que, même après les magnificences de Londres, vous serez ébloui par celles de notre cour, par son luxe grandiose; nulle part on ne voit autant de recherche et en même temps de simplicité. Tandis qu'en Allemagne on s'extasie sur tout, sur la lumière électrique comme sur la vaisselle plate, à

Pétersbourg tout se passe naturellement, ainsi qu'il convient sous le toit d'un puissant monarque, pour qui la couronne impériale n'est point une nouveauté.

Il y a, chaque année, plusieurs grands bals au palais d'Hiver auxquels tout le monde, plus ou moins, est invité à tour de rôle. En outre, l'Impératrice donne de petites fêtes intimes au palais d'Anitchow, qui est resté la demeure du couple impérial, fêtes où les invitations sont d'autant plus enviées qu'elles sont plus restreintes, et que le rang des invités n'y compte pour rien. Le corps diplomatique en est rigoureusement exclu, ce qui n'est pas pour lui un mince sujet de mécontentement.

SIXIÈME LETTRE

LES FAVORIS DE L'EMPEREUR DÉFUNT

Lorsque la bombe lancée par Ryssakoff, sur le canal Catherine, atteignit Alexandre II et le coucha sanglant, défiguré, mutilé, sur la neige, ce ne fut pas seulement le souverain que tuèrent les éclats meurtriers, ce fut aussi un régime, tout un système de gouvernement, toute une bande de favoris avides, qui, depuis vingt-six ans, détenaient le pouvoir suprême, n'en laissant que le simulacre au pâle fantôme couronné qui retrouvait les forces de sa main amollie pour les protéger.

Jamais, peut-être, souverain n'a été plus mal en-

touré qu'Alexandre II ; jamais homme n'a vu abuser avec plus d'effronterie de la bonté de son caractère et de son cœur; cette bonté, mêlée à beaucoup de faiblesse, et à encore plus d'indécision, fut la principale et je pourrais dire la seule cause de la catastrophe tragique qui mit fin à son règne.

L'Empereur était une nature romanesque et vaniteuse en même temps. Les succès le grisaient, les flatteries lui étaient nécessaires. Il ignorait la générosité, tout en prodiguant la libéralité et la bienfaisance. Vindicatif, il aimait à faire de la peine aux personnes qui étaient tombées dans sa disgrâce, mais il était incapable de commettre une cruauté.

Le défaut qui l'a perdu c'est son manque de résolution, sa répugnance à regarder une situation en face et à accepter les conséquences de ses actes. Le courage individuel était poussé chez lui au plus haut point, le courage politique lui a toujours fait défaut. Il a cherché son salut dans des compromis qui abaissaient la dignité du trône et

qui ébranlaient le respect à sa personne. Sa vie et son règne se sont passés à reprendre, avec la main gauche, ce qu'il avait donné de la main droite.

Tout le monde sait qu'Alexandre II a été assassiné au moment où il allait octroyer une constitution à son empire. Je vais vous dire à ce sujet une chose qui vous étonnera, à cause des tendances et des opinions franchement libérales que vous me connaissez, mais je suis persuadé que, si l'Empereur avait eu le temps d'accomplir son dessein, il en serait résulté les plus grands malheurs pour le pays.

La promulgation de la constitution eût été ce qu'ont été à leur début l'émancipation des serfs, la réforme des tribunaux, etc., mesures saluées par les cris de joie de tous et destinées à exciter le mécontentement de chacun, à fomenter les discordes. Le gouvernement d'Alexandre II, malgré ses vues libérales et humanitaires, a été le régime le plus despotique qui se soit jamais soutenu. L'Empereur défunt a essayé, ou, plutôt, a prétendu qu'il essayait de mettre en pratique le système de

Jean-Jacques, tandis qu'en réalité il a écrasé les innocents sous sa main de fer, martelé les consciences, imposé silence à la presse et à tous les organes de l'opinion publique.

Il n'a pas été conséquent dans ses actions ni fidèle à ses promesses; il a fait luire aux yeux du peuple ébloui l'espérance de la liberté, il s'est étonné lorsqu'il a vu la révolte de ce même peuple, revenu de ses illusions, et pleurant l'évanouissement des beaux rêves dont on l'avait bercé.

Cet immense et universel sentiment de déception, qui a jeté sa grande ombre sinistre sur les dernières années du règne d'Alexandre II et qui a fini par s'abattre sur lui-même, on ne peut l'attribuer ni à l'initiative personnelle ni aux actions directes de ce prince. Le mal vint de la rapacité des favoris qui, dans chaque nouvelle mesure qu'ils conseillaient à leur maître de prendre, n'eurent jamais en vue que leurs intérêts particuliers.

Quelques-uns furent de petits satrapes, n'aimant ni l'Empereur ni l'État. Ils puisèrent sans vergogne dans la bourse de l'un et gaspillèrent sans remords

les deniers de l'autre, oubliant à la fois patrie et souverain, tirant profit de tout pour s'enrichir ou pour se maintenir au pouvoir. Celui, parmi eux, qui a été le plus sincère, est le comte Loris Mélikow, qui, au moins, est descendu de sa haute situation les mains nettes; quant aux autres, aux Valouïew, aux Reutern, aux Lieven, qui auraient pu éclairer leur souverain et qui l'ont adulé, leur conduite a justifié l'amère irritation avec laquelle l'Empereur actuel s'est exprimé sur leur compte.

Ces anciens favoris, ces hommes qui, durant de longues années, ont pu impunément faire tout ce que bon leur semblait, ont été frappés par le destin d'un coup terrible, lorsque le 1er mars mit fin à leur domination. De flattés, de courtisés, d'entourés qu'ils étaient, ils sont immédiatement tombés dans l'obscurité, dans l'oubli, dans le mépris même de ceux qui, quelques jours auparavant, auraient tenu à honneur de dénouer les cordons de leurs souliers.

Peu à peu ils durent renoncer aux honneurs, aux dignités, rendre en partie l'argent qu'ils

avaient pris, abdiquer leur pouvoir, dire adieu au concert de flatteries, qui, pendant si longtemps, les avait escortés, se résigner à mener une existence modeste à la place d'une vie somptueuse.

Alexandre III ne se montra pas tendre pour les anciens favoris de son père, auxquels il n'a dû que persécution et défaveur. A peine monté sur le trône, l'Empereur donna un grand coup de balai autour de lui. Il chassa de la demeure impériale, comme Jésus hors du Temple, les marchands qui s'y étaient installés. Tous les parasites du passé quittèrent la cour : les uns se retirèrent à l'étranger comme le comte Mélikow, le dernier venu et le plus innocent de tous, les autres en province, quelques-uns enfouis dans le silence de leurs maisons, où ils s'efforcent de grouper autour de leurs personnes un petit noyau de mécontents.

Je ne pense pas que, comme diplomate, vous ayez jamais l'occasion de vous rencontrer avec ces débris d'une autre époque ; cependant je vais, à tout hasard, vous signaler quelques hommes qui ont joué un rôle assez remarquable dans le passé pour

mériter au moins une mention aujourd'hui, ne fût-ce que pour deviser avec vous sur la fragilité des grandeurs humaines.

Tout d'abord vient le comte Alexandre Adlerberg, ancien ministre de la maison de l'Empereur, qui a été, bien certainement, un des personnages les plus influents de son temps et l'ami intime d'Alexandre II, dont il a connu les secrets, protégé les fautes et encouragé les amours.

Le comte Adlerberg est un gros homme à l'aspect apoplectique. Il est plutôt bon que méchant; lettré, intelligent, il possède l'esprit banal des salons. Le trait distinctif de son caractère est l'insouciance. Il l'a prouvé pour sa propre fortune à laquelle il n'a jamais songé. Son cœur n'est pas insensible; il a obligé souvent, mais sa genérosité lui venait en partie de la facilité avec laquelle il a longtemps obtenu tout ce qu'il désirait, jeté l'argent par les fenêtres, et joui de la vie comme on peut le faire lorsqu'on a la douce certitude que l'addition des plaisirs sera soldée par une main bienveillante.

Le comte a toujours eu des dettes, il ne s'est

jamais préoccupé de son avenir et n'a pas prévu le jour où les créanciers viendraient lui apporter leurs comptes, au lieu d'aller les présenter à la chancellerie du ministère. La disgrâce ou, plutôt, le revirement qui s'est fait dans sa situation sociale, a été pour lui un coup de foudre. Ce changement si brusque a été aggravé par des embarras de fortune et par l'ingratitude de ceux qu'il avait aidés lorsqu'il en avait le pouvoir. Puis sont venus les chagrins de toutes sortes, l'amertume des calomnies dites et répétées; les petites choses ont achevé de briser le pauvre homme qui n'avait jusque-là jamais eu à se préoccuper de la malignité humaine et qui, maintenant, en mesure l'étendue.

Les revers successifs qu'il a subis ont fait de cet être jovial un misanthrope. Il s'est renfermé chez lui, se montre à peine, et mène une existence inutile et désœuvrée, dont le cours monotone n'est interrompu que par les visites de quelques rares amis restés fidèles aux souvenirs du passé, et dont la tristesse découragée égale, si elle ne la surpasse, la sienne propre.

Sa femme supporte plus impatiemment la déchéance. La comtesse Catherine Adlerberg n'est pas de ces natures qui demeurent à terre, après avoir été frappées et renversées par les coups du malheur. Elle appartient à la race des éternels révoltés, qui luttent, et qui, dans leur orgueil blessé, s'agitent, et poussent des plaintes aussi vulgaires qu'inutiles.

La comtesse a de l'esprit, mais ne le montre plus, tant elle est absorbée par la douleur de sa position perdue. Lorsqu'on la voit vêtue de noir, seule dans le silence de ses salons déserts, dans le vide d'une demeure, jadis animée par la présence de la foule des visiteurs empressés, on pense involontairement à l'épisode de Marius assis sur les ruines de Carthage. Le désespoir qui brille dans les yeux de cette femme, autrefois une des reines de la ville, est farouche. Ce qui doit ajouter à son cuisant chagrin, c'est l'oubli dont elle est enveloppée; on se souvient à peine de son nom. Mme Adlerberg a essayé quelquefois de faire de l'opposition au régime actuel, entre autres au moment

du retour à Pétersbourg de son neveu, le général Skobelew, après le fameux discours qu'il prononça à Paris, et qui lui attira de la part de l'Empereur une sorte de disgrâce momentanée; mais elle n'a pas assez d'énergie pour se poser franchement en frondeuse. Le découragement triomphe même de son dépit, de sa colère; elle a tant souffert qu'il ne lui reste plus que la force de récriminer; celle d'agir a disparu depuis longtemps, emportée par la tourmente qui a brisé sa vie.

En général, c'est une chose curieuse à observer que l'apathie qui s'est emparée de tous les puissants d'hier, découronnés aujourd'hui, et, à mon avis c'est une preuve de leur peu de valeur personnelle. Lorsqu'on se sent des capacités réelles, on nourrit toujours le ferme espoir de triompher de la mauvaise fortune, on ne sombre pas comme l'ont fait MM. Valouïew, Abaza et autres. On se met franchement à la tête d'un parti d'opposition, ou bien on se retire complètement et sincèrement de la vie publique, ainsi que l'a fait le général Milioutine. On ne se contente pas de jouer au

whist chez Mme Nelidoff ou chez la comtesse Klein-Michel, et de soupirer sur l'avortement de projets conçus en commun avec ces dames.

Lorsque nous passerons en revue les salons politiques de Pétersbourg, je vous montrerai MM. Valouïew et Abaza dans le milieu qui les a recueillis; maintenant je préfère vous parler, d'abord du général comte Milioutine et de M. de Reutern.

Le général comte Milioutine est, sans contredit, l'homme le plus remarquable, comme intelligence et comme caractère, de l'entourage de l'Empereur défunt; son esprit est incontestablement supérieur, ses vues larges, ses intentions louables, son énergie et son activité au-dessus de tout éloge. Il a, à lui seul, réorganisé l'armée, introduit le nouveau système de recrutement, et, durant les longues années pendant lesquelles il a géré le ministère de la Guerre, il a déployé autant de fermeté que d'habileté.

S'il avait eu des collaborateurs dignes de lui, il est permis de croire qu'il aurait fait de grandes

choses; mais des aides, capables de le comprendre et de s'associer utilement à ses projets, lui ont constamment manqué; c'est un honnête homme, un galant homme, un homme de cœur. Il a quitté le pouvoir simplement, dignement, et vit aujourd'hui à l'écart de toute récrimination. Je suis certain qu'il serait le premier à offrir ses services, en cas de nécessité, à l'Empereur actuel. Il n'y a en lui ni rancune ni aigreur; il aime son pays, son souverain, et, dans son dévouement pour la personne du czar, ne se demande pas qui est cette personne. Soldat de cœur, il a la loyauté et le sentiment de l'obéissance passive du soldat.

Son ancien collègue du ministère des Finances, M. de Reutern, est aussi une forte tête. On dit qu'entré pauvre au ministère, il en est sorti riche à millions. Je ne crois pas qu'il ait été si pauvre, ni qu'il soit si riche aujourd'hui; sa politique financière et économique a été nuisible à son pays, mais il faut convenir cependant que, lorsqu'il administrait le trésor public, nous avions moins de dettes et plus de crédit à l'étranger qu'à présent.

Parmi tous ces disgraciés d'un règne si différent, de conviction et de tendance, du règne qui lui a succédé, il en est un dont on a beaucoup parlé, qu'on a blâmé et loué tour à tour, qui a été pendant quelque temps le dictateur suprême, le maître de la Russie entière, et qui trouve à peine, à l'heure qu'il est, une voix pour le défendre. L'heure n'est pas venue encore pour le comte Loris Mélikow. Plus tard, lorsque les haines seront apaisées, on pourra jeter un coup d'œil impartial sur l'époque de son administration. En ce moment il est impossible de se rendre compte des intentions de ce souverain d'un moment. Le comte Loris Mélikow n'est pas un homme ordinaire. Il comprend les besoins et la situation actuels de la Russie, mais le sang arménien qu'il a dans les veines le poussait à l'intrigue et le rendait trop souple pour pouvoir lutter avec avantage contre une force aussi redoutable que celle du nihilisme.

Comme conseiller, il serait admirable; comme organisateur, il ne vaut rien et il oublie trop facile-

ment que les Russes ne sont pas des Orientaux. Il a eu le malheur d'être mêlé à des affaires de famille qui ont blessé Alexandre III. C'est à cela, plutôt qu'à la catastrophe du 1er mars, qu'il faut attribuer sa chute. L'Empereur a frappé en lui l'ami de la princesse Jouriewski bien plus que le ministre.

Le rôle du comte Loris n'est pourtant pas terminé ; je ne me trompe pas en disant qu'il reviendra au pouvoir. Si ce n'est point en Russie, où il est surtout haï à cause de sa nationalité arménienne, ce sera au Caucase, où il a laissé les meilleurs souvenirs, et où tout le monde, peuple et armée, l'aime comme un père et un camarade à la fois.

SEPTIÈME LETTRE

LE COMTE IGNATIEW ET LE COMTE TOLSTOI

Il faut bien vous parler de ces deux hommes qui se sont succédé à la tête du Gouvernement et qui ont présidé aux destinées de la Russie. L'un et l'autre sont des personnalités exceptionnelles, l'un et l'autre appartiennent à la catégorie des gens qui vont loin ; seulement, pendant que le premier s'est fait un grand nombre d'ennemis par sa rondeur, sa bonhomie, sa façon de promettre ce qu'il ne comptait pas tenir, le second se les est acquis par son inflexibilité dans ses principes, sa volonté énergique, son entêtement, son opiniâtreté dans

ses convictions, même les plus fausses. J'accorde à l'un une valeur relative, à l'autre une valeur d'occasion.

Le comte Ignatiew a trop fait parler de lui, il a une réputation trop bien établie pour que j'essaie de vous le décrire. Je tâcherai simplement de mettre en évidence pour vous certains côtés obscurs de cet énigmatique caractère, qui est à la fois plus variable encore et moins mauvais qu'on ne se l'imagine en général. Pendant mon séjour à Constantinople, j'ai eu souvent l'occasion de l'observer, d'étudier ses côtés faibles, et je suis peu à peu arrivé à la conviction que le plus grand défaut du comte Ignatieff est son extrême fatuité, sa complaisance envers lui-même. Il ne veut pas admettre, dans le secret de son âme, qu'il puisse se tromper, et c'est ce qui le pousse à entasser mensonges sur mensonges, à se retrancher tellement derrière un manteau de dissimulation et d'intrigues, qu'il en arrive à ne plus pouvoir se débrouiller dans le dédale de complications qu'il a édifié de ses propres mains. Le but de sa vie consiste à prouver au

monde son extrême habileté. Il est ambitieux, énergique, faux, mais pas par nature ni par caractère. Sa fausseté est le produit des circonstances et encore plus de la fécondité de son imagination qui lui fait tenir pour véritables les fantaisies auxquelles il a l'habitude de se livrer.

Je suis persuadé que, souvent, il croit dire la vérité tout en mentant comme un arracheur de dents. C'est un beau parleur qui, à force de vouloir inspirer de la confiance, a fini par éveiller, au contraire, la défiance de tous ceux qui se sont trouvés en rapports avec lui. Il a peu de principes, presque trop de finesse. Il est d'avis qu'en affaires politiques tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils fassent arriver au but, mais ce n'est pas un méchant homme et c'est un homme d'une vraie intelligence. Ses vues politiques, quoi qu'on en ait dit, sont justes, et les récents événements de Bulgarie ont prouvé qu'il ne s'était pas trompé lorsqu'en rédigeant le traité de San Stefano, il disait qu'il lui avait été imposé par les nécessités futures de la presqu'île des Balkans.

L'une des plus impardonnables fautes du prince Gortschakow a été de ne pas soutenir le général Ignatiew dans ce moment critique; mais ce dernier avait si mal réussi, dans les diverses négociations qui lui avait été confiées, que le vieux chancelier se laissa effrayer par les menaces de l'Angleterre et le désavoua dans la seule occasion où il eût dû lui prêter force et appui.

Pendant la guerre d'Orient, le comte Ignatiew parvint à se concilier les bonnes grâces du prince héritier, qui, après la démission du général Loris, lui offrit le ministère de l'Intérieur. Sûr de lui-même, le comte accepta et... se cassa le cou, à la grande joie de tous ses ennemis.

Ce fut durant son court séjour au ministère que se révéla, dans sa plénitude, le caractère d'Ignatiew. Il n'était pas fait pour ce poste. Sa nature n'est pas celle d'un organisateur; ses aptitudes furent complètement insuffisantes, quant à l'administration intérieure d'un pays aussi troublé que la Russie, au moment de l'avènement au trône de l'Empereur actuel.

A peine entré en fonctions, la première pensée du comte Ignatiew fut de tout changer, tout améliorer, tout réformer. Il voulut ménager la chèvre, le chou et même le loup; satisfaire à la fois les libéraux et les conservateurs, désarmer les nihilistes, bercer les premiers avec l'espoir d'une constitution, endormir les seconds avec les promesses d'introduire, à la place du chaos qui avait régné jusque-là dans le Gouvernement, un régime d'ordre et de vigueur. Il essaya secrètement plusieurs moyens de diviser les influences nihilistes.

Il commença par déployer une activité extraordinaire, réunit des commissions chargées de discuter différentes questions locales d'administration; fit entendre qu'il allait donner aux Zemstwos, ou assemblées provinciales une part plus grande dans la direction des affaires; en un mot, il parla beaucoup, se démena encore plus et, n'ayant ni suite dans les idées, ni force de volonté, ni sincère amour du travail, il laissa les choses aller à la dérive, souleva une foule de question qu'il était hors d'état de résoudre puis, grâce à sa faiblesse,

à sa manière de ne rien refuser à personne et d'être toujours de l'avis de celui avec lequel il se trouvait, déconsidéra l'autorité, laissa les paysans massacrer les juifs, et, peu à peu, permit à l'anarchie de s'introduire dans le pays, à la loi de devenir lettre morte, au désordre et à la violence de se substituer au respect dû au gouvernement. Lorsqu'il se vit envahi par la marée montante de ces complications diverses, il perdit la tête, chercha son salut dans les intrigues et, finalement, se vit démasquer devant l'Empereur par un ennemi, le général Tchéréwine, de telle sorte qu'il tomba pour ne plus se relever.

Eh bien, je suis sûr que, pendant qu'il flottait indécis, emporté par les vagues de sa fluctuante politique, il était, ou du moins il se croyait sincère. Ne vous y trompez point, le comte Ignatiew, quelles qu'aient été ses fautes, est un grand patriote. Il adore son pays. Ce qui lui manque, c'est l'esprit de conduite; il n'est pas conséquent, il se nourrit d'illusions sur son propre compte et sur celui des autres, ainsi que je vous l'ai déjà dit. Il ne croit pas

à ses erreurs. De même qu'il n'a pas cru à sa chute, il n'en mesure pas encore aujourd'hui la profondeur. Cet homme, est à la fois, un fataliste et un fanfaron. Il compte sur son étoile et il se console des misères du présent, certain qu'il est de l'avenir. Parfois, lorsque j'aperçois, dans un salon, le comte Ignatiew avec sa figure souriante et épanouie, il m'est venu à l'idée qu'il croyait à la réalité future de quelque grand rêve.

Je doute du retour du comte Ignatiew au pouvoir. L'Empereur a perdu en lui toute confiance et ne lui pardonnera jamais de l'avoir trompé; mais il peut encore avoir une heure de triomphe, si le travail de toute sa vie vient à être reconnu et couronné par la création d'un grand empire slave qui s'étendra jusqu'au delà des Balkans. Alors, on rendra justice au général, mais trop tard, car l'œuvre commencée par lui s'achèvera au profit d'un autre pays que la Russie.

Ces derniers temps, l'opinion publique lui a été plus douce. On a vu en lui surtout l'auteur du traité de San Stefano et le créateur de la Grande

Bulgarie ; ses prévisions se sont à tel point réalisées qu'il a bien fallu reconnaître que, parmi les incarnations de cet esprit, il y en avait eu au moins une prophétique. La mode, depuis sa chute jusqu'aux affaires bulgares, avait été à Pétersbourg de faire mine de mépriser le comte Ignatiew. Il n'est aimé que par un petit nombre de personnes. Mais, ce que ne lui ont point enlevé les revers de fortune, c'est son imperturbable belle humeur et la sérénité d'un homme certain que son heure sonnera de nouveau un jour.

Les uns taxent sa manière d'être de cynisme, les autres de grandeur d'âme. Je vous répète que c'est simplement de l'égoïsme. Le comte Ignatiew se moque de l'humanité comme de Colin-Tampon, il ne tient qu'à ses conforts personnels. Il est trop inconsistant pour se soucier de ce qu'on dit de lui, et il a trop d'insouciance pour se figurer, qu'en perdant sa situation, il a aussi perdu cet avenir dont il se croit si assuré.

Sa femme ne partage pas cet aveuglement et souffre cruellement de sa déchéance. Je ne pense

pas qu'il existe, sur la terre entière, une femme plus ambitieuse que la comtesse Ignatiew. Elle a poussé l'amour du pouvoir jusqu'à l'avidité. Cette nature orgueilleuse, qui a connu toutes les grandeurs, qui, à Constantinople a joué le rôle d'une reine, n'a pas su descendre fièrement du trône, et ses pieds inquiets en cherchent encore instinctivement les gradins. Il doit y avoir des abîmes de désespoir dans l'âme de la comtesse, dont toute la vie s'est passée à pousser son mari en avant, à l'encourager dans la voie où il marchait, à essayer de l'élever plus haut, tous les jour s plus haut.

Devinera-t-on jamais les rêves qui ont germé dans ce cerveau féminin? L'un d'eux a été certainement une couronne, et, pendant un moment, il a paru se réaliser. Dieu seul sait ce que la comtesse Ignatiew a projeté, souhaité, ce à quoi elle a aspiré. Il lui a fallu renoncer à tous ces rêves dorés, déposer le diadème entrevu, descendre au lieu de monter. Réveil pénible et dont personne ne peut mesurer l'amertume, à moins d'en avoir eu un semblable.

Je m'imagine que Mme Ignatiew ne doit pas rendre la vie facile à ceux qui l'entourent. Ses regrets, ses souffrances, refoulés en elle-même, son orgueil mortellement blessé, doivent influer sur son caractère. Il faut avoir du génie ou du sang royal dans les veines, pour perdre une haute position sans se croire déchu. Ceux qui ne consentent pas à descendre du pouvoir en sont précipités et roulent dans la poussière. Cette chute de la comtesse a été d'autant plus terrible qu'elle en est en partie responsable et qu'elle le sait.

Personnellement, c'est une femme d'une haute intelligence, irrésistible pour les uns, antipathique pour les autres; ses manières sont courtoises plus qu'affables, et elle ne sait que fort difficilement mettre chez elle les gens à leur aise. Elle a toujours eu beaucoup de goût pour les parasites, et encore maintenant, elle en a quelques-uns qui tournent autour d'elle. Elle vit très isolée, très enfermée, et, quoique toute sa manière d'être laisse deviner les larmes qu'elle dévore en secret, personne ne peut se vanter de lui en avoir vu

verser, ou d'avoir remarqué chez elle des signes de défaillance. En public, son visage est impénétrable. Le comte Tolstoï seul, peut-être, a pu surprendre, dans les beaux yeux de Mme Ignatiew, un regard haineux lorsqu'il lui est arrivé de la croiser. Le comte Tolstoï est le rival, l'ennemi, dont tous les actes ont paru le contrepoids et, par conséquent, le blâme des actes du comte Ignatiew.

Je voudrais bien parvenir à vous faire apprécier à sa juste valeur le comte Tolstoï, à vous dépeindre fidèlement ses qualités, tout en ne vous taisant pas ses défauts. La chose me sera d'autant plus facile que, bien que j'aie beaucoup d'admiration pour lui, je ne partage pas ses vues et ses opinions en matière de gouvernement, ou, pour parler plus net, je n'approuve pas la façon dont il les met à exécution.

Quoique aristocrate, je suis en même temps libéral, et je cherche à mettre mes principes d'accord avec mes actes, chose que fait rarement le premier ministre d'Alexandre III, lequel retire bien souvent d'une main ce qu'il donne de l'autre.

Le comte Tolstoï n'est pas de ces hommes qui saisissent de suite les conséquences possibles d'un fait, ni, surtout, un homme qui s'occupe de la manière dont on interprète ses intentions. Il marche droit devant lui, sans regarder à droite ni à gauche. C'est ce que j'appelle un homme d'État à œillères. A force de fixer un but unique, il n'a plus aucune notion des lignes parallèles. Sa conduite est bien arrêtée, bien caractéristique, il sait ce qu'il veut, où il va, et jamais ne dévie de la route qu'il a décidé de suivre. C'est une nature énergique, droite, honnête, mais en même temps étroite, remplie de préjugés, de partis pris, de routine, de chicane, en un mot une vraie nature de fonctionnaire qui n'a jamais pétri sous ses doigts la réalité des choses, qui croit que la plume peut les diriger et qu'elles se conforment aux exigences d'un décret ou d'un rapport.

En fait d'administration extérieure son entendement est nul s'il s'agit de pratique, remarquable s'il s'agit de théorie. C'est un ministre en chambre qui ne voit rien au delà des limites de son cabinet.

Quant à la politique étrrangère, il a peu d'initiative et son esprit n'est pas assez hardi pour oser et soutenir ce qui est au fond sa conviction, c'est-à-dire l'utilité d'une alliance française et la nécessité d'extirper l'élément allemand de l'empire.

Mais, tel qu'il est, le comte Tolstoï, malgré ses petitesses et en dépit de ses rancunes, lesquelles lui font souvent persécuter, sous le nom d'ennemis de l'État, ses adversaires personnels, n'en représente pas moins en Russie un principe d'ordre, d'autorité, de résolution, qui avait depuis longtemps disparu du Gouvernement. Très calme, toujours tranquille, ne perdant jamais son sang-froid, il sait se mettre au travail et achever ce qu'il a commencé. Il ne plie ni ne cède jamais. Son despotisme est excessif, parfois absurde, sa sévérité n'a pas de limites.

Il n'a ni vanité ni ambition; tout ce qu'il entreprend il l'accomplit par devoir, pour la gloire de Dieu et le bonheur de la nation. Il possède, à la fois, le fatalisme et la superstition qui sont la note dominante chez les peuples slaves, mais il en ignore

l'enthousiasme, il n'en comprend pas l'exaltation. C'est un mathématicien greffé sur un tyran.

Lorsqu'il fut appelé au ministère de l'Intérieur, il y eut un cri d'indignation et de révolte dans la Russie entière. Pendant qu'il avait administré le département de l'Instruction publique, le comte Tolstoï s'était attiré des haines effroyables, à cause du système d'enseignement classique qu'il avait introduit. Les universités, les gymnases, les lycées avaient gémi sous une main de fer; tout ce qui était jeunesse le maudissait, et il est certain que la rigueur extrême qu'il déploya à l'égard de toute manifestation de l'opinion publique, contribua beaucoup à l'extension du nihilisme, en faisant de nombreux désespérés, des révoltés. Le ministre n'était pas susceptible d'attendrissement ou de pitié. Il ne pouvait, en aucune façon, sympathiser avec les aspirations de la jeune génération. Comment eût-il pu, lui, l'homme entier et méthodique, se rendre compte des idées qui bouleversent de folles têtes de vingt ans auxquelles un gouvernement inepte a promis de réaliser le Contrat

social de Rousseau, et qui, ayant pris ces promesses au sérieux, s'imaginaient apporter le bonheur avec la perfection politique à ce peuple qui n'a pas encore bégayé le nom de liberté. Il n'eut pas la sagesse de laisser la bourrasque passer d'elle-même. Il frappa quand il eût fallu se borner à réprimander en souriant. Il tapa si fort qu'il convertit la bourrasque en tempête et qu'il tomba sous le poids des haines qu'il s'était attirées, des imprécations qui, de toute part, s'élevaient contre lui. Jamais homme n'a été plus impopulaire dans son pays que le comte Tolstoï, jamais homme n'a été plus redouté, plus exécré. La partie intelligente de la nation le considérait comme un ennemi public, les libéraux l'accusaient de vouloir remettre en pratique le despotisme de Ivan le Terrible, les nihilistes l'avaient inscrit sur leurs listes de proscription. Tous les partis avait voué son nom à la vindicte publique, tous s'étaient réjouis comme d'un bonheur personnel lors de sa chute, tous furent frappés de stupeur en apprenant son retour au pouvoir.

Une telle consternation s'empara des esprits

qu'on ne trouva même plus la force de protester. Un grand silence se fit partout, le silence du désespoir et de la mort. On s'attendait presque à voir le gibet établi en permanence sur une place publique de Pétersbourg.

Le comte Tolstoï avait parfaitement conscience de la manière dont sa nomination serait accueillie. Il n'hésita point cependant à accepter le poste périlleux auquel l'appelait la confiance de son souverain. Trop homme de devoir et trop bon patriote pour songer un instant à se soustraire à un danger ou à reculer devant l'impopularité, il consentit immédiatement à recueillir la lourde succession du général Ignatiew.

Lorsque le comte Tolstoï prit en mains les affaires, il trouva la Russie déconsidérée à l'étranger, désorganisée à l'intérieur, allant à la dérive, agitée tout entière par la terreur du nihilisme, l'impression causée par les massacres des juifs qui avaient eu lieu dans le Midi, la crainte que ces massacres ne devinssent généraux et ne s'étendissent au pays entier.

Un sentiment universel d'inquiétude dominait toutes les classes de la société; la noblesse redoutait une révolte des paysans, les paysans attendaient le moment de se révolter contre la noblesse, et espéraient un nouveau partage de terres en leur faveur. L'incurie, que le général Ignatiew avait laissée s'introduire dans l'administration, avait porté ses fruits; le respect dû à l'autorité était atteint, parfois affaibli; tout l'Empire paraissait en ruines, en décomposition; le désordre s'était frayé un chemin dans tous les départements; le chaos régnait en maître.

Le comte Tolstoï ne se laissa point décourager par cet état de choses. Entré en fonction avec un plan de conduite bien tracé, il n'hésita pas à le mettre en pratique. Peu à peu, il parvint à rassurer les esprits timorés, à faire revenir la confiance dans les âmes. Il fit parler de lui le moins possible et s'efforça de réaliser son programme, lequel avait pour but le relèvement de la noblesse, si opprimée sous le règne précédent. Trop perspicace pour ne pas trouver la nécessité d'élever une autre digue

contre l'extension du nihilisme que celle de la répression à outrance, il voulut que le trône s'appuyât sur l'élite de la nation, sur l'aristocratie, en un mot.

Le projet avait de la grandeur et, lorsqu'il fut connu, il provoqua un mouvement d'enthousiasme; mais, et c'est en cela que réside le grand tort du comte Tolstoï, ledit projet fut prôné en public, inscrit dans les actes officiels, demeurant, malgré tout, lettre morte. La noblesse continua à être opprimée par les fonctionnaires dans les provinces, sa voix ne fut entendue nulle part lorsqu'elle s'éleva contre les abus de l'administration. L'employé eut toujours plus de chance d'être écouté par le ministre que le propriétaire. Le comte Tolstoï se méfie trop de la partie intelligente de la nation et il est trop porté à attribuer, aux influences d'un libéralisme poussé à outrance, la moindre plainte contre son gouvernement. C'est un homme qui voit en rouge, même son ombre.

Cependant, il a rendu de grands services à son pays et sa venue au pouvoir a été opportune; per-

sonne n'aurait pu, en aussi peu de temps, pacifier les esprits, redonner de la confiance à ceux qui l'avaient perdue. Sous ce rapport, on ne peut que s'incliner devant son habileté, mais il serait à désirer qu'il pût se pénétrer mieux des vrais besoins du pays, qu'il ne crût pas si facilement ses sous-ordres et qu'il examinât plus à fond les choses.

Il serait surtout à souhaiter que le despotisme ne fût plus de mode, au XIXe siècle. Lorsqu'on redoute un danger imaginaire, on s'expose quelquefois à ne pas voir celui qui vous menace directement.

Je compte étudier en détail, avec vous, les principales mesures prises par le comte Tolstoï et vous en signaler les côtés faibles. Ici, j'ai voulu vous donner seulement quelques indications sur l'homme et sur son caractère, vous montrer les sinuosités de cette nature si complexe, car, quoiqu'elle paraisse former une masse compacte, elle n'en est pas moins quelquefois diluée jusqu'à l'infiniment petit.

Ainsi que je vous l'ai dit au début de cette let-

tre, le comte Tolstoï a une valeur relative; c'est un grand pacificateur, ce n'est pas un homme d'État.

Pourtant, il est à désirer qu'il reste au pouvoir, parce que sa retraite ou sa mort livrerait de nouveau le pays à l'influence allemande. Il n'y a personne en Russie qui puisse actuellement le remplacer, personne capable de faire une politique franchement russe, n'ayant en vue que nos intérêts nationaux, non subordonnés aux intérêts de l'étranger.

Quelles que soient les fautes du comte Tolstoï, il a au moins le courage de ses opinions et le talent de les faire accepter. Dévoué à son pays, il se rend compte des dangers extérieurs qu'il court et il essaie d'y faire face dans la mesure où sa nature se prête à l'action. S'il se trompe, c'est qu'il est homme, mais on peut être certain qu'il est sincère dans ses erreurs et qu'elles sont respectables. Le trône a, dans sa personne, un bouclier qui n'en est pas moins utile, quoiqu'il ne soit pas fait d'airain de Corinthe.

HUITIÈME LETTRE

MONSIEUR DE GIERS ET SES ADJOINTS

Après la retraite, et surtout, après la mort du prince Gortschakow, beaucoup de personnes s'étonnèrent de ce que M. de Giers ne lui succédât pas à la dignité de chancelier de l'empire et plusieurs crurent démêler, dans cette réserve du souverain, les indices d'une disgrâce prochaine dont le ministre des Affaires étrangères était menacé. On croit aisément ce qu'on désire. Or, nombre de gens espéraient voir les affaires étrangères de la Russie passer en d'autres mains que celles qui les détiennent actuellement.

Si le comte Tolstoï a été impopulaire, M. de Giers est peu aimé. On lui reproche de n'être pas Russe, d'être livré à l'influence allemande, d'être trop pacifique. Son extrême réserve, jointe à une certaine timidité, contribue, je crois, à accréditer sur son compte les opinions défavorables. La plupart des jugements qu'on porte dans la société sont si superficiels, qu'un homme de valeur court le risque d'y être méconnu, surtout lorsqu'il est modeste par nature, ce qui est le cas de notre ministre des Affaires étrangères.

M. de Giers se rend parfaitement compte des sentiments qu'il inspire ; s'écarte, autant qu'il peut, de ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde et se borne à travailler, tranquillement et dans l'ombre, pour le bien de la Russie. Car M. de Giers, malgré tout ce qu'on en a dit, est un admirable patriote ; de plus, c'est un homme rusé, habile, qui, sous des apparences souples et accommodantes, cache une volonté de fer, une obstination passive mais résolue. Il ne parle que très peu, ne se démène pas du tout, mais il agit. C'est un tacticien

merveilleux. On pourrait le nommer le Turenne de la diplomatie. Son regard sait plonger dans l'avenir et prévoir les conséquences des moindres événements ; aucune belle phrase ne peut l'émouvoir, aucunes protestations d'amitié ne parviennent à l'aveugler. Il sait ce qu'il veut et n'ignore pas non plus ce qu'on veùt de lui, de même qu'il ne se trompe pas sur la portée des choses que ses adversaires désirent lui faire accroire.

C'est un sceptique, mais ce n'est pas un cynique. Il serait incapable de commettre une trahison, ou de préparer une embûche à qui que ce soit; mais il excelle à temporiser, à traîner les affaires en longueur, et, finalement, à amener son ennemi à sauter le fossé qu'il lui a fait creuser de ses propres mains. Sa conduite, lors du conflit afghan, a été un modèle de prudence, et il a montré le même calme et le même sang-froid, le même esprit de ressources dans la question bulgare. Grâce à lui, la perfidie du prince Alexandre aura des suites bien moins funestes que celles qu'on avait cru tout d'abord.

Personne n'est plus soucieux de l'honneur de la Russie que M. de Giers, personne ne se rend mieux compte de ses véritables intérêts. Il n'est pas guerrier par tempérament, il ne se mettra pas en campagne pour plaire à l'opinion publique; en revanche, il ne reculera pas devant une guerre s'il la juge indispensable ou même nécessaire pour soutenir le prestige de son pays. Ce n'est pas un homme à politique bruyante; il aime le silence sur sa personne, mais c'est aussi un homme résolu, ne craignant rien, capable d'attendre, durant des années entières, le moment d'étrangler son adversaire.

On a beaucoup parlé de ses sympathies allemandes et de son dévouement à la triple alliance. Je crois le premier de ces reproches aussi peu fondé que le second; je soupçonne fort les agents du prince de Bismarck d'avoir contribué à les mettre tous deux en circulation, afin de se débarrasser de M. de Giers, dont la clairvoyance le gêne. Notre ministre des Affaires étrangères apprécie fort exactement les dangers dont nous

sommes menacés du côté de la Prusse; mais, tout en ayant l'œil ouvert sur les agissements de cette puissance, il ne renonce pas à s'en servir, à lui donner, au besoin, un appui. En un mot, il tient à l'alliance tant que la paix règne en Europe, il tient particulièrement à bien l'affirmer et à relever le prestige de la Russie, si compromis lors du traité de Berlin; mais il ne sacrifierait pas à cette union l'indépendance de ses opinions et de ses actes. En cas de guerre, il saurait s'en passer, et serait même peut-être heureux d'en être quitte.

Il y a une chose qu'on ne doit pas oublier, lorsqu'on juge la politique de M. de Giers, c'est que cette politique lui est infiniment moins personnelle qu'on ne le suppose; souvent il n'est qu'ouvrier, là où on le croit architecte. L'Empereur s'occupe des affaires étrangères avec un soin et un intérêt qui sont généralement ignorés, et qui l'absorbent quelquefois, au détriment des affaires d'administration intérieure.

Alexandre III a tellement souffert de l'humiliation de la Russie en 1878, que presque toutes ses

facultés se sont concentrées dans la volonté de rendre à son empire la suprématie et l'influence qui lui reviennent de droit. Il dirige sa politique extérieure lui-même. M. de Giers n'est ordinairement qu'un adjoint et remplit en quelque sorte auprès de lui le rôle de sentinelle avancée, chargée de découvrir, de surveiller les agissements de l'ennemi et d'en rendre compte à son chef.

Le ministre s'acquitte de ce devoir d'une façon incomparable. C'est surtout en sa qualité de collaborateur qu'il est précieux et qu'il rend de réels et grands services à son souverain.

L'Empereur étant résolu à ne pas laisser le pouvoir sortir de ses mains, il n'y avait donc nulle nécessité à ce qu'il nommât un chancelier. Il craignait de donner trop de puissance à l'un de ses sujets et de lui accorder trop de liberté dans la conduite des relations extérieures de l'empire. Peu de monarques ont possédé un sens du devoir plus développé qu'Alexandre III, peu de czars ont eu au même degré la conscience de leur mission. Si la Providence avait accordé à l'Empereur plus

d'initiative et moins de scrupules, si elle l'avait surtout doué d'un coup d'œil plus perspicace sur les événements du monde, il aurait pu devenir l'un des grands souverains du siècle.

Tel qu'il est, il joue un rôle plus actif qu'on ne l'imagine dans la direction politique des affaires de son empire; il est jaloux de son autorité, sait faire prévaloir sa volonté, et, si M. de Giers s'est souvent montré ministre habile, c'est à son maître qu'il le doit, ainsi qu'à la protection qui lui est accordée. Ces deux hommes se complètent mutuellement, et le secret de la force du second réside surtout dans ce que le premier sait se faire obéir.

On a parlé à plusieurs reprises de dissentiments qui se seraient élevés entre M. de Giers et le comte Tolstoï. Je ne crois pas ces bruits fondés. Quoique ces deux ministres ne soient pas unis par des liens puissants de sympathie personnelle, pourtant ils sentent leur utilité mutuelle et tous deux luttent contre les ennemis de leur pays. Le comte Tolstoï protège même son collègue et l'a défendu plus d'une fois devant l'Empereur contre les at-

taques de ses adversaires. La retraite du comte serait néfaste en ce qu'elle laisserait sans appui le ministre des Affaires étrangères, et que la disgrâce ou la chute de ce dernier donnerait, sans nul doute, une nouvelle vigueur à l'influence allemande, dont les visées ne trouveraient plus aucun obstacle capable de les arrêter.

M. de Giers a deux adjoints : l'un, M. Vlangali, est un homme de beaucoup d'esprit, d'une pénétration rare, mais d'une grande taciturnité. Il a longtemps habité l'Orient et y a acquis une extrême souplesse dans le maniement des affaires. C'est un auxiliaire précieux pour ceux qui savent l'employer, mais, en même temps, c'est un être susceptible de devenir silencieusement féroce, si on blesse son amour-propre. Lorsqu'on parvient à l'entraîner dans une conversation, ce qui est rare, alors il se montre extrêmement intéressant et on peut écouter ses récits pendant des heures entières, et toujours avec profit.

Son collègue, le baron de Jomini, est très vif, très remuant, très causeur, très homme du monde.

Il est pétri d'esprit, rempli de ressources; c'est un charmeur, un de ces personnages qui vous tiennent suspendus à leurs lèvres, tant ils conversent agréablement. Comme diplomate son habileté est fort grande, quoiqu'il ait eu le tort, une seule fois peut-être, pendant le congrès de Berlin, au lieu d'éclairer le prince Gortschakow, de subir son influence. Le baron de Jomini est fort aimé, et fort apprécié dans le monde diplomatique, à cause de sa courtoisie parfaite et de ses manières aimables qui rappellent le XVIIIe siècle. Je me suis quelquefois demandé si la grâce de son esprit, la loyauté de sa nature, et ce que j'appellerai la pureté de ses traditions, ne sont pas aujourd'hui des faiblesses. Un marquis de Louis XIV est-il fait pour se mesurer avec les guerriers armés en torpilleurs de M. de Bismarck?

NEUVIÈME LETTRE

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE LA RUSSIE

Il y aurait beaucoup de choses à en dire. Sans remonter au fameux testament de Pierre le Grand, qui n'a jamais existé que dans l'imagination de nos ennemis, il est nécessaire, pour bien comprendre le mobile des actions de la Russie, de se rendre compte de certaines conditions de son existence comme nation, de certaines causes de sa force et de sa grandeur, de certaines émotions qui l'ont agitée, qui l'agitent encore et qui font tressaillir le pays entier.

Je ne connais pas d'erreur plus complète que

celle de ceux qui s'imaginent que la politique de la Russie a été l'œuvre de ses souverains. Le contraire seul est vrai, car ceux-ci n'ont fait que suivre l'impulsion donnée par le peuple, et, lorsqu'ils s'en sont écartés, comme Alexandre II et Paul Ier, ils ont payé de leur vie cette imprudence.

Notre race slave, si elle est susceptible de s'enthousiasmer facilement, est aussi capable de se venger, lorsqu'elle voit méconnaître ses droits et ses désirs. On nous appelle en Europe des barbares, et peut-être le sommes-nous, en effet ; nous avons dans tous les cas cet instinct des grandes races disparues des Visigoths et des Huns, l'instinct d'aller en avant contre un ennemi que nous sentons dangereux, sans même le connaître, et contre lequel nous pousse une force mystérieuse et irrésistible.

Nous avons le pressentiment que nous sommes destinés à posséder un jour l'empire du monde. Les efforts conciliateurs de ceux qui nous ont gouvernés n'ont jamais réussi, lorsqu'ils ont tendu vers le but de circonscrire notre action au lieu de la développer.

Si la politique de la Russie a maintes fois paru tortueuse aux yeux de l'étranger, cela tient justement à cette lutte qui a, de tout temps, existé chez nous entre les instincts du peuple et les vues de ses maîtres.

La Russie n'a jamais eu que deux ennemis véritables : les Turcs et les Allemands ; quant à son animosité contre l'Angleterre, elle tient à des raisons extérieures et accidentelles et pourrait aisément se dénouer d'une manière pacifique. Elle n'est pas causée par le choc de deux races ou de deux religions antipathiques l'une à l'autre, comme c'est le cas avec les deux nations que j'ai nommées plus haut, et voilà pourquoi la volonté de deux souverains pourrait la changer en amitié, tandis que ni l'islamisme ni l'esprit mathématiquement conquérant de l'Allemagne ne pourront s'allier avec notre foi et avec nos mœurs.

Ce n'est pas d'hier que date la haine de la Russie contre les disciples du Koran ; depuis qu'elle a gémi sous le joug tartare, cette haine n'a fait que grandir, se développer dans toute la nation. Lors-

que les descendants des Cosaques Zaporogues, qui menèrent la république polonaise à deux doigts de sa perte, se furent unis et assimilés à la mère patrie, depuis que l'empire des czars s'étendit le long des rives du Dnieper et du Don, cette farouche haine s'accrut de toute la force qu'y apportèrent les éléments nouveaux.

Alors, se dessina nettement la grande lutte dont le dernier acte se jouera, lorsque la croix grecque dominera la coupole de Sainte-Sophie; ceux qui ont prétendu que les différentes guerres russo-turques étaient le fruit de l'ambition effrénée de nos souverains n'ont pas la plus petite idée de nos sentiments et de nos aspirations nationales. Ils ignorent, ou plutôt, ne savent pas apprécier la force irrésistible qui nous pousse vers Constantinople, et qui, un jour, amènera la création d'un grand empire slave destiné à remplacer celui des Osmanlis. De même que, dans l'antiquité, les tribus barbares se serraient les unes contre les autres, de même un lien que rien ne pourra dénouer unit entre elles toutes les nations slaves.

Chacun se souvient du temps où elles agonisaient ensemble sous le coutelas des janissaires, où leurs femmes et leurs filles étaient vendues comme des bêtes de somme sur les marchés de Constantinople. Certaines offenses ne s'oublient que lorsqu'on a anéanti ceux qui les ont commises. La longue oppression des Turcs a amené, par sa dureté, ceux qui en étaient les victimes à chercher un refuge auprès de la seule puissance qui comprenait leur misère, qui répondait par des paroles d'encouragement à leurs cris de détresse.

Je crois à la mission de certains peuples comme à celles de certains hommes. Je suis donc convaincu que, tôt ou tard, la Russie s'installera sur les rives du Bosphore, malgré les obstacles qu'on lui suscite, malgré les intrigues auxquelles on se livre contre elle; je voudrais seulement qu'elle agît plus énergiquement qu'elle ne l'a fait jusqu'ici, et, surtout, qu'elle dirigeât toute son attention et tous ses soins à surveiller le seul adversaire sérieux qu'elle possède : l'Allemagne.

Je vais émettre ici une opinion qui vous paraît-

tra peut-être un paradoxe, mais je suis persuadée que le moyen le plus court d'aller à Constantinople est de passer par Berlin. Tant que la Prusse occupera en Europe la place prépondérante qui lui appartient aujourd'hui, tous nos efforts en Orient et tous les sacrifices que nous ferons, pour y établir et y consolider notre influence, seront stériles. M. de Bismarck ne nous permettra jamais de nous agrandir; son orgueil, sa soif de domination s'opposeront toujours à nos visées et à nos ambitions. Un débouché sur la mer nous permettrait de le briser plus impunément qu'il ne nous est possible de le faire actuellement. Il travaille, jour par jour, à rendre impossible pour nous la réalisation de ce projet. Ce colosse nous hait autant qu'il hait la France. Doué d'un trop grand génie pour ne pas reconnaître notre force et pour ne pas savoir qu'il a en nous le seul obstacle sérieux à la suprématie universelle à laquelle il aspire et qu'il possède presque déjà, il s'applique à nous miner sourdement et se livre contre nous au premier travail souterrain, à l'aide

duquel il a commencé à ruiner la puissance de Napoléon III. Il s'acharne à faire naître des complications sous nos pas; ses agents sont répandus sur toute la surface de notre pays, et partout où le nom russe est vénéré et redouté.

La révolution en Roumélie a été son œuvre, l'ingratitude du prince de Battemberg l'a eu pour patron. Trop habile, trop rusé pour nous attaquer en face, il espère nous jeter, malgré nous, dans des embarras imprévus, qui puissent lui procurer la suprême satisfaction de nous voir, une seconde fois, abaissés et humiliés comme nous l'avons été en 1878. Il voudrait parvenir à atteindre ce but avant qu'une alliance avec la France ne nous procure, de même qu'à elle, un appui contre lui. C'est pourquoi il redoute tant une restauration monarchique à Paris, sachant que notre souverain confond quelquefois le républicanisme et le nihilisme, et qu'il ne peut dominer son éloignement à l'égard des Républiques. Le jour où la France et la Russie seraient unies, la vengeance de Dieu serait proche !

Notre peuple, dont les instincts sont toujours

justes, ne s'est jamais abusé sur la portée du mal que lui a fait l'Allemagne; il hait cette nation avec toute son énergie, et est toujours prêt à courir sus contre elle. Notre seule politique rationnelle et, en même temps, notre seule politique vraiment nationale, serait de concentrer toutes nos facultés, de consacrer toutes nos forces à l'anéantissement de l'œuvre accomplie par le prince de Bismarck ; notre salut est à ce prix. La chose ne sera ni simple ni facile. Il nous faudra déployer des prodiges de courage, répandre peut-être le meilleur de notre sang; la lutte sera longue, acharnée, formidable, mais elle s'engagera tôt ou tard et mieux vaût tôt que tard.

La race slave et la race teutonne doivent un jour s'entre-choquer ; ces deux puissances ne peuvent subsister longtemps l'une à côté de l'autre sans en venir aux mains. Trop de choses les divisent. Il y a entre elles trop d'antipathies, trop de haine ; l'un est aussi incapable de comprendre les enthousiasmes, les générosités de l'autre, que celle-ci est incapable de s'assimiler l'esprit pédant,

insolemment goguenard et conquérant de celle-là. Elles doivent se combattre une fois, et alors : « Malheur au vaincu ! »

Je n'ajouterai plus qu'un mot : nous avons un souverain jeune, honnête, sincère dans son amour pour son pays. S'il a le courage de suivre les impulsions de son cœur, et, tout en ne cherchant pas une occasion de lutte, s'il ne recule pas devant celle qui s'offrira à lui, il pourra être rangé par la postérité reconnaissante à côté de Pierre le Grand, de Catherine et de Nicolas, les seuls monarques russes qui ont compris les besoins de leur peuple et qui ont su quelle force terrible ils possédaient en lui. Si Alexandre III a cette connaissance, il aura derrière lui la nation tout entière, qui n'attend que le signal de se jeter sur l'Allemagne et de l'écraser. Il pourra rétablir l'équilibre européen, si gravement compromis par la grandeur et l'élévation subite de la Prusse, délivrer le monde du despotisme militaire qui pèse sur lui, et donner raison au vieux dicton que répètent chez nous les paysans : « Dieu est toujours avec le Czar ! »

DIXIÈME LETTRE

LE PARTI CONSERVATEUR

Un écrivain russe, dont j'ai oublié le nom, a émis, une fois, le paradoxe suivant : « Je ne puis comprendre pourquoi on réclame avec tant d'acharnement une constitution pour la Russie. Ne s'aperçoit-on pas qu'elle en possède déjà la partie essentielle, c'est-à-dire une douzaine de nuances différentes dans l'opinion publique ? »

Je me suis souvent rappelé cette boutade lorsque j'ai eu l'occasion d'entendre discuter à Pétersbourg les actes du Gouvernement, lorsque j'ai assisté à certains conflits d'idées et, surtout, lors-

que je me suis trouvé en présence d'hommes appartenant aux principaux partis qui voudraient se disputer le pouvoir et faire régner leurs principes. Je me le suis toujours rappelé et me suis dit que, si nous étions gouvernés par un régime parlementaire, nous assisterions à des scènes qui se rapprocheraient de celles de l'Assemblée constituante en France et qui pourraient peut-être avoir les mêmes conséquences.

Il n'y a pas de ville, excepté Paris, où on parle et où on s'occupe plus de politique qu'à Pétersbourg. Tout le monde s'y intéresse, chacun veut y prendre part. Plus d'une personne a un programme tout tracé qu'elle désirerait voir adopter. Il règne, dans la société, une activité fiévreuse, un désir passionné d'être au courant de ce qui s'est fait, de ce qui se fait, de ce qui se fera. On ne parle que de réformes, on ne pense qu'à la direction des affaires publiques, et chacun se croit compétent pour les juger. Il est vrai que tout commence et finit par des discussions oiseuses; peu de personnes passent des paroles aux faits.

Les chefs de parti manquent chez nous; nous sommes d'excellents soldats, mais nous n'avons pas le sang-froid nécessaire aux habiles généraux.

Il existe, à l'heure qu'il est, en Russie, quatre grands partis; ce sont les conservateurs, les libéraux, les nihilistes et le parti allemand.

Le premier est actuellement au pouvoir dans la personne du comte Tolstoï et de ses deux associés, le procureur du saint-synode, M. Pobedonostzew, et le rédacteur du *Messager de Moscou,* M. Katkow. Il possède toutes les sympathies de l'Empereur, dont il représente les opinions, il a un nombre infini d'adhérents dans le monde des fonctionnaires; enfin il jouit de l'avantage d'être, même par les gens les plus bornés, facile à embrasser. Il suffit de prôner l'efficacité de la répression pour être considéré comme un conservateur.

Plaisanterie à part, le mot conservateur signifie chez nous tout autre chose qu'à l'étranger. Il représente bien plus un système de terrorisation que des opinions fondées sur l'amour de l'ordre. Tous les gens qui se sont mal trouvés des réformes in-

troduites sous le règne précédent, tous les ministres qui ne sont pas venus à bout de leur besogne, tous les employés qui ont eu à lutter contre les progrès du nihilisme et qui l'ont fait sans succès, se considèrent comme des conservateurs et se disent tels; demandez-leur de vous expliquer quel est le sens de ce mot, vous les embarrasserez fort et ils ne sortiront pas de quelques affirmations banales : il faut se rallier autour du souverain, soutenir le trône, et autres mots vagues du même genre. Ils se lanceront dans une longue tirade contre le mal causé par l'introduction d'un élément libéral dans le Gouvernement, contre l'impossibilité de gouverner la Russie autrement que d'une manière absolue, et enfin contre la coupable faiblesse à l'égard des nihilistes qu'on aurait dû pendre tous en bloc. Ce que je viens de vous dire contient en son entier l'explication, la raison d'être, le programme du parti conservateur.

Il ne faut cependant pas vous décourager; après avoir mis de côté tous les vieux généraux et conseillers d'État qui s'imaginent que ce sont leurs

idées qui triomphent et gouvernent actuellement la Russie, vous pourrez, si, par exemple, vous observez le parti conservateur, dans la personne du comte Tolstoï, faire de curieuses observations sur son organisation et sur ses convictions; seulement il ne faut pas chercher vos sujets d'études parmi la foule des satellites qui entourent les rares planètes du parti.

Vous savez que, quoique franchement libéral dans mes idées et dans mes opinions concernant d'autres pays, je ne puis m'empêcher de trouver que les libéraux sont une classe de gens inutiles en Russie. Ce qu'il nous faudrait, ce seraient des conservateurs avec des idées libérales, car eux seuls seraient capables de mener à bonne fin la difficile œuvre de réorganisation sociale qui est encore à accomplir chez nous.

Malheureusement, des gens semblables nous font absolument défaut; nous sommes toujours lancés dans les deux extrêmes. Ou bien nous voulons introduire d'emblée tous les usages ainsi que les mœurs de l'Occident chez nous, ou bien nous es-

sayons d'entraver le développement intellectuel du pays, d'empêcher toute lumière de parvenir jusqu'à lui, d'étouffer jusqu'à ses moindres velléités de révolte ou simplement d'insoumission au régime de fer sous lequel nous voudrions le tenir.

Et, le croiriez-vous? malgré cela, des deux systèmes je dois convenir que je préfère presque le second, qui possède à mes yeux un immense avantage, celui de favoriser l'instinct national, le patriotisme russe, lequel a toujours différé de celui des autres peuples. Voilà pourquoi je suis quelquefois porté, sinon à l'adopter, du moins à me rallier à certaines parties de son programme; voilà comment je pardonne au comte Tolstoï son esprit étroit et son terrorisme vis-à-vis de la presse et des universités.

Le comte Tolstoï n'a pas assez de génie pour savoir qu'il pourrait créer à l'aide de la presse et des universités deux forces auxiliaires puissantes, s'il parvenait à mettre d'accord leurs idées avec les siennes. Il y a en lui un sentiment inné de sa patrie qui le pousse à vouloir rallier autour du trône ceux

qui, soit par leur position, soit par leur fortune, soit par leur naissance, seraient à même de le soutenir en cas de danger. Par malheur, son intelligence n'est pas encore parvenue à comprendre que les moyens qu'il emploie pour atteindre ce but sont souvent insuffisants, et parfois même dangereux.

Le programme du comte Tolstoï et de son parti peut se résumer ainsi : nécessité de relever et de soutenir le prestige de la noblesse, nécessité d'affirmer en toute occasion le principe de l'autocratie, nécessité de combattre et de repousser hors de la Russie tout élément étranger, toute influence d'une autre nationalité. En un mot, le programme tend à revivifier la Russie, à la forcer de chercher et de trouver en elle-même ses ressources. Cela seul suffit pour que j'excuse les erreurs dont il fourmille, pour que je lui pardonne même certaines aberrations. Nous avons trop souffert, depuis vingt-cinq ans, de la prépondérance des idées allemandes dans nos sphères gouvernementales pour que je ne me réjouisse pas de voir enfin la direction de nos affaires politiques entre des mains vraiment russes.

J'en suis si heureux que je ne pense plus à critiquer les actes d'une administration qui, hélas! a, elle aussi, bien des fautes à son actif.

Le plus grand malheur de la Russie c'est qu'elle possède une quantité de bonnes lois, d'excellentes mesures d'ordre public, mais que lois et mesures n'existent que sur le papier et ne s'exécutent jamais. Si le comte Tolstoï, au lieu de travailler à de nouveaux plans pour le relèvement de la noblesse, exigeait que le peuple et les tribunaux respectassent mieux les droits qu'elle possède déjà, il ferait plus en sa faveur que par tous ses projets irréalisables. On ne rend pas du jour au lendemain à une caste la prépondérance qu'elle a perdue d'elle-même ou qu'on lui a fait perdre.

La noblesse a été déconsidérée avec intention sous le règne de l'empereur défunt, qui aspirait à gouverner avec la seule aide du peuple. Il lui faut maintenant du temps pour regagner sa suprématie d'autrefois, et on ne la lui fera pas retrouver en obligeant l'élément intellectuel de la nation à plier bagage et à se retirer. Il faudrait, au con-

traire, assimiler ces éléments avec la noblesse et, à l'aide de tous les deux, former une aristocratie.

La plus grande œuvre du comte Tolstoï a été, sans contredit, la fondation de la Banque foncière de la noblesse, destinée à venir en aide aux propriétaires dans le besoin. Cette institution n'ayant pas encore commencé à fonctionner, je m'abstiens de la juger, mais je dois constater que le principe qui a présidé à sa fondation est des meilleurs. Reste à savoir s'il ne sera pas gâté par la façon dont on le mettra à exécution. En somme, le parti conservateur, ainsi que vous l'aurez sans doute remarqué, possède toutes mes sympathies, malgré les nombreux reproches que je suis à chaque instant tenté de lui adresser. Si la masse qui le compose est ignorante de ses fins et de ses moyens, ses chefs supérieurs savent ce qu'ils veulent et ce qu'ils désirent; ils se rendent compte du but auquel ils tendent.

Il est fort regrettable que le parti conservateur se soit discrédité par les violences de langage et d'actions qui ont jeté un voile épais sur ses bons côtés. Il est fâcheux qu'il ait oublié que, s'il travaille

pour le bien de la seule Russie, il est, en revanche, jugé par le monde entier, et que la prospérité d'un pays dépend un peu du jugement qu'on porte à l'étranger sur les gens qui le gouvernent.

Cependant, et en dépit de tout cela, il est à désirer qu'il garde encore pendant quelque temps le pouvoir sous son égide; l'opinion publique qui, jusqu'ici, a toujours été flottante et indécise, aura le temps de se former, de se consolider, de prendre une direction quelconque, surtout de se rendre compte des vrais besoins du peuple, et de comprendre enfin que le salut de la nation entière dépend du dévouement qu'elle manifestera pour la personne de son souverain, dans les moments de crise et de danger national.

Quand ce but aura été atteint, alors on pourra se passer du comte Tolstoï et de ses amis, on pourra essayer de gouverner d'une façon libérale. Pour le moment, il faut encore à la Russie un guide énergique, même despote et brutal, afin de la dérober à l'influence allemande, devenue si puissante pendant les dernières années du règne d'Alexandre II.

ONZIÈME LETTRE

LE PARTI LIBÉRAL

Il y a un moment où les libéraux ont tenu le haut du pavé à Pétersbourg, pendant l'administration du comte Loris Melikow. Leurs idées ont même presque obtenu gain de cause, et il s'en est fallu de bien peu qu'ils n'aient doté la Russie d'une constitution plus ou moins bien rédigée.

Depuis l'avènement d'Alexandre III, le parti libéral, poursuivi et traqué presque à l'égal des nihilistes, a considérablement perdu de son importance. Il a vu sensiblement diminuer le nombre de ses adhérents. Je crois que cet épuisement, qui

s'est produit dans ses rangs, lui sera fort salutaire pour son existence à venir; il le laissera amoindri quant à la quantité, mais fortifié quant à la qualité de ceux qui servent sous son drapeau.

Pendant le règne de celui qu'on a qualifié de czar libérateur, le libéralisme a été chez nous d'abord une question de mode, puis ensuite le produit d'un grand nombre de réformes mal comprises et encore plus mal appliquées. Il n'a pas été le fruit spontané d'un désir de la nation de s'instruire, d'améliorer sa condition sociale matérielle.

Il ne faut pas se le dissimuler, les Russes ont en eux le germe de l'anarchisme. Ils ne possèdent pas cette graine de bon sens qui se nomme le libéralisme éclairé et bien entendu; ceux qui, à force de vivre dans le pays, enfermés à la campagne, sont parvenus à se rendre bien compte des conditions d'existence qui sont l'apanage du peuple, ne comprennent pas qu'on puisse changer ces conditions et sont d'avis que le paysan doit, à toute force, être maintenu dans sa situation actuelle, sans quoi il se révoltera et refusera ses services à

ceux qui sont au-dessus de lui, aux propriétaires dans lesquels il voit des ennemis naturels. Les autres, ceux qui ont vécu à l'étranger, qui ont étudié l'organisation de la vie sociale ailleurs qu'en Russie, reviennent le cerveau rempli de projets de réforme, les uns plus irréalisables que les autres, le cœur brûlant de l'envie d'appliquer à leur patrie le système libéral des gouvernements occidentaux; seulement ils oublient qu'en France et en Angleterre, par exemple, l'état de choses qu'ils envient s'est institué et développé peu à peu, tandis qu'en Russie il faut auparavant en jeter les fondements, en préparer les assises.

On ne civilise pas une nation du jour au lendemain ; il faut l'amener par degrés à comprendre les vérités dont on veut lui appliquer le sens afin de lui permettre d'en jouir. On dit qu'on vit à la vapeur dans notre siècle, c'est surtout à propos de la Russie que cette expression peut être employée. Depuis la mort de l'empereur Nicolas, nous avons assisté à un tel bouleversement dans toute notre organisation sociale, que nous pourrions nous

imaginer facilement que cent années se sont écoulées au lieu de trente. Nous avons vu l'affranchissement des serfs s'accomplir, puis successivement s'organiser les Zemstwos ou assemblées provinciales, les tribunaux locaux, les justices de paix, le jury enfin, cette institution si mal comprise par le peuple.

Eh bien, toutes ces soi-disant libertés, octroyées à la nation par un souverain animé des meilleures intentions, sont restées en réalité des lettres mortes, et cela seulement parce qu'on s'est trop pressé de les promulguer, parce qu'on n'a pas attendu que les unes aient eu le temps de mûrir avant de donner les autres.

Sous beaucoup de rapports, les Russes, même dans les classes élevées et instruites, sont de grands enfants. Ils en ont l'impatience, l'impétuosité et désirent dix choses à la fois. Ils veulent se mettre immédiatement sur le même plan que les peuples de l'Occident, et s'imaginent que, pour gouverner constitutionnellement, il suffit d'une constitution; ils ne réfléchissent pas que

la première et la plus indispensable condition du régime parlementaire consiste dans une coopération de toutes les forces et surtout de toutes les intelligences de la nation avec ceux qui en conduisent les destinées, et qu'il est impossible d'exiger cette coopération de gens qui n'ont jamais entendu discuter, et qui ne se sont jamais appliqués à connaître le mécanisme gouvernemental.

Lorsque, peu après l'avènement de l'empereur défunt, on commença à parler de réformes, la noblesse fut la première à embrasser les idées nouvelles, et s'y jeta avec cette ardeur excessive que déploient les Russes en général lorsqu'ils commencent quelque chose. Elle se mit à discuter les différents projets présentés par le gouvernement, se disputa l'honneur de faire partie des Zemstwos et travailla tant qu'elle put à la civilisation des paysans et des classes inférieures. Malheureusement, ses efforts dépassèrent souvent le but proposé, et, dans d'autres cas, effrayèrent le Gouvernement, qui, au fond, s'était fait illusion sur la valeur des concessions qu'il avait accordées, ou qui

du moins n'en avait pas mesuré les conséquences.

Il s'éleva des différends plus ou moins graves, des querelles entre les employés de l'État et les volontaires qui avaient voulu concourir à leur besogne. Peu à peu le mécontentement augmenta, la noblesse se fâcha, bouda et finit par se désintéresser de l'œuvre qu'elle avait entreprise et qu'elle abandonna, à moitié achevée, à des gens qui ne s'en emparèrent que pour la dénaturer.

Alors commencèrent partout des discussions oiseuses et acharnées sur les actes du Gouvernement. On se mit à les critiquer, à s'en moquer, et, au lieu de souhaiter qu'une direction intelligente vînt réparer les fautes commises, on se mit à réclamer des libertés nouvelles, sans remarquer qu'on n'utilisait pas celles dont on était déjà doté.

Ce fut alors que s'organisa le parti soi-disant libéral qui a fait à la Russie plus de mal que le parti nihiliste, car c'est à lui que nous sommes redevables du système de tâtonnements, d'incertitudes et d'hésitations qui a désorganisé notre administration depuis une dizaine d'années. Tout

le monde attendait, voulait, désirait quelque chose, mais personne ne se rendait compte de la nature de ce quelque chose; chacun sentait qu'un changement était nécessaire dans la marche des affaires, mais nul n'était capable d'indiquer en quoi ce changement devait consister; on ne trouvait pas de remède au mal, parce qu'on n'en avait pas étudié les causes.

Cependant, on n'en discuta pas moins les moyens de faire triompher des idées qu'on avait prises un peu partout, qu'on ne s'était pas donné la peine d'analyser et que, la plupart du temps, on comprenait à peine.

Tout le monde s'occupa de politique et se crut des droits à y prendre part. Cette fièvre de se plaindre à tort et à travers, de réclamer des choses dont on n'appréciait pas la valeur, gagna toutes les classes de la société : hommes et femmes en furent atteints. Ces dernières surtout, se laissèrent entraîner avec frénésie par la manie de prêcher une doctrine dont elles se firent les adeptes, seulement parce qu'elles imaginaient y gagner de l'importance.

Alors se formèrent ces salons politiques qui constituent une des plus agréables ressources de Pétersbourg, mais qui ont fait à la Russie autant de mal que les soupers de Mme Du Deffant à la France, car ils ont donné aux étrangers qui s'y sont introduits l'idée que tout était à transformer chez nous, que personne n'était satisfait de l'état de choses existant, et que si le nihilisme n'était pas précisément l'opinion dirigeante des classes élevées de la société il y rencontrait cependant de nombreuses sympathies.

Notre soi-disant parti libéral n'a été et n'est, à très peu d'exceptions, qu'un parti de beaux parleurs, j'allais presque dire de blagueurs.

Car il y a de la blague dans ces soi-disant manifestations de l'opinion publique, de la blague et de l'irréflexion, mêlées à un patriotisme mal entendu. Le comte Tolstoï, dont les libéraux se plaignent si amèrement, a bien compris ce qu'il y avait de naïf dans toutes ces réclamations, dont les autèurs n'ont pu encore se définir à eux-mêmes le sens exact. En refusant de les écouter,

en restant sourd, il a rendu peut-être, quoique à son insu, un immense service au parti libéral, qui, s'il est doué, dans la personne de ses chefs, de quelque intelligence, ce qu'il est impossible de contester, mettra à profit son heure actuelle d'éclipse, pour s'instruire, étudier les moyens de reprendre le pouvoir des mains qui le détiennent en ce moment et de s'en servir plus tard pour le bien réel du pays.

La Russie s'est livrée, ces derniers temps, à un travail volcanique ; elle a été agitée par des convulsions intérieures qui ont obscurci l'entendement de beaucoup de gens. Il est bon qu'elle se repose maintenant et retrouve le calme nécessaire à ceux qui aspirent à gouverner le monde.

Le régime despotique, qui pèse à présent sur elle, anéantira les faibles, aura raison des indécis, mais il mûrira ceux qui ont en partage la force, la résolution, l'énergie dans le patriotisme, toutes les vertus, enfin, qui sont l'apanage des grandes nations et des grands hommes.

L'heure des libéraux sonnera plus tôt qu'ils ne

se l'imaginent eux-mêmes. C'est à eux qu'incombera la tâche de relever le prestige de la Russie, de régulariser les conditions de son existence ; mais il faut auparavant qu'ils comprennent ces conditions, ce que ne font pas la plupart de ceux qui pensent connaître et pratiquer le libéralisme. La récolte vaudrait cependant la peine qu'on l'assurât par une culture habile, et cette culture serait d'autant plus facile que le comte Tolstoï la prépare avec ce qu'il enterre : elle deviendra la semence de l'avenir.

DOUZIÈME LETTRE

LE NIHILISME

Il faut bien que je vous en dise un mot, ne fût-ce que pour vous expliquer pourquoi vous en entendrez si peu parler à Pétersbourg. Bien entendu, je me garderai de vous faire un cours de physiologie contemporaine à propos de cette maladie universelle, dont le nom varie suivant les pays sur lesquels elle s'abat, mais dont les symptômes sont partout les mêmes. Je me bornerai à vous en indiquer les symptômes principaux en tant qu'ils se rapportent à son développement en Russie.

Tout d'abord, je vais beaucoup vous étonner en

vous disant que, non seulement, je ne crois pas à une nouvelle explosion de nihilisme, mais encore que je suis persuadé qu'il est moins dangereux chez nous que ne l'est le socialisme en Allemagne, le fenianisme en Angleterre. S'il a eu des suites plus effrayantes, si ses exploits ont été plus terrifiants, cela tient à ce qu'ils ont visé directement une personne, et que cette personne était celle du souverain.

En revanche, nous n'avons pas vu en Russie d'atteintes à la vie de centaines de gens innocents, ni d'attaques à des édifices publics comme dans les fameuses explosions de dynamite à Londres. Bien mieux, le nihilisme a été souvent, en Russie, un manteau derrière lequel se sont cachées des haines, des jalousies et des rancunes particulières, et voilà pourquoi, tout en étant peut-être moins sanglant, il a été plus féroce, plus meurtrier que dans d'autres pays.

Nous vivons dans un siècle où le monde entier est plus ou moins travaillé par l'intrigue sociale; notre époque est à la tempête dans les crânes; il y a une lutte gigantesque entre les

principes d'hier et ceux de demain. La tourmente pèse sur toutes choses et sur toutes gens ; un grand ouragan de liberté secoue notre vieille planète, fait tourbillonner les anciennes idées et les détache comme des feuilles mortes. La vieille aristocratie, pilier de la société d'autrefois, disparaît lentement, écrasée, anéantie par les qualités mêmes qui avaient constitué sa force et sa puissance. A sa place, tend à s'installer une nouvelle classe d'hommes imbus d'idées d'égalité, animés par un souffle de liberté qui, tôt ou tard, les poussera à s'emparer d'un suprématie absolue. Bientôt, ainsi que l'a dit le poète, « il faudra préférer un nom glorieux qui surgit à un vieux nom qui s'éteint ».

Ce n'est pas en vain que Jean-Jacques et tant d'autres écrivains illustres ont travaillé, écrit, combattu pour cette chose sacrée qui s'appelle liberté. Un jour viendra, et il n'est pas loin de nous, où ceux qui ont été les déshérités de ce monde prendront à leur tour place au banquet de la vie et partageront, avec les puissances de la veille, honneurs et dignités.

Notre société européenne a encore un trop long avenir devant elle pour ne pas le poursuivre. Or, elle ne peut aller au-devant de cet avenir, le rencontrer, qu'à l'aide de forces nouvelles, d'éléments jeunes et vigoureux qui l'aident à lutter contre les décrépitudes du passé.

L'égalité de toutes les conditions sociales est évidemment une chose impossible : on ne nivelle pas un monde, mais on peut aspirer, avec le temps, à l'abolition de tous ces préjugés qui refusent à l'intelligence la place à laquelle elle a droit. Bientôt, les grands hommes surgiront de la foule au lieu de sortir, comme ils l'on fait longtemps, presque exclusivement d'une seule caste.

Mais avant cette victoire définitive de l'esprit moderne sur l'esprit d'autrefois, il y aura encore bien des combats sanglants. L'anarchisme, ce fantôme rouge que toutes les nations redoutent, est le produit, la conséquence de cette lutte qui se soutient dans tous les pays et qui est d'autant plus violente que les idées avancées rencontrent plus de résistance.

Les manifestations de cette lutte varient dans chaque contrée de la terre, suivant le caractère des peuples et des individus qui la tentent. En Russie, elles sont cruelles, passionnées, ardentes comme l'est la nature slave elle-même. Elles ne pourront pas longtemps durer ainsi, parce que leur violence même les épuisera.

Le nihilisme russe est plus farouche, plus mélancolique que le socialisme allemand ou français. Il se ressent de l'incrédulité, en matière de foi, qui est la note dominante de notre caractère. Il a cet enthousiasme qui, dans certaines occasions, dirige notre cœur et nos actes. Quoi qu'on en ait dit, il a eu plus de martyrs que d'adeptes ; il a fourni plus d'exaltés que de convaincus. Beaucoup de ceux qui sont morts, par amour pour ses doctrines, auraient été incapables de vivre pour en suivre les préceptes, pour en imposer le gouvernement, plus incapables encore de travailler consciencieusement, méthodiquement et avec succès, à les propager.

Le nihilisme, tout en étant la glorification du néant, est aussi celle du désespoir, ce désespoir

sombre et profond des hommes qui cherchent une foi qu'ils ont perdue et qu'ils voudraient retrouver.

Cependant, malgré ces traits distinctifs qui établissent une ligne de démarcation si nette et si tranchée entre ses principes et ceux de l'anarchisme, tel qu'il est compris par les peuples de l'Occident, le nihilisme n'aurait jamais atteint en Russie la puissance qu'il a conquise un instant, si la guerre d'Orient n'était venue lui donner des forces qui lui auraient fait défaut à toute autre époque.

Le mécontentement général, qui régnait avant les événements de 1877 dans toutes les classes de la société, se serait probablement fait jour de la même manière dont il se manifeste dans les autres pays. Nous aurions eu des tentatives d'assassinat contre des fonctionnaires, quelques révoltes par-ci par-là, nous n'aurions pas assisté au développement de ce drame du meurtre dont le premier acte a été le coup de pistolet de Solowiew et le dénouement la bombe de Ryssakow.

Il ne faut pas se le dissimuler, c'est le traité de

Berlin qui a tué Alexandre II. L'Empereur a succombé sous le poids de son impopularité, ainsi que sous celui de l'indignation générale, du désappointement de chacun, bien plus que sous les obus des nihilistes. Ces obus ont été les conséquences des sacrifices faits en vain, du sang répandu inutilement, des victimes mortes en pure perte sur le sol ingrat de cette Bulgarie que l'on n'a pas su même conserver à l'influence russe. La nation entière, comme chaque individu, a senti qu'il y avait un crime à expier. L'Empereur a été le bouc émissaire de toute une race. Il est tombé et l'univers a été si terrifié par sa fin tragique, qu'il a crié au nihilisme, sans réfléchir que le forfait qui l'avait tant épouvanté était bien plus l'œuvre d'un peuple qui se venge que d'un parti qui se révolte.

Ce qui prouve qu'on en voulait davantage à l'homme qu'au système qu'il représentait, c'est que, depuis la catastrophe du 13 mars, la force du nihilisme n'a fait que diminuer; malgré l'énergie avec laquelle l'empereur actuel a affirmé son intention de gouverner autocratiquement, on ne

s'est pas attaqué à lui, et les quelques assassinats de fonctionnaires qui ont eu lieu depuis son avènement, n'ont été que des tentatives isolées, les derniers jets de flamme d'un feu qui s'éteint. Ce résultat n'est pas dû à la fermeté ou au despotisme du comte Tolstoï. On a été bien autrement sévère que lui sous le règne d'Alexandre II. Il tient seulement au changement de souverain. Quoi qu'on en pense à l'étranger, la Russie n'est pas encore lasse du régime absolu avec lequel on la gouverne. Elle ne se révoltera pas contre le principe du pouvoir, mais elle punira son représentant s'il lui déplaît ou l'irrite. De tout temps, la nation a écarté ceux de ses souverains qui n'ont pas compris ses aspirations, mais jamais elle n'a refusé d'obéir à leurs successeurs. Après l'orage, il est toujours survenu un grand calme. C'est ce calme qui est tombé sur l'empire aujourd'hui et qui, avec le temps, aura raison du nihilisme, et le nihilisme, à la fin, ne se distinguera plus du socialisme universel, dont les doctrines modifiées, corrigées et adaptées aux vrais besoins de l'humanité, finiront par triompher.

Déjà, maintenant, on s'occupe bien plus des nihilistes à l'étranger que chez nous, où l'on ne pense à eux qu'accidentellement et où on commence même à les oublier. Quelques personnes attribuent ce manque d'intérêt à de l'insouciance, mais je ne partage pas cette opinion ; je suis plutôt d'avis que la Russie comprend, sans se l'avouer, que le nihilisme n'a plus de raison d'être et qu'il doit disparaître de lui-même ; qu'après avoir accompli son œuvre de justicier, de vengeur, il n'a plus de motif d'exister.

Si vous étiez à Pétersbourg, vous seriez étonné de l'indifférence que provoque le nihilisme et combien peu on le redoute. Le nihilisme se démode, ce qui est pour lui le pire des enterrements ; à moins que des événements imprévus ne le ressuscitent, il est bien réellement enterré. Je sais qu'on s'en occupe encore beaucoup à l'étranger, mais, dans l'intérieur de l'empire, on croit qu'il est vaincu, et, à Pétersbourg, on ne se donne plus la peine de réfléchir à ce qu'il est devenu.

TREIZIÈME LETTRE

LE PARTI ALLEMAND

Si les conservateurs ne sont pas assez souples dans leurs idées, les libéraux pas assez calmes ni assez pratiques dans leur programme, si les nihilistes sont impuissants, en revanche le parti allemand possède les qualités qui leur font défaut à tous et sait profiter de leurs faiblesses. Admirablement organisé, encore mieux discipliné, il constitue pour la Russie l'un des plus redoutables dangers auxquels son existence soit exposée. Ce danger est d'autant plus grand qu'il n'y a aucun moyen de se garer contre lui.

Les Allemands nous ont envahis de toutes les façons possibles; ils se sont installés presque en maîtres dans notre pays, l'ont inondé d'ouvriers, de fabricants, de marchands, de journalistes, de fonctionnaires de tout genre et de toute espèce. Ils se sont faufilés dans l'administration, dans l'armée, dans la marine, de même que dans le commerce, dans la presse et dans les salons; ils se sont introduits dans toutes les classes de la société, dans les palais comme dans les chaumières, et leur influence est même parvenue à dominer le trône impérial au moyen des princesses qu'ils lui ont fournies.

J'ai toujours été d'avis que le prince de Bismarck médite notre ruine depuis qu'il a consommé celle de la France. Il travaille maintenant notre pays de même qu'il a travaillé celle-ci; il le couvre d'espions, d'agents provocateurs et observateurs; par-dessus tout il s'attache, non seulement à être bien renseigné sur nos faits et gestes, mais encore à rester en communication constante avec les habitants de nos provinces baltiques qu'il convoite, à attiser leur patriotisme et à s'assurer leur concours

énergique dans le cas d'une guerre avec nous; guerre qu'il prévoit et qu'il appelle même peut-être de ses vœux.

L'Allemand possède une particularité qui le rend extrêmement dangereux, sauf, affirme-t-on en Amérique, c'est celle de ne jamais s'identifier avec les intérêts du pays qu'il habite et d'où il tire ses moyens de subsistance. Il s'habituera peut-être aux mœurs de ce pays, il l'aimera même quelquefois, mais il le méprisera toujours et le regardera constamment du haut de sa grandeur; cela ne l'empêchera pas d'y faire fortune, de profiter de tout ce qu'il y a de bon, d'en user et d'en abuser, mais il ne se croira jamais la moindre obligation envers lui; il le vendra, le trahira sans hésiter, en faveur des intérêts de la patrie allemande.

L'Allemand ne comprend pas la reconnaissance et éprouve le besoin de se venger des bienfaits dont il a été comblé, lorsqu'il ne les considère pas comme une chose à laquelle il a droit. En un mot, il y a en lui toute l'étoffe d'un exploiteur. Il est féroce, vindicatif, patient. Il tient à bien affir-

mer sa supériorité sur l'univers entier, ne renonce jamais à un de ses projets, sait faire triompher ses idées, ses opinions, ses principes, ne se décourage pas s'il éprouve des insuccès, et, lentement, parvient au but qu'il s'était fixé d'avance.

Le tempérament seul de l'Allemand le rendrait notre ennemi, s'il n'y avait pas en outre mille autres raisons pour en faire notre adversaire irréconciliable. Notre nature ardente, généreuse et passionnée, est incapable de comprendre le caractère froidement calculateur et impassible de nos voisins germaniques. Il y a là une antipathie de race qui ne s'éteindra jamais et qui augmentera tous les jours.

Malheureusement cette antipathie ne suffit pas pour nous éclairer, pour nous convaincre du péril qui nous menace. Malgré que nous ne les ayons jamais aimés, nous avons fait de beaucoup d'Allemands nos frères; nous les avons laissés s'introduire à nos foyers, vivre de notre vie, observer nos fautes et nos défaillances; nous ne nous sommes pas souvenus que, sous leur prétendue

amitié, se dissimule la perfidie d'un Iscariote.

Il ne faut pas se faire d'illusions, l'Allemagne, en sa politique, poursuit l'annexion de nos provinces baltiques, ainsi que l'amoindrissement de notre influence dans les Balkans, ni plus ni moins. Lorsqu'elle aura atteint ces deux buts, elle nous laissera tranquilles et ne s'occupera plus de nous, sauf pour nous empêcher de lui reprendre ce qu'elle nous aura volé.

Cette politique est de plus fraîche date qu'on ne le croit; pendant la vie d'Alexandre II elle n'était qu'ébauchée. Alors on espérait faire de la Russie une très humble servante des ambitions de la Prusse, et l'amener à consentir d'elle-même les sacrifices qu'on essaiera maintenant de lui imposer.

A présent que la situation a changé, que notre gouvernement commence à reconnaître les périls de sa situation, le prince de Bismarck s'est dit que le moment d'agir énergiquement était venu et il n'attend qu'une occasion favorable, telle que la mort de l'empereur Guillaume par exemple, pour nous frapper.

Le vieux chef des Hohenzollern est, en ce moment, le seul obstacle à une guerre entre l'Allemagne et nous. Son amitié pour la Russie a toujours été vraie et sincère, mais en même temps elle nous a fait le plus grand tort, car elle a endormi nos méfiances, nous a inspiré une confiance mal placée dans les promesses de la Prusse.

Alexandre II, qui aimait tendrement son oncle, dont toutes les sympathies, tous les goûts étaient allemands, qui, de plus, n'avait jamais pardonné à la France sa partialité pour la Pologne, ni le coup de pistolet de Berezowski, se dévoua corps et âme aux intérêts de la Prusse; il s'entoura de Prussiens, favorisa tous les fonctionnaires allemands, et ce fut sous son règne que l'influence germanique devint si puissante à Pétersbourg. Elle parvint à y tenir complètement le haut du pavé, jusqu'aux événements de 1877. Le congrès de Berlin fit tomber les écailles qui voilaient les yeux d'un trop grand nombre de gens, et prouva à la Russie que l'amitié de l'empereur Guillaume n'avait rien de commun avec la ligne de con-

duite politique que s'était tracée M. de Bismarck.

Alors survint une réaction générale, quelques hommes hardis se mirent à sonner le tocsin, jetèrent l'alarme et osèrent prêcher tout haut une croisade contre la prépondérance de l'élément allemand dans nos sphères administratives. Mais il était déjà trop tard! Pendant les longues années, durant lesquelles nous étions restés aveugles, les Allemands avaient eu le temps de nous observer, de s'introduire dans notre pays, de se mettre au courant de nos côtés faibles. A présent on aura beau sévir contre eux, on ne parviendra plus à neutraliser leurs secrets desseins. Ils savent déjà tout ce qu'ils désiraient connaître. Aussi n'essaient-ils même plus de dissimuler leurs intentions.

La presse de Berlin ne perd pas une occasion d'attaquer la Russie, de relever le ton de ses journaux, et, surtout, de s'occuper de la situation des provinces baltiques, de rechercher les griefs vrais ou faux de ses habitants. En outre, M. de Bismarck possède à Pétersbourg une myriade

d'agents dispersés, disséminés dans toutes les classes de la société, qui le tiennent au courant des nombreux mouvements de l'opinion publique.

Sans parler des membres de l'ambassade qui ne font qu'exercer leur profession, je pourrais vous citer une dizaine de personnes, qui sont aux gages du chancelier, et qui lui ramassent des atouts pour son jeu. Le Machiavel du XIX[e] siècle se prépare silencieusement à la lutte, qu'il entreprendra contre nous le jour où son maître actuel sera descendu dans le tombeau de ses pères, et, en attendant, il nous enveloppe d'un réseau d'intrigues, dont personne chez nous ne soupçonne la solidité ni la complication.

Cependant l'Empereur et le comte Tolstoï commencent à sentir très vaguement et très imparfaitement quelques mailles du filet qui les enlace. Ils comprennent qu'il faut faire une politique franchement russe, franchement nationale et vierge de toute influence étrangère. Ils ne savent pas trop quels moyens employer pour y parvenir ; à défaut d'autre chose, le comte Tolstoï a imaginé de russi-

fier les provinces baltiques par un système de vexations qui ne peut aboutir qu'à élargir encore davantage l'abîme qui les sépare de nous. Ce n'est pas d'une façon aussi puérile qu'on sauve un État.

Nous ne parviendrons plus à réparer les fautes commises; ce à quoi nous devons nous appliquer c'est à les atténuer, à regagner le temps perdu, à chercher des alliances à l'étranger qui nous soient d'un secours quelconque, lorsque sonnera l'heure de la lutte, laquelle est plus proche qu'on ne le croit.

En parlant d'alliance, mes pensées s'envolent naturellement vers la France, cette nation amie dont une politique mal entendue nous a séparés, mais dans laquelle nous retrouverions facilement une sœur, et dont l'amitié nous permettrait d'accomplir en Orient la destinée qui nous est réservée.

Le moment actuel est grave, et l'avenir menaçant de complications, que le solitaire de Varzin a préparées de ses mains habiles. Pourtant il en est une qu'il ne veut point croire possible, c'est celle qui résulterait pour lui de ce qu'il redoute le

plus; une union de la Russie et de la France. Cette union est la seule force capable d'ébranler le colosse germanique. Elle est presque une nécessité qui s'impose aux deux nations, mais seront-elles assez sages l'une et l'autre pour la vouloir, assez prévoyantes pour la consacrer? Importante question!

QUATORZIÈME LETTRE

LES SLAVOPHILES

J'avais presque envie de ne pas vous en parler, tellement je crains de m'enthousiasmer avec exagération sur ce sujet. Je suis moi-même un slavophile si enragé, que je me sens incapable de juger d'une manière impartiale ce parti si décrié, si honni à l'étranger, si souvent mal compris et encore plus mal apprécié en Russie même.

Cependant, comme le parti slavophile joue un rôle considérable, et comme il est appelé à en jouer un plus important encore dans l'avenir, je n'ai pas cru possible de me dispenser de vous en dire un

mot, d'autant plus que les récents événements, dont la Bulgarie a été le théâtre, en font une question d'actualité.

Les slavophiles, mon jeune ami, ne sont pas les intrigants que l'on se plaît à représenter dans les feuilles allemandes et anglaises, ce sont au contraire des gens très honnêtes, très sûrs comme relations; mais ce sont aussi des hommes convaincus, des patriotes ardents et, je suis forcé de l'avouer, des fanatiques pour tout ce qui concerne la politique et la religion. Ils ont, sur tous les autres partis qui se partagent l'opinion publique, en Russie, l'avantage de savoir parfaitement ce qu'ils veulent, de se rendre compte du but auquel ils tendent, et ils ont aussi la chance, si toutefois je puis me servir de ce mot, de représenter les secrets désirs de la plus grande partie de la nation, laquelle, quoi qu'on dise, a très à cœur le sort de ses frères slaves. La dernière guerre de Turquie, en dépit des assurances de messieurs les Anglais, a été une guerre populaire et nationale. La politique s'en est mêlée plus tard, mais ce n'est pas elle qui

a envoyé de simples soldats mourir en héros sur le sol ingrat de la Bulgarie, sous les murailles de Plewna. Elle leur a ordonné de marcher, il est vrai, mais ce n'est pas elle qui leur a inspiré la joie, que tous les mourants exprimèrent, de succomber pour délivrer leurs coreligionnaires du joug turc.

La guerre de 1877 est née d'un instinct enthousiaste du peuple russe. Les comités slaves de Moscou, malgré leur autorité, ne seraient jamais parvenus à la provoquer, s'ils ne s'étaient appuyés sur les vœux de la nation tout entière. Que la politique s'en soit mêlée ensuite, il n'y a là rien d'étonnant, et l'Europe se montre passablement niaise lorsqu'elle nous le reproche. Il serait par trop ridicule que la Russie ait versé son sang, dépensé son argent pour le seul bien des Bulgares, des Serbes et des Roumains. Il lui fallait une compensation, et la seule critique que je me permette de lui faire c'est que, précisément, elle ne se soit point réservé assez de compensations. Elle se devait à elle-même, à l'importance de ses sacrifices, de créer un État slave dans les Balkans, gouverné par

un prince slave prêt à l'aider, lorsque le moment fût venu, à s'emparer de Constantinople et à planter la croix grecque sur la coupole de Sainte-Sophie.

Ce n'est un secret pour personne que notre diplomatie a fait plus que triste figure pendant la durée du congrès de Berlin. Elle a entassé à plaisir faute sur faute, mais la plus grande de ses erreurs à consisté dans son acquiescement à la candidature du prince Alexandre de Battenberg au trône de Bulgarie.

Cette candidature, qui a été l'œuvre de l'impératrice défunte, a détruit tout le prix de nos efforts en Orient. Elle a été le coup le plus funeste porté à notre influence dans les Balkans. Elle a servi, non seulement à exalter l'ambition de la maison de Hesse, mais encore à favoriser les secrets desseins du prince de Bismarck contre nous. Elle a substitué la prépondérance de l'Allemagne à celle de la Russie, dans tout ce qui se rapporte à la question slave.

Je me souviens que, peu de temps après le con-

grès de Berlin, je m'exprimais à peu près en ces termes à propos de la constitution de la Bulgarie, dans une lettre à l'un de mes collègues, qui me l'a souvent rappelée depuis. « La Bulgarie, disais-je, va devenir notre plus dangereuse ennemie ; le prince Alexandre, qui convoite déjà, à l'heure qu'il est, une couronne royale, n'aura rien de plus pressé, lorsqu'il sera installé à Sofia, que de se soustraire à l'influence russe. Il cherchera un appui auprès de l'Angleterre et de l'Allemagne, et au bout de quelques années, il se fera, avec l'aide de ces deux puissances, proclamer roi de Bulgarie, après quoi il appellera des officiers prussiens pour instruire son armée, se débarrassera de tous les Russes qui l'entourent, et transformera son pays en une succursale de l'Allemagne. Il nous faudra alors recommencer de nouveau tout ce que nous avons déjà fait, ce qui ne sera pas facile. Nous nous lamenterons encore bien des fois sur l'imprudence que nous avons commise en consentant à l'élévation du prince Alexandre, et nous reconnaîtrons, mais trop tard, que c'est un ambitieux,

doublé d'un fourbe. » Ma prédiction s'est-elle assez réalisée? Notre position, vis-à-vis des peuples slaves des Balkans est, en ce moment, très critique, si critique que je désespère même qu'elle puisse s'améliorer.

La seule chose qui pourrait encore nous sauver serait d'adopter franchement la politique du parti slavophile, de jouer le tout pour le tout, d'avouer nos projets sur Constantinople, et de poursuivre le renversement du prince de Battenberg, quitte à nous brouiller avec M. de Bismarck. Ce serait la seule ligne de conduite loyale et en même temps habile de notre part, la seule compatible avec notre honneur et avec notre dignité, et, enfin, la seule qui puisse contenter le peuple russe, lequel s'intéresse plus qu'on ne le pense à ce qui se fait en Orient.

Mais il est fort douteux que notre gouvernement s'y décide, et c'est ce qui forcera un jour les comités slaves à se mettre encore une fois en mouvement afin d'essayer de réparer les fautes commises par notre diplomatie; c'est ce qui les obligera de prendre en main les intérêts de nos frères con-

duits à leur perte par le joug d'un Allemand et l'influence des Anglais.

Si vous deviez habiter Moscou, je vous dépeindrais plusieurs chefs du parti panslaviste et je vous conseillerais d'étudier son organisation. Comme vous êtes destiné à habiter Pétersbourg, vous n'aurez guère l'occasion de fréquenter les slavophiles et il est même probable que vous en entendrez très peu parler. Notre capitale est essentiellement une ville cosmopolite. Elle s'intéresse aux affaires du monde entier et ne s'occupe que par hasard des grandes questions d'où dépend le sort de la Russie.

La vie qu'on mène à Pétersbourg est trop bruyante, trop active, trop remplie par des devoirs mondains, pour qu'on trouve le loisir de suivre avec intérêt le mouvement slavophile. Ce n'est que dans les cas extraordinaires qu'on y fait sérieusement attention, après une de ses défaites ou bien à la veille d'une de ses victoires. Alors on le couvre d'injures ou de fleurs, suivant l'occasion, puis on se hâte de l'oublier. La société de notre capitale est plutôt libérale dans ses conversa-

tions, et, si vous y interrogez quelqu'un sur la constitution du panslavisme, vous courez le risque qu'il vous réponde que c'est une chose démodée. Malgré cela, je n'ai pas cru pouvoir me dispenser d'attirer votre attention sur les agissements de ce parti, dans lequel résident, à mon avis du moins, toutes les espérances à venir de la Russie.

Il se peut que vous rencontriez dans le monde les deux messieurs Wassiltchikow. Dans ce cas, rappelez-vous qu'ils se sont beaucoup occupés tous les deux de l'organisation des comités slaves, et essayez de les faire causer là-dessus. Le cadet, Alexandre, est directeur du musée de l'Ermitage; c'est un noble cœur et un homme d'esprit. Il est moins bouillant depuis quelques années, mais lorsqu'il secoue la fatigue qui semble l'accabler, il devient fort intéressant. Toujours homme du monde, c'est un ami sûr, bienveillant, et actif, lorsqu'il s'agit d'être utile ou agréable aux autres. Son frère Pierre est doué d'une intelligence remarquable. C'est un homme tout à fait distingué, une forte tête, qui saisit de suite les conséquences d'un

événement, et qui, au besoin, saurait, par son énergie, dominer l'inconstance de la fortune et la forcer à lui être favorable. Gendre du défunt comte Orlow Davydow, il est légèrement imbu de l'anglomanie qui était un des traits distinctifs de son beau-père, ce qui, d'ailleurs, ne l'a pas empêché de protester hautement contre la politique anglaise. Il est l'âme de nombreuses institutions de bienfaisance, dont il s'occupe sans bruit et avec un dévouement qui lui fait le plus grand honneur. Il a concouru avec ardeur au mouvement slavophile, et peut-être que vous ne trouverez pas, dans tout Pétersbourg, un homme qui puisse vous renseigner aussi bien que lui sur l'origine et sur l'extension de ce mouvement.

Je vous parlerai, dans le chapitre de la Presse, d'Akssakow et de Katkow, mais je ne veux pas finir cette lettre, sans vous dire un mot d'une femme qui, il y a une dizaine d'années, a joué un rôle considérable dans la société russe de Pétersbourg; son influence sur l'impératrice défunte a beaucoup profité aux slavophiles dont elle avait embrassé les opinions.

La comtesse Antoinette Blandow est une des personnes les plus extraordinaires qu'il m'ait été donné de rencontrer durant le cours de ma vie. Esprit supérieur, elle a mis au service de la cause slave et de la religion orthodoxe toutes les forces de son intelligence d'élite. Nature passionnée, inspirée par un désir ardent de faire des prosélytes, elle a déployé un zèle incomparable, dans la poursuite du but auquel elle voulait atteindre. Après avoir été une puissance, pendant de longues années, elle a vu son importance diminuer depuis le commencement du règne actuel, mais cela n'a influé ni sur son activité politique, ni sur son humeur.

La comtesse Blandow est toujours demeurée la femme de bien par excellence et la plus aimable personne du monde ; sa main continue à soulager en secret les infortunes qui s'adressent à elle ; son cœur n'a jamais cessé de s'intéresser à ses amis, à son pays ; son esprit enfin est resté, en dépit de l'âge et des désillusions, lumineux, transcendant, éclairant les points les plus

obscurs avec ses aperçus rapides et toujours justes. La comtesse Blandow est plus qu'une femme intelligente, c'est presque un homme d'État.

QUINZIÈME LETTRE

LA QUESTION POLONAISE

Il y a un proverbe anglais qui dit que chacun de nous a un chagrin caché, une épine dans sa vie, qui en empoisonne toutes les joies. Les nations n'échappent pas plus que les individus à cette loi commune de l'existence humaine, seulement, chez elles, l'épine se montre aux yeux de tous et ne blesse pas en secret, comme c'est le cas pour les pauvres mortels. Cela n'empêche pas que la piqûre ne soit cruelle et quelquefois même n'ait une somme de venin proportionnelle à la surface et à la profondeur que peut affecter la blessure.

L'Irlande et la Pologne sont les deux *skeleton in the cupboard* de l'Angleterre et de la Russie. Dans mes lettres sur Londres, je vous ai longuement parlé de la question irlandaise; à présent, je vous parlerai de la question polonaise, l'une de celles qui jouent le plus grand rôle dans l'existence de l'empire de nos czars.

Je ne crois pas qu'avec le caractère que je leur connais, les Polonais se fussent jamais réconciliés avec la domination russe. On ne peut même pas l'exiger d'eux. Un peuple, lorsqu'il a été, non pas seulement indépendant, mais encore considéré comme un des plus puissants de l'Europe, ne se soumet pas facilement à devenir la propriété d'autrui, à cesser de jouer un rôle dans les affaires du monde; si on ajoute à ce sentiment l'esprit fier, querelleur, ambitieux qui a toujours distingué la nation polonaise, il ne faut pas s'étonner des efforts qu'elle a faits pour se soustraire au joug russe ni de la haine inoubliable qu'elle lui a vouée.

Cependant, je ne puis m'empêcher de penser que, si on avait su s'y prendre, on aurait pu considéra-

blement affaiblir cette haine et même, peut-être, parvenir à se concilier les Polonais dans une certaine mesure. Lorsqu'on veut se mêler de faire de la grande politique, il faut savoir dominer toutes ses répugnances et ses préventions, et même sacrifier ses préjugés. Jusqu'ici les persécutions et les violences ont toujours nui à ceux qui s'en sont servis, elles n'ont jamais eu d'autre résultat que de transformer en *convictions* les *opinions* de ceux qui en étaient les victimes.

Qui osera dire que la Saint-Barthélemy n'a point contribué au développement du protestantisme en France, dans ce pays essentiellement catholique?

Depuis la grande Catherine, tous les souverains ont travaillé, plus ou moins, à la russification de la Pologne; seuls, Alexandre I[er] et surtout Nicolas étaient disposés à lui faire d'importantes concessions, et même à lui accorder un simulacre d'indépendance, lorsque la révolution de 1830 vint couper court à ces bonnes intentions et inaugura une ère nouvelle de tracasseries et de sévérités. L'empereur Nicolas, furieux de ce qu'il appelait l'ingratitude de

la nation polonaise, inquiet de l'esprit révolutionnaire de toute l'Europe, résolut de punir sans pitié la révolte de ses sujets. Il se montra dur, impitoyable, je ne crois pas cependant qu'il fut injuste.

Ce sort était réservé à son fils Alexandre II. Il introduisit un système de gouvernement inique, dans ce malheureux pays qui avait tenté de se soustraire à sa domination; alors commencèrent des persécutions de la pire espèce, alors furent promulguées certaines lois arbitraires qui, non seulement ruinèrent les familles, mais encore et surtout atteignirent jusque dans ses bases la prospérité de toute une partie de la Russie.

Jamais l'ineptie, l'insuffisance de nos fonctionnaires ne s'est révélée d'une façon plus éclatante que dans la question de l'administration des provinces polonaises. Ils n'ont réfléchi ni à l'opprobre qui rejaillirait sur eux par l'application des mesures rigoureuses qu'ils avaient prises à tort et à travers, ni au tort que ces mesures devaient faire à la Russie elle-même. Au lieu de lui gagner les

sympathies qu'elle avait perdues, au lieu de traiter les Polonais de façon qu'avec le temps ils en arrivassent à se confondre avec les Russes, on en a fait des espèces de parias et on les a encouragés, par là même, à resserrer leurs rangs. On les a mis hors la loi, on leur a interdit le droit de vente et d'achat, on a essayé de tyranniser leurs consciences de même que leurs personnes; et le seul résultat qu'on ait logiquement obtenu de tout cela a été que leur patriotisme s'est surexcité, qu'ils sont devenus, par la force même des choses, des conspirateurs, et que la haine des premiers temps s'est transformée en une méfiance, en une aversion insurmontable pour tout ce qui est russe.

Je suis trop Russe moi-même, pour ressentir une grande affection pour les Polonais. Je crois leur caractère faussé par le malheur, je les crois dénués de tout sens politique. Mon opinion est que, si on leur accordait aujourd'hui leur indépendance, ils la compromettraient demain par leurs luttes intestines. C'est un peuple brave, courageux, héroïque même. Quoiqu'il possède des

défauts qui m'irritent, je ne puis admettre la férocité dont on a fait preuve à son égard, ni approuver surtout la manière dont on l'a poursuivi, traqué dans sa religion, ses convictions, son patriotisme, dans la dignité de ses individus, dans les droits de ses citoyens.

Je vous le répète, aucune force au monde n'eût été capable de convertir les Polonais en Russes, et ceux qui se le sont imaginé ont fait preuve d'un enfantillage qui serait pardonnable s'il n'était ridicule ; mais ce à quoi on aurait pu parvenir, c'est à se créer, avec leur aide, un puissant instrument de défense contre l'Allemagne. Si on les avait gouvernés d'une façon intelligente, si on se les était conciliés au point d'être en droit de compter sur leurs sympathies et, en cas de danger commun, sur leur concours, on aurait pu, en Russie, envisager avec plus de calme l'éventualité d'une guerre avec la Prusse.

Aujourd'hui encore, il n'est pas trop tard pour entreprendre cette œuvre, et il y aurait là une énorme idée politique à exploiter. La Russie, si

elle parvenait à écraser le puissant empire qu'elle a laissé se constituer à ses côtés, deviendrait certainement la première nation de l'univers; mais en est-elle capable? Je n'hésite pas à dire que non. Voilà pourquoi je lui voudrais des alliances, des amis. Se figure-t-on les conséquences d'une guerre entreprise par nous, en commun avec la France, et appuyée sur une révolution dans les provinces polonaises de la Prusse? Je crois que le résultat en serait moins douteux que si nous nous lancions seuls, sans autre appui que l'inimitié de l'Angleterre, affaiblie aujourd'hui, et la secrète satisfaction de l'Autriche.

Je voudrais en arriver, sinon à une réconciliation, du moins à un accommodement, ne dût-il être que passager et transitoire, entre la Russie et la Pologne. En fait de politique, je suis de l'avis de Machiavel, que « quand on a besoin de vaincre un ennemi, on ne doit pas hésiter, pour y parvenir, à demander le concours d'un autre, si les circonstances l'exigent ».

Le comte Tolstoï a fait preuve, dans la façon

dont il a envisagé la question polonaise, du manque de prévoyance que je lui reproche si souvent. Au lieu d'essayer d'apaiser les esprits, au lieu de profiter du changement de règne pour inaugurer une politique de clémence, il a jugé bon de se servir, sans la moindre raison, du système de pressuration qui fut introduit après l'insurrection de 1863 ; il a ranimé toutes les vieilles haines, fait revivre toutes les anciennes rancunes, assoupies ou tombées dans l'oubli. Par la confirmation du célèbre ukase du 10 décembre, concernant le droit de propriété relatif aux Polonais, qu'il a obtenu de l'Empereur, il a donné une consécration solennelle à l'une des plus criantes injustices dont le gouvernement russe se soit rendu coupable, à la spoliation légale du droit le plus sacré de l'homme, celui d'acquérir et de posséder le sol. Cette façon d'agir, fondée sur les préjugés les plus étroits, est plus qu'un crime, c'est une faute, qui est d'autant plus incompréhensible de la part de celui qui l'a commise, que c'est un homme intelligent, un patriote sincère. Il est à regretter seulement que son

patriotisme n'aille pas jusqu'à lui enseigner que, ou bien il faut traiter les gens en compatriotes, ou bien il ne faut pas les obliger à se considérer comme les sujets d'un empire, des lois duquel ils ne peuvent espérer aucune protection.

Je me résume. Les Polonais, dont nous aurions pu nous faire des amis, seraient, à l'heure qu'il est, sans la brutalité des expulsions de M. de Bismarck, un danger tout aussi grand que celui dont nous sommes menacés par la constitution de la Bulgarie en royaume et l'ambition dominatrice de l'Allemagne. Ne nous le dissimulons plus, nous sommes entourés d'ennemis, que nous nous sommes créés nous-mêmes pour la plus grande part. Les Polonais peuvent nous nuire infiniment plus que les Irlandais ne sont capables de le faire à la Grande-Bretagne, car ils sont sûrs d'être encouragés, à un moment donné, par l'Autriche et par la Prusse, lesquelles seront toujours enchantées de nous susciter des embarras extérieurs. Il est vrai qu'à présent M. de Bismarck semble nous dépasser dans la voie de la sévérité, mais

c'est parce qu'il est bien sûr que nous n'exploiterons pas en sa défaveur ses expulsions des Polonais, et que, peut-être même, il compte nous en faire endosser la responsabilité.

Je désirerais donc voir notre gouvernement revenir à des idées plus sages et plus politiques en ce qui concerne la question polonaise. Je voudrais surtout qu'il renonçât à faire des martyrs, qu'il essayât plutôt d'ajouter au nombre des défenseurs de l'Empire. Tuer est facile; trouver des gens qui se fassent tuer pour nous l'est moins.

SEIZIÈME LETTRE

LE CONSEIL DE L'EMPIRE ET LES MINISTRES

Un mauvais plaisant a écrit que le conseil de l'Empire n'était qu'une remise destinée à abriter, soit les inutilités, soit les épaves de la politique. Le mot était cruel et injuste, car, s'il est vrai que le conseil de l'Empire devient, pour beaucoup d'hommes plus ou moins remarquables, un lieu de retraite honorable, il est indiscutable qu'il renferme dans son sein un grand nombre d'esprits distingués, qui prennent au sérieux leur situation, et qui examinent avec grand soin les nombreuses et difficiles questions qui leur sont soumises.

A son origine, le conseil de l'Empire fut institué pour revoir, corriger et discuter en dernier lieu les projets de loi élaborés par les ministres, avant que ceux-ci les soumissent à la sanction de l'Empereur. Comme, en Russie, il n'existe pas de ministère homogène, les différents départements sont indépendants l'un de l'autre, et placés sous la seule responsabilité de leurs chefs respectifs. Ceux-ci, cependant, ne peuvent prendre de décision, en fait de matières législatives, sans en référer au conseil de l'Empire. Ce conseil corrige, ou du moins doit corriger les fautes et les erreurs inévitables dans un gouvernement qui n'a pas de cabinet solidaire. C'est, en un mot, une assemblée législative, qui, si elle était bien composée, pourrait rendre de réels services au pays et favoriser ses progrès, ainsi que son développement dans la voie de la civilisation ; malheureusement, elle a subi le sort de toutes nos institutions excellentes ; elle est tombée dans une sorte de discrédit parce qu'on a trop voulu en tirer un parti extraordinaire, et qu'au lieu de lui conserver son caractère primitif,

on s'est attaché à transformer des situations utiles en distinctions honorifiques.

Sous le règne d'Alexandre II, l'entrée au conseil de l'Empire avait été érigée en faveur. Lorsqu'on ne savait plus quelle grâce accorder à quelqu'un, on le fourrait au conseil de l'Empire; c'était aussi, bien souvent, une compensation à un poste qu'on enlevait à un fonctionnaire important. Grâce à ce système, ledit conseil finit par devenir une maison de retraite, non seulement pour les invalides de la vie politique, mais aussi pour ceux qui, en fait de batailles, n'avaient assisté qu'à celles qu'on livre dans la bousculade d'un bal de cour.

Ministres en mal de portefeuille, hauts fonctionnaires incapables de continuer à remplir leurs fonctions, vieux généraux usés sous l'uniforme, ambassadeurs en disgrâce et courtisans en faveur, tous les personnages divers y trouvèrent un refuge. Le conseil de l'Empire, s'il n'est à cette heure un hôpital, est au moins une infirmerie. Parmi ses membres, il n'y en a qu'une très petite partie qui se rende compte des devoirs qui lui

incombent et une partie plus minime encore qui les remplisse. Les autres se bornent à faire constater, par leurs amis et connaissances, leur dignité, en l'imprimant sur leurs cartes, et se soucient médiocrement de s'acquitter des obligations qu'elle leur impose.

Il résulte de cet état de choses que les membres actifs de l'assemblée sont parfois réellement accablés de besogne, qu'ils ne peuvent pas y suffire et que nombre d'affaires importantes sont, pour ces raisons, en souffrance ; ce qui ne contribue pas, bien entendu, à améliorer et à faciliter les affaires du gouvernement de l'Empire.

On dit que l'Empereur actuel a le dessein de réformer peu à peu le conseil en y introduisant des éléments nouveaux, jeunes et actifs, pris dans toutes les classes de la société. L'idée est parfaite et pourra avoir d'excellents résultats, mais il se passera encore un certain temps avant qu'elle puisse être mise à exécution, et, d'ici là, les choses continueront à marcher du petit train-train d'à présent. Cependant, les choix faits par Alexandre III

depuis son avènement ont déjà apporté une modification dans la constitution de l'assemblée. Ils l'ont vivifiée en faisant pénétrer des bouffées d'air frais dans cette atmosphère de serre chaude ; ils ont prouvé aussi que notre souverain a un réel désir de s'assurer, par le conseil de l'Empire, un collaborateur sérieux et habile, mais ce désir ne s'affaiblira-t-il pas avec le temps? Il est facile de gâter une bonne chose, mais il est bien difficile d'en régénérer une mauvaise : or, celle dont il s'agit est plus que mauvaise, elle est vermoulue.

La plupart des ministres font partie du conseil de l'Empire et siègent à côté des différents membres des administrations qui se sont si rapidement succédé, au pouvoir, à la fin du dernier règne. On y voit le comte Loris Mélikow et le comte Ignatiew, ces deux représentants de deux systèmes si différents. Le comte Tolstoï y prend place à côté du comte Schouwalow, et ni l'un ni l'autre ne paraît se souvenir de l'inimitié qui les divise.

Je ne vous parlerai pas en détail des membres du conseil de l'Empire, dont vous connaissez déjà

plusieurs. Je me bornerai à vous signaler les plus remarquables, et, en même temps, puisque nous parlons déjà de fonctionnaires, je vous nommerai quelques ministres, ainsi que leurs adjoints, et deux ou trois hommes qui jouent chez nous un rôle important dans la conduite des affaires.

Tout d'abord, il y a le comte Constantin Pahlen, marié à une Allemande, la comtesse Sall, femme du reste très distinguée d'esprit et de manières. Le comte Pahlen est l'un de nos hommes publics qui ont le plus subi la séduction de l'influence allemande, dont il ne sait pas reconnaître les dangers, en dépit de son intelligence très supérieure.

Jadis ministre de la Justice, le comte Pahlen s'est fait un nombre incalculable d'ennemis ; il est, en dépit de ses allures calmes, d'un caractère emporté, parfois vindicatif, mais il sait se dominer, et, maître de ses émotions, lorsqu'il se venge, il le fait à froid. Malgré sa valeur personnelle, il n'a cependant jamais su apprécier certaines personnes, encore moins leur faire certaines concessions. Il voit les choses en noir ou en rose, non selon ce

qu'elles sont en elles-mêmes, mais selon le pied avec lequel il s'est levé. Inflexible dans ses idées, il est flottant dans ses opinions. Il envisage les choses à un point de vue bureaucratique. Tout en ayant été un personnage important, il n'a jamais rien fait de remarquable ; mais ses allures de grand seigneur, ses belles façons, en ont toujours imposé à ceux avec lesquels il s'est trouvé en contact. C'est un honnête homme et, en même temps, un homme d'un commerce agréable. Il appartient à cette classe de gens qui, même lorsqu'ils sont inactifs, savent rester au premier rang et s'y maintenir.

Personnellement, j'aime beaucoup le comte Pahlen et j'apprécie surtout la comtesse, dont la solide intelligence, le raisonnement clair et logique m'ont frappé? C'est une femme qui aurait pu, si elle l'avait voulu, devenir une puissance. Je suis fort aise qu'elle ne l'ait pas désiré, car son influence aurait, sans nul doute, penché en faveur de l'Allemagne qu'elle aime, avec toute l'énergie qu'une personne bien née sait mettre dans ses convictions.

Puisque nous en sommes au chapitre des convictions, je dois un peu m'élever contre celle qui attribue, à de honteuses complaisances pour l'Angleterre, le rôle joué par le comte Pierre Schouwalow, au moment du congrès de Berlin. Bien que les relations d'amitié qui m'avaient unies à lui pendant notre jeunesse fussent alors rompues, et qu'il ne m'ait pas été donné de connaître ses opinions à cette époque, je n'hésite pas à m'inscrire en faux contre l'assertion qui fait de lui la dupe de lord Beaconsfield et du prince de Bismarck. Le comte Schouwalow a été, en 1878, le bouc émissaire, sur le dos duquel est venue tomber la colère de toute la Russie. On l'a accusé, soupçonné, lapidé, non seulement sans lui permettre de dire un mot pour sa justification, mais encore sans admettre que les autres le défendissent. On l'a rendu responsable de l'affaiblissement mental du prince Gortschakow, de l'incapacité de M. d'Oubril, des hésitations de l'Empereur, et des fautes militaires dont s'était rendu coupable le grand-duc Nicolas. On n'a voulu

comprendre ni les difficultés de sa situation, ni l'impossibilité où il se trouvait d'agir autrement qu'il ne l'a fait.

Je ne veux pas essayer ici l'apologie du comte Pierre Schouwalow, ni tenir tête à ses détracteurs, mais je ne puis m'empêcher d'exprimer mon opinion sur son compte et de dire, en sa faveur, que puisqu'il avait reçu l'ordre de terminer d'une façon pacifique les négociations pendantes durant le congrès, il s'est encore merveilleusement bien tiré d'affaire.

La plus grande faute qu'il ait commise a été d'accepter le poste d'ambassadeur à Londres et d'entrer dans la diplomatie. Le comte n'est pas l'homme des situations prolongées et difficiles. S'il a réussi dans quelques-unes, cela tient à son tact et à son esprit, mais nullement à son savoir-faire. C'est un gentilhomme accompli, ce n'est pas un diplomate. Il a tous les défauts et toutes les qualités de la race slave : de l'esprit, de la hardiesse, du courage, de l'insolence mêlée à de la politesse, de l'orgueil sans fierté, et, en même

temps, de l'insouciance, du laisser-aller, une aimable désinvolture, qui, sans être de la bonhomie, s'en rapproche. C'est essentiellement un homme du monde, mais ce n'est pas un courtisan. Il a de la valeur, il en a même beaucoup ; mais la flamme de son existence s'est élevée trop haut et n'a été, en somme, que celle d'un feu de paille. Il expie en ce moment sa faveur, son autorité, sa puissance de jadis, et l'opinion publique, tout en disant qu'elle attaque le signataire de Berlin, condamne en réalité l'ancien chef de la trop célèbre troisième section, le directeur de la police secrète de l'Empire. Sa conduite, en 1878, a servi de prétexte à ses nombreux ennemis pour assouvir leur haine et leur vengeance, et le comte Schouwalow paie pour les actions des gendarmes qu'il a commandés. N'est-ce pas, grâce à ces gendarmes, qu'il a été, pendant quelques années, l'homme le plus redouté de toute la Russie ?

Maintenant son existence active, de même que sa carrière, est terminée. Il vit, tantôt à Pétersbourg, tantôt à l'étranger, assez isolé, abandonné

par presque tous ses anciens amis et dépourvu d'influence. Son caractère aimable, sa conversation charmante de jadis ont subi le contrecoup de cette chute morale et matérielle; sa gaîté, son entrain d'autrefois, ont disparu. Il est devenu triste, morose; il laisse deviner, par son accablement, que la fortune rebelle a maîtrisé sa vie.

Le comte Schouwalow, tout en faisant des efforts pour dérober son découragement, souffre cruellement de l'injustice qui pèse sur lui, et qui le rend responsable des fautes commises par d'autres. Il en veut au monde, à lui-même, et n'est pas assez fataliste pour accepter les arrêts du destin. C'est un homme brisé qui n'accepte pas de l'être, parce qu'il se croit brisé à tort.

Son frère, le comte Paul Schouwalow, compte, en revanche, parmi les favorisés de la fortune. Brillant militaire, d'une bravoure à toute épreuve, généreux et chevaleresque de nature, il a fait une carrière rapide et, après avoir commandé le corps de la garde, est, en ce moment, ambassadeur à Berlin. Comme vous n'aurez pas, à moins d'un ha-

sard, l'occasion de le rencontrer à Pétersbourg, je me bornerai à vous dire de lui que c'est un de nos meilleurs généraux, et que, si nous avions à nouveau une guerre à soutenir, il y jouerait certainement l'un des premiers rôles. C'est un de ces hommes sur l'avenir desquels on ne peut avoir de doutes, qui sont destinés à réussir, tant à cause de leurs qualités personnelles, que de l'heureuse étoile sous laquelle ils sont nés.

J'ai entendu quelquefois comparer le comte Paul Schouwalow au prince Dondoukow-Korsakow; mais, sauf que l'un et l'autre ont eu une carrière extraordinairement favorisée par les circonstances, j'avoue ne pas trouver entre eux de ressemblances. Le prince Dondoukow-Korsakow est essentiellement un homme irrésistible; ce n'est pas un homme d'État. Ses succès s'expliquent par sa grande beauté, sa fière allure de vainqueur, ses manières charmantes, son assiduité auprès des femmes et des têtes couronnées, sa réputation de don Juan et son esprit, qui est extraordinaire. Il a des à-propos, des répliques étincelantes, qu'on a souvent com-

parées à un feu d'artifice. Je trouve, moi-même, que ses mots jetés partent comme un bouchon de champagne, que la mousse déborde dessus, qu'ils sont capiteux et montent à la tête, pareils au vin français. C'est un viveur, qui tient à avoir la réputation d'un sage le jour, et d'un dissipé la nuit.

Comme militaire, ses capacités sont discutables; comme administrateur, il a le talent de savoir choisir ceux qui l'entourent, et c'est ce qui lui a permis de remplir avec éclat les différentes fonctions qui lui ont été confiées. Gouverneur du Caucase, on a dit de lui : « Ce que Dondoukow promet, Korsakow le refuse, » mais en somme il a satisfait par sa manière d'agir. Le prince Dondoukow a beaucoup de tact : qualité qui a parfois tenu lieu de génie et rend celui-ci incomplet lorsqu'il manque à l'homme public. Je ne le crois pas très sûr comme relations, mais je recherche toujours sa société. Il m'amuse, et souvent il m'intéresse. Pour un observateur de la nature humaine, il est un excellent sujet d'étude; pour ceux qui aiment à brûler la vie par les deux bouts, ce doit être

un compagnon idéal. Bref, c'est un de ces hommes qui inspirent de grandes passions, qui en éprouvent peu, qui plaisent à tout le monde par leur souplesse, l'indifférence avec laquelle ils embrassent les idées de leurs interlocuteurs du moment, ainsi que le peu d'entêtement qu'ils mettent à soutenir les leurs. On peut être sûr qu'il marchera de succès en succès, de réussite en réussite, et qu'il donnera un démenti au proverbe des anciens, que « nul ne peut être considéré heureux avant la mort ».

Le comte Heyden, gouverneur général de Finlande, et le général Gourko, gouverneur du royaume de Pologne, font aussi partie du conseil de l'Empire. Le premier, déjà assez avancé en âge, est un homme très distingué, qui, sans être brillant, possède cependant beaucoup de bon sens et une grande sûreté de jugement. C'est un administrateur habile et honnête, un caractère loyal et franc; ses opinions sont libérales, son esprit éclairé, son intelligence au-dessus de la moyenne. C'est un travailleur qui n'a jamais ni recherché ni obtenu des succès de salon; ses mérites sont plu-

tôt solides qu'apparents. Je ne crois pas que le comte Heyden se soit, dans tout le cours de sa longue carrière, rendu coupable d'une injustice quelconque; homme intègre, il a toujours plané au-dessus des mesquines rancunes qui hantent si souvent l'esprit des gens haut placés.

S'il était plus jeune, je verrais chez lui un des piliers de la régénération future de la Russie entreprise par l'Empereur.

Malheureusement, le chiffre de ses années ne donne guère l'espoir qu'il puisse être appelé un jour à des fonctions plus hautes que celles qu'il remplit aujourd'hui et dont il s'acquitte si bien.

Quant au général Gourko, c'est un type bien différent de celui du comte Heyden. Je ne veux pas dire par là qu'il ait moins de valeur, mais c'est l'une de celles qui demandent à ne jamais être déplacées, arrachées au milieu dans lequel elles ont commencé à briller. Soldat par instinct, par goût, par vocation, général habile, hardi et heureux, stratégiste de premier ordre, Gourko aurait dû être laissé à la tête d'une administration purement mili-

taire, et jamais chargé du fardeau d'un gouvernement civil, aussi difficile que celui du royaume de Pologne. Il n'a pas réussi dans ce poste, à ce qu'on m'a raconté, et je n'en ai pas été surpris, car je connais son caractère exagérément énergique dans toute affaire civile, et dont les aspérités sont encore accusées par une brusquerie militaire. Le général est un homme de vrai mérite; son courage et la bravoure audacieuse qu'il a déployée, pendant la campagne de Turquie, lui ont valu une grande réputation, laquelle réputation ne ferait que grandir et se confirmer au cas d'une nouvelle guerre. Sa position actuelle, fort difficile et embarrassante, use ses facultés et émousse son énergie en lui donnant une direction qui ne lui convient pas.

On a besoin, à Varsovie, plutôt d'un diplomate que d'un soldat, d'un homme expérimenté dans l'art de la perfidie humaine, et sachant la deviner, mais non d'un militaire qui ne connaît, en fait d'honneur, que celui qui s'incarne dans son épée.

Le général Gourko est la victime de cette déplo-

rable erreur, si profondément enracinée chez nous, que, parce qu'un homme a bien rempli une place, il saura tout aussi parfaitement en occuper une autre, absolument différente de la première : sa situation le gêne, l'ennuie et le tourmente tout à la fois. Il y découvre mille côtés noirs qui ne seraient peut-être pas remarqués par d'autres, mais qui empoisonnent son existence, et dont le contre-coup le rend désagréable envers ses subordonnés. Il est peu aimé en étant populaire, peu apprécié en étant respecté, on le craint, on en médit, et on lui attribue souvent des intentions qu'il n'a jamais eues. Personne cependant ne s'est encore avisé de lui chercher querelle. Il y a, dans sa figure, quelque chose qui en impose, qui fait penser au juge et rappelle le héros.

Avant d'en finir avec le conseil de l'Empire, je veux vous signaler encore l'une de ses plus aimables inutilités, le général Timachew, ex-ministre de l'Intérieur, sculpteur en activité, dont les statuettes ont mille fois plus de valeur que n'en a eu son administration, qui a été heureuse pour lui et

néfaste pour les autres. Il n'y a pas de salons à Pétersbourg où vous ne puissiez le rencontrer. C'est l'homme le plus répandu de toute la société, de même qu'il en est l'un des plus charmants. J'ai rarement rencontré un causeur plus aimable que le général Timachew, dont l'esprit brillant et léger est de trente années plus jeune que lui ; ses manières courtoises ainsi que sa politesse exquise en font un modèle de galanterie. Les femmes l'apprécient beaucoup et le traitent en enfant gâté. C'est un vrai météore de salon. Il n'a jamais su ce que c'était que les tristesses de la vie, en a peu recherché et compris les joies, et n'en a vraiment connu que les plaisirs. On le dit égoïste, je n'en crois rien. Il est seulement insouciant, de même que les papillons, dont il imite les mœurs et dont il possède les habitudes.

Un autre personnage, fort curieux et intéressant à observer, est M. Polovtsow, le secrétaire de l'Empire. C'est un petit homme à la figure épanouie, à la conversation nourrie et recherchée. Il a épousé la fille adoptive du fameux baron Stieglitz, notre

Rothschild. Il lui doit l'immense fortune dont il jouit, sa position dans le monde, et, toutes les qualités qu'on apprécie en lui, qu'il possède réellement, mais que d'immenses richesses ont mises en relief.

M. Polovtsow est un homme très intelligent, il a de la valeur, il raisonne bien et juste ; il juge avec impartialité les événements humains. Il est volontiers serviable. Je ne lui fais pas un mérite de son honnêteté. Si les vertus s'affirment en raison de la tentation à laquelle on résiste, M. Polovtsow ne peut savoir s'il est vertueux, quant à l'argent. On le jalouse et on cherche plus volontiers l'occasion d'en dire du mal que celle de relever le bien qu'il a fait.

M. Polovtsow a pourtant été plus utile à son pays que bien des gens qui l'ont amèrement critiqué. Je le crois appelé à exercer un jour de hautes fonctions et je suis certain qu'il triomphera, par ses actions et sa conduite, de ses détracteurs ; ceux-ci sont des mouches qui s'attaquent à un éléphant.

Il faudra bien reconnaître un jour que, sous ce

visage bien rasé, se cache un homme d'une vraie capacité, qui a remarquablement rempli toutes les fonctions dont il a été chargé, et qui a consciencieusement travaillé pour son pays, au lieu de se décharger sur d'autres du poids de la besogne qui lui avait été confiée. Il aime le faste, c'est vrai, mais il est bien difficile d'accuser un homme d'être parvenu quand il sait aussi souvent se conduire en grand seigneur.

Mme Polovtsow a été extrêmement belle et l'est encore. C'est une femme du monde, du meilleur, qui vise à l'influence. La réputation d'une princesse Liéven serait son rêve. Elle a été l'Égérie de plusieurs personnages politiques. Très active par tempérament, très remuante par caractère, elle protège un grand nombre d'œuvres de bienfaisance ; elle visite les pauvres en robe de velours, avec des diamants de cent mille francs aux oreilles, disant que les malheureux valent la peine qu'on s'habille pour eux. Je crois qu'elle a raison, et que ses pauvres, qui l'adorent pour sa beauté et pour sa bonté, ne lui sauraient aucun gré de mettre

une robe de laine grossière. C'est une aimable personne, et c'est une incomparable maîtresse de maison. Elle reçoit avec perfection, et ses fêtes ont un caractère particulier, qui n'appartient qu'à elle, de magnificence et de bon goût. Sa table est la meilleure de Pétersbourg, on y a de l'esprit, car on n'y sent rien de guindé chez les hôtes.

Très élégante, Mme Polovtsow a été un moment, dans la société de Pétersbourg, l'un des oracles de la mode; cela peut-être lui a donné le désir d'être un oracle de la politique. Je vais vous dire une chose curieuse et très à la louange de M. et Mme Polovtsow c'est qu'ils auraient une plus grande situation, s'ils étaient moins riches; on aurait moins de choses à leur envier et par conséquent à leur pardonner.

Vous ne rencontrerez pas souvent les ministres dans le monde; très peu le fréquentent et d'ailleurs la plupart ne méritent pas une attention spéciale. Le ministre de la Guerre, le général Wannowski, est un bon administrateur, un brave et honnête homme, mais l'un de ceux dont la présence ou l'absence produisent exactement le même effet.

Le général Possiet, ministre des Voies et Communications, accomplit sa tâche tant bien que mal, sans faire parler de lui. L'amiral Schestakow, ministre de la Marine, a peu d'initiative; il est d'ailleurs placé sous le contrôle absolu du grand-duc Alexis, qui, en sa qualité de grand amiral, a la haute main sur ses actions. M. de Bunge administre nos finances d'une manière exécrable. Tous ces messieurs sont des employés, mais non des fonctionnaires, le pouvoir étant, en réalité, exercé seulement par le comte Tolstoï et M. de Giers, lesquels avec l'Empereur, constituent la trinité qui nous gouverne.

Je ne m'attache donc pas à vous faire le portrait de nos différents ministres, pas même celui de M. Nabokow, au nom duquel la justice est si mal rendue chez nous; ni celui de M. Delianow, qui, lui, par exemple, a une vraie valeur. Il a été un instant, l'été dernier, le lion du jour à cause des fameux décrets universitaires qui ont mécontenté tout le monde, malgré qu'ils aient été peu compris.

M. Delianow se distingue cependant de ses col-

lègues en ce qu'il possède une femme, dont le salon est le rendez-vous de tous les diplomates accrédités à Saint-Pétersbourg, et que vous prendrez plaisir à visiter souvent. Mme Delianow est une très aimable personne. Elle accueille les étrangers mieux qu'on ne le fait dans beaucoup de maisons russes; ses réceptions sont charmantes, quoiqu'on y étouffe un peu, vu l'affluence et le peu de hauteur de ses plafonds. Elles ne valent pas cependant celles de la femme de l'adjoint de son mari, la princesse Wolkhonski.

Les Wolkhonski font partie de la crème de la société de Saint-Pétersbourg, et l'Empereur honore leurs fêtes de sa présence. La princesse est une très grande dame, d'une haute intelligence — profonde autant que haute; — elle a ce que j'appelle le vol de l'esprit. D'allures un peu masculine, loyale, sincère, elle est l'une des femmes qui ont laissé le plus de traces dans mon esprit. Je ne vous confesserai pas que je l'adore, comme je le dirais pour un grand nombre d'autres, mais je l'honore et je l'aime. Elle pourrait jouer un très grand rôle, si

elle n'avait pas deux qualités, qui semblent contradictoires, et qui font de son caractère la chose la plus intéressante du monde : de la hardiesse et de la modestie. Sa hardiesse est dans l'idée, qu'elle conçoit vite et qu'elle expose bravement; sa modestie est dans l'appréciation qu'elle fait elle-même de ses idées exprimées. La princesse, lorsqu'elle roule une cigarette, en causant avec vous, et qu'elle vous regarde, à travers la fumée qu'elle lance d'un certain geste, a un ton, un air qui en font la plus grande princesse de Saint-Pétersbourg.

Le prince est un homme brave, intelligent, distingué, et il ne peut craindre que la médisance de ceux qui le jalousent.

Encore un mot sur un homme qui occupe une situation importante au ministère de l'Intérieur : le directeur du département des Cultes étrangers, le prince Cantacuzène. C'est l'un des hommes les plus remarquables, les plus intelligents de la Russie; il est aussi l'un des plus ambitieux et des plus perfides, car il y a en lui l'étoffe d'un véritable homme d'État. Méfiez-vous-en, mais fréquen-

tez-le. Ne cherchez pas à le connaître; il ne se livre jamais, tout en cherchant à pénétrer les secrets des autres. C'est un observateur de premier ordre. Dévoré du désir de parvenir, il sacrifiera n'importe quoi à ses visées personnelles. Je l'ai toujours admiré, mais je ne l'aime point.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

LE GRAND MONDE

Le grand monde de Pétersbourg est bien différent de celui de Berlin, de Vienne, de Londres et de Madrid. Vous n'y rencontrerez ni la licence de mœurs qui règne dans la première, ni l'exclusivisme qui domine dans la seconde, ni l'activité mondaine qui distingue la troisième, ni la seule passion des fêtes qu'on trouve dans la dernière. Pétersbourg est une ville originale, qui participe de toutes les capitales et ne ressemble à aucune. C'est un endroit à la fois grave et léger, où l'on passe du plaisant au sévère avec une souplesse

merveilleuse. On peut s'y amuser à la folie ou mener l'existence la plus sérieuse de la terre. Les contrastes abondent partout. Vous y verrez le luxe le plus effréné côtoyer la misère la plus noire, l'esprit s'associer à la bêtise, l'intelligence tendre la main à la nullité. Vous y serez surtout frappé par l'indépendance absolue dont on jouit, et par la facilité avec laquelle on choisit ses relations. On y mène la vie que l'on aime, sans crainte de voir des regards indiscrets essayer d'en approfondir les mystères.

La société de Pétersbourg est subdivisée en un nombre infini de coteries. Pour la bien connaître, il faut parvenir à se glisser dans plusieurs; alors on peut réellement juger de ses ressources, apprécier les charmes qu'elle offre à ceux qui ont eu le bonheur d'être bien accueillis par elle. Les premiers débuts des étrangers dans le grand monde ne sont pas toujours faciles, on se méfie d'eux, et, depuis quelques années, il s'est établi à leur égard, surtout s'ils appartiennent à la diplomatie, un sentiment de défiance qui fait qu'on ne les accueille

plus avec l'empressement d'autrefois. Si toutefois on parvient à se faire connaître et apprécier, et si surtout on a la chance d'obtenir, par un moyen. ou par un autre, une entrée dans ce que j'appelle vraiment le *bon* monde, alors on est certain d'avoir une existence charmante.

Pétersbourg est, par excellence, le lieu des engouements et des antipathies. La position officielle de quelqu'un est absolument sans influence sur sa position personnelle; sous ce rapport il n'y a pas une société au monde plus indépendante que la nôtre. Lorsque quelqu'un lui platt, il lui platt; lorsqu'il lui déplatt, il lui déplatt. Elle l'avoue franchement et le met à l'index sans se soucier s'il est ou non un prophète ailleurs, s'il vient chez elle en qualité d'ambassadeur ou de simple touriste. Chacun vit pour soi et pour ses amis, et, quoiqu'on s'occupe de son prochain, on ne se livre cependant pas au plaisir de l'espionner ainsi qu'on le fait à Berlin, et on ne lui demande pas combien il a de quartiers de noblesse comme on le fait à Vienne.

Je ne connais pas de société plus intelligente

que celle de Pétersbourg, je n'en connais pas surtout où la femme joue un rôle plus grand, où elle soit plus aimable, plus gracieuse, plus spirituelle, plus instruite, plus sérieuse de goûts et plus apte à s'intéresser à toute espèce de questions, soit littéraires, soit du domaine politique.

La femme russe est une charmeresse, cela est un fait connu et avéré; mais ce qui l'est moins, c'est que son charme consiste bien plus dans ses qualités intellectuelles que dans ses qualités physiques, qu'elle séduit principalement par la façon avec laquelle elle sait tenir tête aux hommes, les guider ou les influencer. Nous élevons sérieusement nos filles, nous nous appliquons à leur donner une instruction solide, à en faire en un mot nos égales; notre admirable organisation slave facilite notre tâche et nous permet de mener à bonne fin et de livrer à la société ce modèle de grâce et d'esprit qu'on appelle la femme russe. L'influence féminine joue donc chez nous un très grand rôle, un rôle trop grand même. Elle nous amollit, elle nous enlève parfois toute initiative, et elle nous pousse

aussi à des intrigues auxquelles nous ne nous livrerions peut-être pas de nous-mêmes.

Les femmes russes, bien souvent plus intelligentes que les hommes, presque toujours plus fines d'esprit, plus observatrices de nature, ont de l'ambition pour leurs maris et pour elles-mêmes à la fois. Elles sont toutes plus ou moins tourmentées par le désir de jouer un rôle quelconque, surtout un rôle politique, et souvent ce désir nuit à leur dignité aux yeux de ceux qui ne les connaissent pas très bien.

Mais elles sont charmantes avec tout cela; leur conversation est vive, spirituelle, enjouée; leur vaste instruction leur permet d'aborder n'importe quelle discussion. Elles jugent les hommes, les choses et les événements de ce monde avec une décision, une railleuse sûreté de jugement, qui rappellent les grandes dames du XVIII[e] siècle. Elles ont d'ailleurs avec elles plus d'un trait de ressemblance; vous rencontrerez à Pétersbourg plus d'une M[me] Du Deffant, et vous pourrez y admirer souvent une M[me] de Sévigné.

On a beaucoup médit des mœurs de la société de Pétersbourg à l'étranger. On les a jugées d'après l'échantillon des mœurs de quelques Russes établies à Paris ou à Bade et qui ne faisaient plus partie du monde dans leur propre pays.

Je ne crois pas que notre société soit plus dépravée que celle des autres capitales de l'Europe. Tout au contraire. Je ne nie pas que des scandales y arrivent, mais ils sont relativement moins nombreux qu'ailleurs. En outre on ne s'empresse pas de les signaler ainsi qu'on le fait à Berlin, par exemple, et il existe dans le monde une espèce de solidarité qui lui fait jeter un voile sur les actions de ceux qui en font partie. On n'y soupçonne pas ce qui n'est pas avéré; on respecte les secrets d'autrui. L'adultère est une chose dont on se cache, qu'on s'efforce de dérober au public. Il est rare, je ne crains pas de l'affirmer.

Dans le nombre des jeunes femmes qui font, en ce moment, l'admiration de notre société, je ne pourrais pas vous en signaler une sur le compte de laquelle il ait couru quelque histoire. Celles dont

la chronique scandaleuse s'est occupée sont, à l'heure qu'il est, des chevaux de retour, je ne veux donc troubler ni leur retraite ni leur impénitence. Les plus endurcies, parmi ces Madeleines de bonne ou de mauvaise volonté, sont encore parées de tant de séduction, qu'on leur pardonne parce qu'on les a beaucoup aimées.

Ce qui frappe surtout dans le grand monde de Pétersbourg, outre la bonté, l'esprit, l'originalité, l'élégance des femmes, outre le luxe des réceptions, c'est d'abord le charme des réunions intimes, ensuite la façon générale avec laquelle on s'occupe de politique et dont on discute les nouvelles du jour, les actes et la conduite du Gouvernement. Dans cet empire, gouverné par un système d'autocratie absolue, dans cette ville où l'on s'imagine que chaque personne est soumise au contrôle de la police, il règne une liberté de langage inconnue ailleurs.

Tout le monde s'intéresse à la moindre des affaires publiques et en suit le développement ; nul ne s'avise de modérer ses paroles ou de taire ses

pensées. On juge, on émet son opinion, on critique telle ou telle chose, et jamais on ne s'imagine que cela puisse avoir des conséquences désagréables. En un mot on ne se méfie pas de son prochain comme à Vienne et à Berlin.

Cependant, et ceci est une remarque à faire, la plupart des salons, où ont lieu des discussions politiques, n'ouvrent que difficilement leurs portes aux étrangers; par contre les salons vraiment politiques, dont j'aurai plus tard à vous entretenir, s'efforcent de les attirer. Je ne vous conseille pas de fréquenter assidûment ces derniers, quoiqu'il soit nécessaire que vous vous y introduisiez; mais je vous recommande de tâcher d'être reçu dans quelques-uns des meilleurs, car ce n'est que là, dans des causeries familières, que vous apprendrez à connaître l'état exact de l'opinion publique, que vous pourrez vous renseigner sur ses fluctuations, et en outre passer quelques heures vraiment agréables. Vous trouverez, dans la plupart de ces salons, une maîtresse de maison jolie ou aimable, et souvent aimable et jolie à la fois, qui sait admi-

rablement donner une tournure à la conversation et animer les entretiens qui ont lieu autour de sa table à thé.

Je vous ai déjà dit que la société de Pétersbourg se subdivise en un nombre infini de coteries. Je dois ajouter que ces coteries se regardent mutuellement du haut de leur grandeur, et voient de très mauvais œil celui qui se méprend sur leur valeur respective. La remarque que je vous ai faite à propos des étrangers peut s'appliquer de même aux Pétersbourgeois : la position officielle d'une personne n'influe en rien sur sa position personnelle, on peut être général, ministre, conseiller privé, membre du conseil de l'Empire, si on n'appartient pas par sa naissance ou par ses relations à un certain noyau de société, qui constitue ce que nous nommons la bonne, on est sûr de s'en voir repoussé. Cet exclusivisme, souvent très dur pour ceux qui en sont les victimes, a l'avantage de donner aux rapports mondains un caractère de sûreté, qui constitue un des plus grands charmes de notre grand monde ; mais d'un autre

côté, comme il en refuse l'entrée aux profanes, il les oblige à chercher des distractions dans un milieu moins rigoriste et par là même accrédite souvent sur notre compte des bruits complètement faux.

Pour vous donner une idée de l'ostracisme exercé par la crème de notre société, je vous dirai par exemple que jamais le comte Ignatiew, tout ministre qu'il fût, n'a pu s'y faire admettre, et le baron Mohrenheim, notre ambassadeur à Paris, est un homme tout à fait inconnu dans nos salons élégants.

— Mais, me direz-vous, ceci ne s'accorde pas avec ce que vous me disiez au commencement, en m'écrivant que je ne rencontrerais pas, à Pétersbourg, l'exclusivisme qui est la note dominante de la société de Vienne. —Eh bien, oui, cela s'accorde avec mon affirmation tout en ne s'accordant pas. A Vienne, pour être admis dans les salons de la haute aristocratie autrichienne, il faut pouvoir certifier de la possession d'un certain nombre de quartiers de noblesse, sans quoi on est exposé à

n'être reçu que par nécessité officielle. A Pétersbourg, il suffit de plaire et on voit aussitôt toutes les barrières tomber devant soi. Il suffit de prouver que l'on partage les opinions courantes dans telle ou telle coterie, qu'on est un homme bien élevé, et surtout qu'on a de l'esprit ; cette dernière qualité est indispensable.

Mais il faut une certaine dose de tact pour pouvoir se reconnaître au milieu de toutes ces coteries, et surtout il faut résolument faire son choix, quant à celle à laquelle on veut appartenir. Une fois qu'on est bien établi dans le sein de l'une d'elles, alors on peut se risquer dans les autres ; mais il faut avoir soin de faire remarquer à la sienne qu'on ne s'aventure ailleurs que par politesse ou par curiosité.

Je vous conseille de ne pas trop fréquenter la société des diplomates, qui font, sauf quelques exceptions, généralement bande à part, mais de tâcher franchement et ouvertement de vous immiscer dans le monde exclusivement russe, et de vous arranger de façon à avoir chaque soir une

maison où vous puissiez aller prendre une tasse de thé et passer une heure ou deux. Vous en apprendrez plus en une de ces soirées, sur l'état de la Russie, que dans une douzaine de livres.

Je pense que vous ferez partie de notre Yacht-Club, qui est à peu près le seul cercle fréquenté par les diplomates; mais je voudrais aussi vous voir reçu au Club Anglais où vous rencontreriez plus de gens sérieux et jouant un rôle qu'au Yacht-Club. Ce dernier, beaucoup plus élégant que le Club Anglais, a un nombre de membres fort limité. Il est l'endroit par excellence où notre jeunesse dorée éparpille ses roubles. On y joue fort gros jeu, on peut y apprendre tous les cancans de la ville, et on acquiert un brevet d'élégance et de chic lorsqu'on en fait partie. On y conquiert le droit de se montrer capricieux, excentrique et, sous prétexte de s'intéresser à la composition du cercle, on peu blackbouler les candidats contre lesquels on a une rancune personnelle.

Le Yacht-Club est une puissance dans la société de Pétersbourg, j'allais presque dire une tyrannie;

je me suis souvent indigné contre son omnipotence, et pourtant, je suis forcé de l'avouer à ma honte, j'ai été fort content d'en faire partie.

Après votre séjour à Londres, vous ne vous étonnerez pas du mouvement mondain de Pétersbourg, ni des quantités d'obligations, de visites, d'engagements dont on est surchargé; mais vous serez forcé de convenir que nulle part les bals et les réceptions n'ont l'élégance qu'ils ont chez nous; nulle part on ne s'amuse plus dans l'intimité, on ne trouve l'occasion d'avoir plus d'amis; nulle part enfin on ne peut faire de meilleures études et des observations plus instructives sur les bons et les mauvais côtés de la nature humaine, en remarquer les petitesses, en admirer les grandeurs.

Un plaisir auquel on vous conviera certainement, est celui d'aller écouter chanter les bohémiennes dans quelque cabaret situé hors de la ville. Je suis sûr qu'après les avoir entendues une ou deux fois, vous partagerez notre enthousiasme pour ces mélodies sauvages, plaintives, gaies et tristes tout à la fois, s'échappant des lèvres

de ces femmes et de ces filles au type si étrange, au regard fascinateur, au visage réfléchissant des passions inconnues aux peuples civilisés. Les bohémiennes de Pétersbourg jouent un rôle considérable dans sa vie mondaine. Elles sont une de ses attractions les plus singulières, une de ses séductions les plus irrésistibles, surtout pour les étrangers qui n'ont jamais eu l'occasion de goûter quelque chose d'approchant. La saveur, les parfums, l'éblouissement des yeux, les sensations de l'oreille, ne sont rien à côté de ce qu'on ressent lorsqu'on voit les bohémiennes pour la première fois, et cependant ce qu'on éprouve résume tout cela. Il y a là une volupté d'inconnu inexplicable; la fièvre vous prend de suite; on est près du rire, des larmes, le cœur bat, la folie vient, et l'on voudrait ressaisir, réentendre chaque phrase, revoir chaque éclair des yeux, retrouver chaque geste, de ces êtres étranges qui appartiennent à quelques débris de race et de caste sacrés, bien certainement, qui possèdent l'art magique de l'ensorcellement et de la surexcitation des impressions humaines.

Je termine. Notre grand monde civilisé, raffiné, élégant, spirituel ne peut manquer de vous plaire, de vous intéresser. J'espère que vous saurez, de votre côté, mériter ses bonnes grâces, et que quand les hasards de votre carrière vous porteront ailleurs, vous garderez de notre pays un reconnaissant souvenir. Nous ne sommes pas des sauvages tels qu'on nous représente; nous possédons des défauts il est vrai, mais ce sont des défauts aimables. La morgue et l'outrecuidance allemandes nous sont inconnues; nous détestons nos ennemis, mais nous aimons nos amis, nous leur ouvrons nos cœurs et nos maisons; nous pratiquons, en un mot, cette grande et large hospitalité des temps antiques et des peuples barbares qui a disparu chez les nations civilisées. Nous offrons à l'étranger le pain et le sel, et nous y joignons notre amitié, ainsi que le désir de lui faire trouver du charme à nous connaître, du plaisir à habiter notre pays, espérant qu'il éprouvera l'ennui de le quitter, qu'il fera le vœu d'y revenir et de nous retrouver.

DIX-HUITIÈME LETTRE

LES SALONS POLITIQUES

C'est une institution qui a toujours, plus ou moins, existé à Pétersbourg, mais sous une forme assez incolore. Ce n'est que dans les dernières années du règne de l'Empereur défunt que quelques femmes commencèrent de transformer leur maison en lieu de rendez-vous, pour les personnes ayant les mêmes opinions qu'elles. Elles voulurent se faire les Égéries des hommes entre les mains desquels reposait le sort de la Russie, et, à force de le vouloir, elles finirent par conquérir une importance qui se changea en regrets, aussitôt que les

instruments de leur grandeur furent brisés par les événements.

Pendant le règne éphémère du comte Lóris Melikow, le grand courant libéral qui le signala eut ses impulsions premières chez deux dames, toutes les deux femmes d'esprit, Mme Nélidow et la comtesse Kleinmichel.

Mme Nélidow, sœur de la vicomtesse de Vogüé et du général Annenkow, le constructeur du fameux chemin de fer de l'Asie Centrale, dont on a tant parlé lors du conflit afghan, est une personne extrêmement intelligente, qui eût été tout à fait remarquable, si elle s'était appliquée à développer ses qualités personnelles, et se fût moins occupée des autres, dans le but de créer un centre à ses idées. Est-elle si libérale qu'elle le paraît? J'imagine qu'en cela encore elle est malheureusement impersonnelle et que, soutenir ses amis au pouvoir pendant qu'ils y étaient, les défendre depuis qu'ils n'y sont plus, tient plus de place dans son esprit que ses convictions propres. Le comte Loris et M. Abaza, ses fidèles amis, se sont souvent servis

d'elle et lui témoignent une confiance qu'elle est faite pour mériter.

Mme Nélidow est une amie sûre, dévoué, qui s'enthousiasme pour les œuvres, pour les idées, pour les actions de ceux qu'elle aime. C'est dans son salon que s'est élaborée la fameuse constitution que le comte Loris était parvenu à faire accepter par Alexandre II, et c'est elle qui en a rédigé quelques articles. Lorsque survint la chute du ministère libéral, Mme Nélidow perdit de son influence; on ne se demanda plus dans la société de Pétersbourg, lors d'un nouvel arrêté ou d'une nouvelle mesure du Gouvernement : « Qu'en dit-on chez Mme Nélidow? » ainsi qu'on le faisait auparavant; mais elle a toujours conservé autour d'elle un noyau de fidèles et fait de l'opposition au régime que patronne le comte Tolstoï. On peut rencontrer dans son salon, réunis autour de plusieurs tables de jeu, les principaux personnages du parti des disgraciés ou des mécontents. Le comte Valouïew, les deux messieurs Abaza, sont ses commensaux assidus. Le comte Loris, lorsqu'il se

trouve dans la capitale, se joint au nombre de ses habitués. Le salon de Mme Nélidow passe pour être très bien informé sur toutes les nouvelles du jour et sur les projets du Gouvernement. Je crois que, s'il cessait d'avoir cette réputation, Mme Nélidow en serait au désespoir. Quelques personnes se sont étonnées de ce que le comte Tolstoï ne fît pas plus attention aux propos qui s'y tiennent; mais, outre que la liberté de langage, qui distingue presque tous les cercles de notre société, ne paraît pas autrement dangereuse au ministre, il sait au fond que le mécontentement de Mme Nélidow et de son cercle, en se faisant jour, est plutôt une soupape de sûreté qu'un danger.

Personnellement, Mme Nélidow est une femme un peu forte, aux manières brusques. Sa conversation serait extrêmement intéressante si elle était spontanée, mais elle y mêle des préoccupations constantes de secrets d'État, qui l'obligent à mille restrictions, et rendent sa causerie confuse, quand elle pourrait être si claire et d'allure si vive. C'est une femme de cœur, aimable, honnête dans

tous les sens élevés du mot. Elle n'a jamais fait de mal à personne qu'à elle-même, lorsqu'elle s'est mise avec trop de vaillance en avant, dans certaines questions où il s'agissait des intérêts du pays.

Si vous parvenez à vous introduire chez elle, ce qui ne vous sera pas facile, je vous en préviens, vous vous sentirez tout d'abord dépaysé dans un salon où chacun a sa place marquée et trouve son partenaire au jeu, l'attendant avec des cartes en main. Il est probable que vous vous amuserez peu à voir tous ces gens, assis autour d'une table et ne paraissant s'occuper en apparence que du nombre de points qui leur échoit en partage; plus tard cependant, quand vous connaîtrez mieux les personnes, vous arriverez à comprendre et à apprécier la valeur des monosyllabes qui tombent de leurs lèvres, puis, un jour, quelque éclat d'indignation, contre une mesure anti-libérale, vous montrera les passions qui grondent dans les âmes. Est-ce Mme Nélidow qui est l'amie de la comtesse Kleinmichel, ou est-ce la comtesse Kleinmichel qui

est l'amie de Mme Nélidow? Voilà une question que je me suis déjà maintes fois adressée et que je ne suis jamais parvenu à résoudre d'une façon satisfaisante.

La comtesse Kleinmichel est, pour ainsi dire, la sosie de Mme Nélidow, du salon de laquelle son salon ne se distingue que par le nombre de diplomates qui le fréquentent. La comtesse, étant veuve, n'a personne à consulter quant au choix des gens qu'elle reçoit, et, comme elle pousse l'amour de la politique jusqu'à la passion, elle attire dans sa maison tous ceux qui s'y intéressent avec elle. C'est une petite femme à l'œil interrogateur, qui furette dans les actions et la conscience de son prochain, avec une habileté incroyable. Elle connaît tout le monde, est bien avec tous les personnages importants de l'Europe, a allumé sa cigarette à celle de tous les ministres et ambassadeurs de la terre. Remplie d'esprit, amusante au possible, jadis très jolie, ayant les manières tapageuses d'un collégien en vacances et la prudence d'un homme d'État, elle est une précieuse res-

source pour tous ceux qui la connaissent. Sa maison n'est pas précisément un centre politique, mais elle rappelle, sous certains rapports, la chancellerie d'un ministère. Je l'ai toujours beaucoup admirée, car je la trouve l'un des types les plus intéressants et les plus curieux que j'aie jamais rencontrés. Elle m'a été aussi extrêmement utile à cause des personnes qui la fréquentent, personnes parmi lesquelles plusieurs qu'il ne m'eût pas été possible de voir ailleurs. Pour un diplomate, la comtesse Kleinmichel serait une femme idéale ; car son esprit d'observation atteint un degré d'intensité extraordinaire. J'ai toujours regretté de voir cette intelligence supérieure s'user dans l'inaction ; je crois qu'elle-même est de mon avis ; je la soupçonne d'être tout aussi bien informée quant à sa valeur personnelle, qu'elle l'est au sujet des événements qui agitent le monde. Mme Kleinmichel est une personne qui n'a plus d'illusions. L'ambition, la soif de dominer sont aujourd'hui les seules passions qui puissent la séduire encore. Elle est responsable de tout ce qu'elle a fait dans sa

vie, car elle l'a fait sciemment, froidement. Ce n'est pas une âme susceptible d'être égarée par l'entraînement.

A Pétersbourg, elle recherche peu les femmes qui ne la fréquentent guère, en quoi elles ont tort selon moi. La comtesse Kleinmichel est l'un de ces esprits qui peuvent toujours être un enseignement pour les autres.

Un autre salon politique, à Pétersbourg, est celui de la comtesse Krentz, mais celui-là ne vise pas à en avoir la réputation. On s'y réunit pour se voir et pour causer des questions du jour. La comtesse n'appartient pas précisément à la crème du grand monde, mais c'est une personne si admirablement douée sous le rapport intellectuel, et dont l'esprit est si prodigieux comme élévation, qu'elle a su mettre et retenir sous son charme ceux qui l'ont une fois approchée; son jugement est juste, sain, et ses idées se tiennent à une hauteur invraisemblable pour une femme. Tout ce qu'il y a de remarquable à Pétersbourg a passé par son salon, beaucoup d'hommes ont été à ses pieds,

un nombre infini de gens l'ont haïe, calomniée, vilipendée; elle a su en triompher et, sinon les réduire au silence, du moins les dominer de tout le poids de sa forte intelligence. Je suis sûr qu'elle vous plaira et que vous vous rangerez au nombre de ses admirateurs.

Si Mme Krentz a été appréciée par son esprit, si son salon a eu son heure de célébrité, cela tient beaucoup à son tact et à l'art avec lequel elle sait grouper les gens, réunir ses amis et éviter tout rapprochement fortuit entre ses ennemis; aussi se sent-on à l'aise, dès qu'on entre chez elle. Elle a le talent de cimenter les attractions et de neutraliser les haines.

Il y a encore, à Pétersbourg, deux maisons que je tiens à vous signaler, et qui, quoique ne pouvant nullement compter parmi celles où les discussions et les jugements politiques ont établi leurs assises, sont trop importantes, à cause de la personnalité des deux femmes qui en sont les maîtresses, pour être passées sous silence : ce sont celles de la princesse Paschkiewitch et de la princesse Menschikow.

La princesse Paschkiewitch est l'une de ces rares créatures, privilégiées entre toutes, devant lesquelles toute espèce de critique est forcée de se taire et de s'incliner.

Douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur qui peuvent être l'apanage d'une femme, elle ne possède que des amis. Toujours très calme, on devine, lorsqu'on la voit, qu'elle a bu à pleine coupe les amertumes de la vie, et qu'ainsi que le Psalmiste elle a compris le néant des joies et des vanités de ce monde. Sa vie studieuse, occupée, remplie moitié par des études, moitié par des œuvres de charité, pourrait être donnée en modèle à l'activité de la jeune génération. Très intelligente, extrêmement instruite, elle a traduit en français d'une façon supérieure plusieurs des romans de Tolstoï. Ayant l'horreur des grandes fêtes ainsi que des réceptions d'éclat, elle ne sort presque plus de chez elle. Elle mène une existence extrêmement retirée, ne voyant qu'un nombre fort restreint d'amis.

Pour ceux-là, sa porte demeure toujours ou-

verte, et chaque soir se rencontrent, autour de sa table à thé, ceux qui ont la faveur d'être honorés de son affection. Comme salon où l'on cause et surtout où l'on réfléchit avant de parler, et où, tout en abordant des sujets qui délassent la pensée, on ne fait jamais la part de la calomnie ou de la médisance, le salon de la princesse Paschkiewitch est unique.

Je vous adjure de faire tout au monde, même des bassesses, pour vous y introduire ; vous en sortirez ravi, émerveillé, ne sachant pas ce que vous devez admirer le plus chez cette femme, qui a le caractère d'un ange, et qui possède la science d'un vieux bénédictin.

Quant à la princesse Menschikow, c'est une femme bien différente. Elle a de l'esprit comme un démon et l'à-propos d'un diplomate vieilli sous le harnais; elle offre à l'observateur tous les contrastes réunis. N'ayant jamais été jolie, elle en a pris bravement son parti et s'est dédommagée, par les succès qu'a obtenus son intelligence, de ceux qui ont manqué à son visage; d'une vivacité

étincelante, elle a une des langues les mieux pendues qui aient été données à une créature humaine. Elle ne tue pas son prochain, elle l'assassine avec des sarcasmes sanglants, qui ne jaillissent pas pourtant, chez cette femme étrange, d'un mauvais cœur, mais qui sont le produit d'une intempérance de langage que rien ne parvient à réprimer. Je ne puis comparer la princesse Menschikow qu'à un ballon trop chargé, qui a constamment besoin de se débarrasser d'une partie de son lest, afin d'être en état de monter plus haut. Très gaie, très franche, souvent brusque, toujours bonne dans ses actions, en dépit de ses méchancetés de parole, elle n'a rien de la femme russe de Pétersbourg, mais elle est l'incarnation de ces étrangères, types un peu vulgaires, sans gêne et sans souci du qu'en dira-t-on, que l'on rencontre dans les villes d'eaux.

On voit au premier coup d'œil qu'elle a battu le pavé de Paris, et y a semé une partie de ses millions. La princesse sait pourtant, lorsque cela lui paraît nécessaire, se comporter en grande dame ;

mais je suis forcé d'avouer qu'elle aime passablement à dire des choses monstrueuses, faites pour effaroucher son monde. Elle a aussi l'insolente insouciance de la femme à qui rien n'a manqué des besoins matériels de la vie, et la gaieté fiévreuse de celle qui porte au cœur quelque blessure incurable ; c'est une amie sûre, dévouée, discrète. Ceux qui la critiquent le plus sont forcés eux-mêmes d'en convenir.

Lorsqu'elle est à Pétersbourg, la princesse Menschikow reçoit beaucoup, quoique d'une façon intime. On s'amuse toujours chez elle et on y cause avec entrain. Je ne sais pourquoi elle m'a fait quelquefois penser à Mme Du Deffant, douée de la vie qui manquait à la marquise et incapable de s'assujettir à la domination d'un président Hénault.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

LA COTERIE ÉLÉGANTE

Il y en a deux. La première comprend les femmes de trente à quarante ans, encore belles ou qui vivent sur leur réputation ; la seconde est composée d'un essaim de jeunes mariées qui essaient de marcher sur les traces de leurs aînées et de conquérir, à leur tour, un brevet d'élégance. Ces deux coteries, malgré le désir qu'elles ont de se fondre l'une dans l'autre, de se réunir, n'en sont pas moins parfaitement distinctes et ne doivent pas plus être confondues que les enfants de deux lits.

Chacune des deux coteries a son existence par-

ticulière, tout en portant la même étiquette. La seconde est plus bon enfant que la première, laquelle, de son côté, l'emporte par d'autres qualités qui la font peut-être paraître plus agréable, surtout aux yeux des étrangers.

De même que chaque institution doit être patronnée par un protecteur ostensible, de même la crème du grand monde de Saint-Pétersbourg a une protectrice, une mère noble, qui y fait la pluie et le beau temps, qui préside à sa destinée et qui prononce des arrêts définitifs relativement au sort de ceux qui aspirent à en faire partie.

La princesse Élisabeth Bariatinsky, connue de tous, même des cochers de fiacre, sous le nom de la princesse Betsy, est cet arbitre suprême de la société. C'est sous son patronage que bien des réputations se sont établies, sous son égide que bien des gens inconnus ont percé l'obscurité qui aurait dû être leur partage et se sont conquis une position mondaine bien établie; son salon a été, pendant de longues années, et est encore le rendez-vous de toutes les élégances. Y être admis a

toujours été considéré comme une faveur extrême, et celui que cette fortune favorisait voyait de suite son avenir assuré, en ce qui concernait sa situation dans la société.

La princesse Betsy est une de ces femmes dont la vie entière est consacrée aux soins de sa puissance mondaine. Elle sait attirer tout ce qui brille par la beauté, l'esprit, la naissance, la fortune ou l'élégance. On vient chez elle, parce qu'il est de bon ton d'affirmer ainsi son droit à faire partie du cercle de ses amis. On la fréquente aussi parce qu'on est sûr de rencontrer à ses réceptions quelques membres de la famille impériale et beaucoup de personnages plus ou moins influents, parce qu'on espère y échanger des paroles et peut-être des promesses avec des gens qu'on n'a pas l'occasion de voir ailleurs dans l'intimité.

Chez la princesse Bariatinsky, tout se passe pour ainsi dire en famille; on n'y médit que des siens, on ne s'occupe que de ceux qui y viennent; ses soirées sont, parmi toutes celles qui se donnent à Pétersbourg, celles où l'on parle peut-être le plus

et où l'on cause le moins. Elle-même ne leur accorde pas le nom de soirées, mais essaie de soutenir la thèse que ce sont des réunions intimes. Depuis son veuvage, elle y préside en simple robe du matin, ce qui n'empêche pas les femmes qui s'y trouvent d'y paraître avec une élégance extrême. En cela, comme en tout, elle suit un plan, n'agit qu'après avoir mûrement réfléchi.

Après avoir été une reine de la mode, elle aspire à devenir une souveraine de la société, à rendre des arrêts contre lesquels personne ne soit en état de s'opposer. La princesse avait encore une autre ambition, celle d'obtenir un poste élevé à la cour; ayant échoué, elle a un peu perdu de son activité d'autrefois; de récents chagrins de famille l'ont également assombrie, mais je ne crois pas me tromper en affirmant que cet abandon n'est que momentané, et que, bientôt, on la verra reprendre ses anciennes habitudes, ne fût-ce que par fierté. Elle est une de ces femmes qui ne plient jamais, ne renoncent à un projet qu'en apparence, et le poursuivent d'autant plus résolument en secret.

La princesse Bariatinsky n'est pas ce qu'on peut appeler une femme d'esprit, mais elle est tellement experte en fait de science mondaine, qu'elle a tous les à-propos, tous les pétillements de la conversation, et qu'il est impossible d'analyser ce qui est une recherche ou un artifice. Elle sait admirablement exploiter à son profit les faiblesses de son prochain, elle possède à un degré merveilleux l'art des nuances. Sa vie s'est écoulée à aller au bal, à se préparer à en donner un, à désirer y retourner. Elle a mené à outrance l'existence si laborieusement oisive d'une femme à la mode, et, maintenant que l'âge est venu enrayer son ardeur, elle voudrait l'inculquer aux autres.

C'est afin d'atteindre ce but, et aussi pour se concilier les bonnes grâces de l'archiduchesse Vladimir, qu'elle a introduit chez elle le jeu de la roulette, lequel est l'amusement favori de cette princesse, au grand scandale des douairières et des gens bien pensants. Tout ce qui est jeunesse s'est jeté avec acharnement sur cette distraction, qui, si elle n'avait pas été patronnée par la princesse

Betsy, n'aurait jamais pénétré dans les salons de Pétersbourg.

La princesse est moins indulgente qu'elle ne le paraît. Elle ne dit du mal de personne, mais elle en laisse volontiers dire en souriant.

Il est arrivé à sa protection de ressembler parfois à ces paratonnerres mal construits qui attirent la foudre. Les lèvres minces, fines et serrées de la princesse Betsy donnent à l'observateur des indices sur son caractère; elles sont des révélations. C'est une nature faite pour régner, bien plus solide que frivole, qui a calculé d'avance la moindre de ses actions et qui a réussi surtout parce qu'elle a pris la peine de réussir. Nul ne conteste aujourd'hui une royauté à l'abri des révolutions, puisque ses sujets sont volontaires.

La princesse Bariatinsky est secondée, dans son rôle de maîtresse de maison, par ses deux filles et sa belle-fille. Cette dernière, Nelly, ainsi qu'on la nomme dans l'intimité, est une superbe créature aux formes plantureuses, à la physionomie fine et intelligente, et aux manières sans façon. Ses

allures sont celles que l'on serait désolé de voir adopter par sa femme; mais, comme il faut être juste avant tout, je dois dire que ce sont les tristes circonstances de sa vie qui ont jeté la princesse Nelly dans la voie où elle chemine à présent, et qu'on lui reproche si fréquemment. Elle a connu bien des chagrins, et, comme elle n'était pas de force à les porter dédaigneusement, il n'est pas étonnant qu'elle essaye de les oublier et de s'en consoler; c'est une personne qui pouvait être remarquable et qui a cependant réussi à étouffer son intelligence sous le poids de la futilité de son existence.

La princesse Nelly a dans la société de Saint-Pétersbourg un nombre à peu près égal d'amis et d'ennemis. Elle y a une situation tellement en vue qu'on y suit chacune de ses actions et qu'on y observe ses faits et gestes avec une persistance qui n'est nullement dans les mœurs pétersbourgeoises. Elle en a pris bravement son parti et s'inquiète peu du qu'en dira-t-on, ce qui est une manière comme une autre de fermer la bouche à la médisance. Je ne

sais pas si la princesse Nelly vous plaira. Quant à moi, tout ce que je puis vous en dire c'est que les hommes la trouvent irrésistible.

Du reste, j'ai un certain dédain pour les femmes qui ont toujours une cigarette à la bouche et des cartes en mains; même lorsque je trouve du plaisir à causer avec elles, je me sens agacé par ces deux habitudes de corps de garde.

Je ne crois pas que vous ayez l'occasion de rencontrer le mari de la princesse Nelly chez elle. Le prince Alexandre Bariatinsky se montre rarement dans la capitale, depuis une de ses fugues qui l'a obligé à quitter le service militaire. Il est un de ces hommes qui, à force d'avoir été gâtés par la fortune, le monde et les circonstances, en sont arrivés à se croire tout permis et à s'étonner de ce que les personnes, sur les pieds desquelles ils marchent, s'avisent de crier; c'est le héros de l'impertinence. Il ne manque pas d'intelligence et a les manières d'un gentleman; par malheur, esprit, intelligence, manières sont noyés dans une vanité telle, que, non seulement il s'imagine être un dieu,

mais qu'encore il lui arrive de menacer, nouveau Prométhée, de frapper ses semblables du feu du ciel qu'il n'a pas encore dérobé. On est toujours tenté de voir en lui un Jupiter des opérettes d'Offenbach avec des foudres en fer-blanc. Un tel homme devait recevoir une leçon de la vie; elle ne lui a pas manqué, et pas non plus profité. Il vit maintenant à l'étranger, où il se donne les apparences d'une victime du courroux impérial. Son amour-propre ne lui a jamais permis de reconnaître qu'il avait eu tort et l'empêchera toujours de retrouver la position qu'il a perdue.

Des deux sœurs du prince Alexandre Bariatinsky, l'aînée est parfaitement bonne et insignifiante; la seconde, nommée Betsy comme sa mère, est mariée au comte Schouwalow, un cousin de l'ancien ambassadeur à Londres. La comtesse Schouwalow mérite que je vous en parle longuement, car c'est une personne tellement originale qu'elle ne peut manquer de vous frapper.

D'abord vous remarquerez qu'elle rit d'un de ces rires gais, sonores, qui ne sonnent pas creux

comme celui de tant de femmes, mais qui vient de ce qu'elle s'amuse sincèrement de tout et de chacun, et de ce qu'elle n'a jamais compris ni admis les défaillances, les tristesses, les désillusions de la vie. Elles l'ont pourtant, non seulement effleurée, mais frappée avec leur brutalité accoutumée; seulement la comtesse Betsy ne s'est pas laissé blesser par ces coups du destin. Elle repousse si loin d'elle l'idée du malheur que le malheur hésite à la poursuivre, car il risquerait de se changer pour elle en demi-joie. Il ne serait point pris au sérieux; elle l'a défié de l'atteindre et surtout de la faire souffrir. C'est une aimable personne, belle et affable; sa bienveillance provient souvent de son insouciance. La comtesse n'est pas une égoïste, dans la signification exacte que l'on attache à ce mot, c'est-à-dire exclusivement absorbée par elle-même et par ses intérêts, mais elle ne pense qu'à jouir de l'existence et l'idée ne lui viendrait pas de se priver, pour qui que ce soit, de ce qu'elle désire. Elle aime la toilette, le luxe, les fleurs, les bals où on l'admire, les fêtes dans lesquelles elle

brille; elle ne fait du mal à personne, n'a jamais été mordue par le démon de l'envie et de la jalousie; elle ignore ce que c'est que la médisance. Elle est trop indolente pour se donner la peine de nuire à quelqu'un. Je l'ai toujours aimée et je lui ai accordé mon estime, car, sous ses dehors légers, elle possède des qualités rares chez une femme. Son indifférence même est un charme à mes yeux, car j'apprécie beaucoup les gens qui savent se débarrasser de leurs chagrins et ne pas les imposer au monde. Et puis M[me] Schouwalow est si franchement spirituelle, qu'elle plaît à tous les raffinés. De méchantes langues l'ont accusée de manquer de sens moral. Je déclare l'accusation calomnieuse! Elle ne réfléchit peut-être pas journellement à la différence qui existe entre le bien et le mal, mais, en revanche, elle sait pratiquer l'un et repousser l'autre par la seule impulsion d'une nature saine.

Son mari, après avoir été le héros d'une aventure semi-politique, à laquelle était mêlée une personne appartenant à la famille impériale; après avoir été célèbre pour ses exploits autour du tapis vert des

tables de jeu du Yacht-Club; après avoir eu la réputation d'être l'un des plus beaux échantillons de la jeunesse dorée de Pétersbourg; après avoir royalement dévoré sa magnifique fortune, a été atteint de morphinomanie et a dû momentanément disparaître de la scène du monde. C'était un bon garçon, qui paraissait un peu lourd, mais intelligent et non sans finesse malgré son apparence; du reste, un oisif dans la complète acception du mot.

Les hôtes les plus assidus du salon de la princesse Bariatinsky sont d'abord tous les membres de la famille Dolgorouki; cette famille, qui forme à elle seule une petite coterie, se compose de quatre sœurs et de trois frères qui, tous et toutes, se sont distingués par leurs succès mondains, et qui, en possession d'honneurs, de dignités, de fortune, ainsi que de la faveur du souverain, comptent parmi les plus belles étoiles du firmament pétersbourgeois.

On a reproché aux Dolgorouki de vouloir capter les meilleures places dans l'Empire et les plus brillantes situations à la cour. Je ne sais jusqu'à quel

point cette accusation est aussi fondée qu'elle semble l'être, mais il est à remarquer effectivement qu'ils se poussent les uns les autres, et essayent de se faire mutuellement du bien ; il est certain aussi que tous les membres de cette famille sont extrêmement unis, et il n'est pas nouveau, dans le monde, que l'union fasse la force.

Outre cette force relative, ils ont encore d'autres avantages parmi lesquels il faut compter la beauté physique, ainsi que le charme personnel irrésistible qu'ils exercent tous, sur ceux qui les approchent. Mme Albedynski, la princesse Marie Dolgorouki, la comtesse Steinbach et surtout la princesse Soltykow ont eu leur heure de célébrité; de même le prince Alexandre et le prince Nicolas Dolgorouki ont obtenu, grâce à leur superbe prestance, de nombreux succès de salon. La princesse Soltykow, dont la beauté a été fameuse, est, à l'heure qu'il est, une femme qui vit sur les souvenirs du passé; tandis que la princesse Marie Dolgorouki, sans doute à cause de son veuvage, qui lui a permis de conserver ses illusions sur le monde et la vie, a

encore un présent duquel ne sont point exclues les surprises agréables. Ces deux dames sont très recherchées, très admirées et le temps les a oubliées pour les épargner. En revanche, la comtesse Steinbach, très souffreteuse et très languissante, a adopté tout à fait les allures d'une vieille femme qui se distrait en regardant les faits et gestes d'une génération nouvelle et qui y sourit avec une douce bienveillance. Quant à Mme Albedynski, c'est une personne de beaucoup d'esprit, parfaitement aimable et qui a contribué, plus que tout autre, à l'avancement et à la fortune de sa famille, grâce à l'influence qu'elle a exercée sur l'empereur Alexandre II. Je l'ai beaucoup fréquentée, et je dois dire que j'ai été souvent frappé par la sûreté intelligente de ses jugements. Malheureusement, elle est timide, ce qui, joint à une myopie qui tient du fantastique, l'embarrasse dans le monde et l'empêche d'être appréciée autant qu'elle le mérite.

Sur les trois princes Dolgorouki, deux exigent surtout une mention spéciale. L'aîné, le prince Alexandre, dont j'ai déjà eu l'occasion de vous

parler et qui remplit, à la cour, les fonctions de grand maître des cérémonies, est un très aimable et galant homme, un peu gâté par les femmes, légèrement absorbé par sa belle figure, mais de caractère chevaleresque, d'instincts nobles, ayant de l'intelligence et de l'esprit. Il a épousé une très jolie personne, très élégante, mais passablement dédaigneuse, et dont la hauteur ne fléchit qu'en faveur des gens qu'elle considère comme faisant partie de son milieu spécial.

Le frère cadet du prince Alexandre, Nicolas Dolgorouki, a été un don Juan, et un ambitieux; il a réussi d'une manière extraordinaire dans tout ce qu'il a entrepris, sauf à la guerre; malgré tous ses succès, ce sera un grand homme incompris. En ce moment, il est attaché à la personne de l'empereur d'Allemagne et, sous le couvert de sa position militaire, il se livre au plaisir de faire de la diplomatie d'amateur. Le prince Nicolas Dolgorouki m'est antipathique à cause de sa façon de traiter les hommes en imbéciles.

Les deux comtes Benckendorw, M. et Mme Balas-

chow, le prince Valérien Obolinsky, font aussi partie de la pléiade des habitués de la princesse Bariatinsky, ainsi que le prince et la princesse Belosselsky. Mme Balaschow est la sœur de la comtesse Woronzow Daschkow et l'une des plus délicieuses créatures du monde.

Le prince Valérien Obolinsky, une des lumières de notre ministère des Affaires étrangères, est un homme que je vous recommande tout spécialement, à cause de son esprit et de ses grandes capacités. Quant au prince Belosselsky, c'est le fils de la princesse Hélène Kotschoubey, et, comme tel, il a une certaine position dans la société, que ses mérites personnels ne lui auraient jamais value. Il a épousé une sœur du général Skobelew et de la comtesse de Beauharnais, personne très respectable, et dont la bonté atteint parfois la limite où elle se métamorphose en faiblesse.

Tout le monde que je viens de vous nommer forme la coterie archi-élégante de Pétersbourg, qui tient ses grandes assises chez la princesse Betsy Bariatinsky. Elle a encore un autre lieu

de réunion, mais celui-là plus intime, plus resserré, et où on la voit plus à son avantage, car elle s'y montre sous l'égide d'une personne d'élite, Mme Dournow.

Mme Marie Dournow est la sœur du prince Belosselsky, de la célèbre princesse Lise Troubetskoï et la fille de la princesse Hélène Kotschoubey. C'est une mignonne personne avec de grands yeux noirs expressifs, doux et spirituels, et dont la figure, tout en n'étant pas absolument jolie, a une séduction particulière. Elle a beaucoup d'esprit, encore plus de tact, une grande distinction, et un caractère aussi aimable que sûr, aussi solide qu'enjoué. Le ravissement est l'expression qui vient aux lèvres, lorsqu'on la regarde; elle fascine les hommes, mais d'une manière platonique, comme elle charme les femmes. Jamais elle n'inspirera de désirs, toujours elle éveillera l'envie de la connaître davantage.

Mme Dournow, grâce à sa position et à l'immense fortune de son mari, jouerait, si elle le voulait, dans la société de Pétersbourg, un autre rôle que

celui de femme élégante. Elle pourrait devenir une puissance, et son salon acquérir une énorme importance politique. Malheureusement, elle est trop dédaigneuse des succès mondains. Rien ne lui manque des facultés qu'il faut pour dominer de haut une société : instruction, prévoyance, jugement. J'espère toujours que, lorsqu'elle sera plus âgée, elle dirigera son attention vers ce qui devrait l'attirer et où pourraient briller avec tant d'éclat ses qualités exceptionnelles de largeur de vues et de finesse d'esprit. Nulle femme ne sait mieux qu'elle guider une conversation, redresser les opinions fausses, relever les courages qui faiblissent.

Ses réceptions intimes ont un caractère de dignité qui n'existe nulle part ailleurs à Saint-Pétersbourg. Elle est reine chez elle, et, quoiqu'elle n'ait pas laissé une austérité ridicule s'introduire dans sa maison, elle a pourtant réussi à bannir la désinvolture qui caractérise les soirées de la princesse Betsy Bariatinsky. Si Mme Dournow consentait à avoir plus d'initiative, elle serait la perfection en

personne. Comme elle est, elle peut servir de modèle à toutes les femmes et faire regretter qu'il ne s'en trouve pas plus qui lui ressemblent.

Je vous ai parlé du prince Belosselsky. Son nom me fait penser à une personne qui a joué un grand rôle dans sa vie, de même que dans celle de beaucoup d'autres. Mme Catherine Tolstoï, après avoir vu sa merveilleuse beauté célébrée par tous les chroniqueurs de journaux, après l'avoir vue appréciée par les hommes les plus riches de son temps, est encore, cependant, en dépit de ses quarante ans, une des femmes les plus à la mode de Saint-Pétersbourg. Vous la rencontrerez partout ou presque partout, dans les ambassades ou dans les ministères, aux fêtes de cour et aux bals particuliers. Son ravissant visage, à l'expression de madone, vous apparaîtra dans tous les lieux où vous porterez vos pas, et ses lignes suaves vous inspireront tous les jours plus d'admiration ; mais prenez bien garde à cette sirène, et, si vous avez le soin de vos propres intérêts, bornez-vous à l'admirer de loin. Cet ange ne mord pas, n'égra-

tigne pas, ne fait de mal à personne, mais il dévore tous ceux qui l'approchent.

Mme Tolstoï est une ensorceleuse, et je ne voudrais pas avoir à compter le nombre des gens qu'a entraînés au fond de l'abîme cette Circé du grand monde qui s'est fait accepter et recevoir par les gens les plus rigoristes, a désarmé les rancunes des femmes qui avaient à se plaindre d'elle, et, avec son sourire d'enfant, a même réussi à fasciner un vieux diplomate comme moi, qui suis pourtant au courant de toutes les roueries féminines et... angéliques. J'ai dû avouer, un jour, que Mme Tolstoï a des ailes, comme un chérubin ; mais j'ajoute que ces ailes sont dorées par les richesses qu'elles ont secouées.

Je ne vous ferai pas l'énumération de toutes les jolies femmes que vous rencontrerez dans le monde à Saint-Pétersbourg ; je me bornerai, si tant est qu'il en soit besoin, à recommander à votre attention l'essaim des jeunes mariées qui se disputent la palme de la beauté dans les salons, et qui, sans être les *professional beauties* de

Londres, les valent par leur grâce et le charme de leurs personnes. En un mot, je vous donnerai le conseil de fermer parfois les yeux, afin de n'être pas trop ébloui. Ouvrez toujours les oreilles, car les statues s'animent et souvent font oublier la perfection de leur forme par celle de leur esprit. Nos ennemis ont accusé les femmes russes de manquer de principes; ils n'ont jamais osé soutenir que l'intelligence et la séduction leur faisaient défaut. Or, je trouve que lorsqu'on possède ces deux qualités, on peut hardiment, pour le reste, dire : « Honni soit qui mal y pense. »

VINGTIÈME LETTRE

QUELQUES FIGURES ORIGINALES

La société de Pétersbourg est si nombreuse, elle est composée d'éléments si divers, si disparates, que je ne puis, malgré la meilleure volonté du monde, vous les décrire tous et vous initier à tous ses secrets. Chez nous, plus que partout ailleurs, l'étranger est forcé de se créer, sur les hommes et les choses, une opinion personnelle, fondée sur son propre jugement. L'appréciation d'autrui ne peut lui venir en aide dans cette tâche si laborieuse, car, malheureusement, cette appréciation est presque toujours partiale. La Russie n'est

généralement envisagée que de deux manières : avec un parti pris de tout trouver mauvais en elle de la part des étrangers, et avec un fanatisme qui n'admet pas la discussion de la part des Russes, sauf de très rares exceptions.

La société de Pétersbourg, de même que le gouvernement, la nation et les mœurs russes, a été jugée jusqu'ici par des amis trop zélés ou par des détracteurs passionnés, souvent aussi par des gens qui n'avaient pas eu l'occasion de la connaître autrement que de la façon la plus superficielle, et qui ont cru que ses habitudes intimes ressemblaient au chant des bohémiennes qu'elle aime à entendre le soir.

J'espère que vous ne ferez pas partie de l'une de mes catégories et qu'après plusieurs années de séjour chez nous, vous rendrez justice à nos bonnes qualités. Vous parviendrez, j'en suis certain, à éprouver de la vraie sympathie pour nous, tout en reconnaissant que nos côtés faibles sont en grande partie la conséquence de la période de transition sociale que nous traversons en ce moment.

Je ne vous demande certes pas de fermer les yeux sur nos défauts, mais je compte que vous ne leur attribuerez pas une valeur fausse ni exagérée, et, surtout, que vous apprendrez à apprécier les côtés solides, élevés, de notre large nature slave, si différente du tempérament froid, gouailleur et vaniteux qui est l'apanage de l'Allemand; c'est dans ce but que je me suis efforcé de vous dépeindre, aussi fidèlement que possible, le caractère, ainsi que les traits distinctifs de nombre de personnes avec lesquelles vous serez forcément obligé de vous mettre en rapport; seulement, il ne m'est pas possible de pousser ce travail au delà de certaines limites et j'ai dû laisser dans l'ombre bien des figures que j'aurais aimé à vous peindre. Cependant avant d'en finir avec la description du grand monde de Pétersbourg, il m'a paru utile de noter pour vous, au courant de ma plume, quelques traits de physionomies, remarquables ou originales. L'une d'elles appartient à la société cosmopolite plutôt qu'à la nôtre, mais il est impossible de la détacher de la société de Pétersbourg.

En première ligne, il convient donc de placer la princesse Lise Troubetskoï, l'amie de M. Thiers. Vous aurez sans doute rencontré, soit à Paris, soit ailleurs, cette petite femme au type calmouk, si séduisante dans son originalité, à l'esprit extraordinaire, fantastique. Vous en aurez, dans tous les cas, fréquemment entendu parler, toujours en bien à l'étranger, et c'est le contraire, à Pétersbourg, où elle n'est pas aimée dans ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde. On prétend craindre ses indiscrétions; je crois plutôt qu'on redoute sa grande pénétration féminine, et que ceux qui crient contre elle sont des gens qui ont des secrets à découvrir.

J'ai toujours eu de la tendresse pour la princesse Lise, et je ne vois pas la nécessité de m'en cacher. Je la trouve une créature merveilleuse comme intelligence. Son esprit a un peu perdu dans la vie mondaine, comme tous les nôtres. C'est un cerveau passionné, ce n'est pas un cerveau brûlé, comme on l'a dit quelquefois. Elle n'a pas le goût de l'intrigue, ce dont pourtant on l'accuse.

et elle est profondément bonne, quoique ses ennemis la déclarent méchante. Elle a les idées d'un homme d'État, jointes à l'insouciance de la femme du monde, et, comme l'amour du chiffon l'emporte parfois chez elle sur celui de la politique, il en résulte, pour ceux qui ne causent que superficiellement avec elle, un méli-mélo intellectuel et mondain, qui donne de la princesse Lise une idée fausse.

Ceux qui la connaissent bien sont seuls en état de se faire une image exacte de ce caractère multiple qui a souvent atteint la vraie grandeur. Les jaloux ont prétendu qu'elle battait la grosse caisse, là où elle faisait retentir plutôt les trompettes de la Renommée.

Malgré tant de bruit, son cœur est demeuré bon, et son esprit, dans le brouhaha de la célébrité, s'est constamment maintenu à une hauteur de premier ordre. L'influence qu'elle a possédée, elle l'a due à ses rares qualités d'intelligence, à sa sûreté dans l'amitié. Son esprit lui aurait toujours assigné une place à part dans la société, de même qu'il lui

aurait toujours valu des ennemis et des enthousiastes. Quant à moi, je ne me suis jamais rangé ni parmi les uns ni parmi les autres, je me suis contenté d'être son admirateur sincère, son ami respectueux, et, la seule chose que j'aie regrettée, lorsque je me suis trouvé auprès de la princesse Lise, c'est que les circonstances de sa vie l'aient souvent détournée de sa véritable voie, et aient empêché que cette femme supérieure ne devienne une femme unique. La princesse Lise a plusieurs filles, dont l'une, Hélène, était mariée au prince Paul Demidoff, mort récemment.

J'aurais à dire beaucoup de choses intéressantes sur la hauteur de sentiments, le sens, les vertus de la princesse Hélène; je respecte son deuil et me tais. Une autre fille de la princesse Lise, Alexandrine, — Nini, comme on l'appelle dans l'intimité, — s'est mariée il y a quelques semaines, presqu'au moment où sa sœur Odette s'éteignait après une longue maladie. Je m'étonnerais que la princesse Alexandrine ne devînt pas une femme exceptionnelle.

Une autre personne, qui a joué et qui joue encore dans le grand monde de Saint-Pétersbourg le rôle d'amie des têtes couronnées, mérite bien sa réputation d'originale : c'est Mme Baratinsky, veuve d'un général, dame de l'Ordre de Sainte-Catherine et en relation intime avec tous les souverains de l'univers. Elle a pris, comme objectif de ses efforts, une position à part dans la société, différente de celle des autres, une position qui facilite la distribution de cette denrée si appréciée des imbéciles : l'eau bénite de cour. Elle ne se mêle pas de politique, ne s'y intéresse même pas, et n'en parle que pour avoir l'air d'être bien informée sur ce sujet comme sur tous les autres.

Bonne femme en somme, mais âme de courtisan; incapable de faire du mal à qui que ce soit, elle est aimable, bienveillante; mais Mme Baratinsky, à l'exception de ceux qui figurent dans l'*Almanach de Gotha,* traite l'humanité entière avec une condescendance qui, tout en n'étant pas du mépris, en a les allures et en donne l'illusion. Elle appartient au monde de ces dames russes

qui, à Bade, font un cortège d'honneur à la vieillesse de l'empereur Guillaume, et elle professe pour l'octogénaire souverain un culte qui n'est égalé que par celui qu'elle porte aux membres de notre famille impériale.

Type des plus curieux, elle est une de ces vieilles femmes qui devraient laisser des mémoires et léguer à la postérité le récit de leurs impressions, à défaut de celui de leurs souvenirs. Ses soirées, que quelques personnes qualifient d'ennuyeuses, sont un précieux terrain d'observation pour un homme attentif aux mesquineries et aux petitesses humaines. On ne sait ce qu'on doit y admirer le plus, de la modeste suffisance de la maîtresse de maison, ou de la lassitude mêlée de respect qui se fait jour à travers les sourires polis de ses invités. Fréquenter le salon de Mme Baratinsky est presque un titre de noblesse; c'est, dans tous les cas, une preuve de bon goût.

Considération sociale et richesse sont deux choses qui souvent se tiennent de près, et que bien peu de gens parviennent à disjoindre. Parmi

ces derniers, il faut citer le prince Youssoupow, l'homme le plus riche, et en même temps le plus avare de la Russie. Ce que ce vieil harpagon possède de millions, nul ne le sait et ne le saura jamais. En dépit de sa fabuleuse fortune, il est malheureux, très malheureux, car il ne parvient pas à la dissimuler au public, à la faire disparaître, à effacer de la mémoire des hommes l'opulence dans laquelle il gémit au lieu de vivre.

Le masque du prince Youssoupow est à lui seul une révélation de son caractère. Ses lèvres minces, serrées, son visage impassible, ses yeux vivants et éteints à la fois : tout accuse en lui la rapacité de l'argent, la soif de la fortune. Il n'y a plus rien d'humain dans ce vieillard, qui n'est qu'un coffre-fort ambulant, une espèce de caisse de sûreté. Tout ce qui correspond aux mots dépense, sentiment, charité, lui est inconnu. Il est le sphinx de l'avidité.

Cette espèce de phénomène a une fille, seule héritière de ses biens immenses, laquelle est une des plus charmantes femmes de Pétersbourg, en

même temps qu'elle en est une des plus jolies. La comtesse Soumarakow ne corrige pas, c'est impossible, mais atténue les défauts de son père; lequel serait, sans elle, considéré comme un homme insupportable.

Puisque je vous ai parlé du prince Youssoupow, il faut aussi que je vous dise quelques mots au sujet d'un autre millionnaire aussi prodigue, celui-là, que son rival est parcimonieux : M. Vetchaïew. Enrichi d'hier, mannequin à la mode aujourd'hui, peut-être mari d'une femme de grande maison demain, c'est un de ces hommes qu'on rencontre à peu près dans toutes les capitales, qui se donnent la mission d'héberger, de nourrir et d'amuser des gens qui se moquent d'eux et de leurs efforts. C'est un parvenu qui en a les manières, l'éducation et les allures, mais qui ne manque ni d'esprit, ni de bon sens, ni même d'une certaine finesse, laquelle lui a permis de résister avec avantage aux attaques des nombreuses mères de famille ou veuves qui voulaient l'attraper, soit pour leur compte personnel, soit pour celui de

leurs filles. M. Vetchaïew donne des fêtes splendides auxquelles on assiste en souriant, soit par envie, soit par dédain. Beaucoup de grandes dames mettent des gants pour lui donner la main, tout en regrettant en secret de ne pouvoir lui tendre la joue.

Vous rencontrerez sûrement dans le monde un jeune officier des hussards de la garde, le prince Lobanow. Brillant cavalier, favori de la grande-duchesse Marie Pawlowna, dont il possède l'amitié et dont il a su intéresser le cœur, le prince Lobanow est un exemple des tours de force qu'on peut accomplir avec beaucoup d'impertinence, immensément d'aplomb et la protection des femmes à la mode; c'est un des plus beaux spécimens de la jeunesse dorée de Pétersbourg. Vous le coudoierez partout, et je vous conseille fortement de lui marcher sur les pieds lorsque vous en trouverez l'occasion. Je ne vous aurais jamais parlé, du reste, de ce coureur d'aventures, n'était sa situation auprès de la grande-duchesse, qui lui assure peut-être un rôle dans l'avenir. On réussit

souvent à devenir quelque chose lorsque l'on est poussé par quelqu'un. Le prince Lobanow peut encore être un personnage, s'il parvient à persuader à ses créanciers d'attendre qu'il fasse fortune, et au monde d'accepter ses manières si pleines de fatuité hautaine.

Si le général Annenkow se trouve à Pétersbourg pendant le séjour que vous y ferez, vous ne devrez pas oublier de vous faire présenter à lui. C'est l'un de nos officiers les plus intelligents, et, quoiqu'il possède de nombreux ennemis, parmi lesquels se trouvent des gens qui nient jusqu'à l'existence de ses remarquables capacités, c'est cependant un des hommes qui, soit par la seule force de leur valeur personnelle, soit par une fortune qu'ils devaient mériter un jour, sont parvenus à se faire une large place au soleil.

Le général Annenkow est un ingénieur distingué et c'est à son activité qu'on doit la construction du chemin de fer de l'Asie Centrale. Je le crois appelé à une brillante destinée, mais il faut qu'il réussisse, car les jaloux sont près de ses

talons et, au moindre faux pas, aideraient à le renverser.

En cas de guerre, le général Annenkow occupera tout de suite une situation importante. Il ne faudra pas lui demander de monter à l'assaut de quoi que ce soit, mais ce sera un admirable organisateur, et, au besoin, il saurait diriger une retraite.

Puisque je vous parle de l'éventualité d'une guerre et des gens qui pourraient y jouer un grand rôle, je dois vous mentionner, parmi ces derniers, les généraux de Krudener et Dragomirow, le comte Ignatiew, frère du célèbre ministre et le prince Iwiatopolk-Mirski ; ce dernier compte parmi les plus braves officiers de notre armée, de même que parmi nos gentilshommes accomplis. C'est en outre l'un des esprits les plus brillants de notre noblesse. Il appartient, par sa courtoisie, à l'ancien régime, saurait mourir pour son souverain, pour ses principes, et mettre l'épée à la main pour défendre tout ce qu'il respecte. C'est un preux des temps légendaires, tout en ayant l'expérience des

hommes et des choses, qualité si nécessaire à notre époque troublée. Il voit clair et juste; le soldat, chez lui, est doublé de l'homme d'État.

Quant au général Krudener, ses insuccès ont jeté sur lui une défaveur qu'il ne méritait pas, car c'est un stratégiste et il a été victime des circonstances et aussi un peu de l'opiniâtreté de ses chefs. Lui et le général Dragomirow ont disparu de la scène du monde après avoir eu leur moment d'éclat. Je ne doute pas que cet instant ne revienne, car tous les deux sont des hommes qu'on peut reléguer en temps de paix, mais dont il est impossible de se passer quand le danger approche.

Je vous ai nommé le général Ignatiew, très aimé et très estimé à la cour et dans le monde de Pétersbourg; il a peu de ressemblance avec son frère. C'est un homme franc, loyal, qui lorsqu'il ment parfois, ne le fait que par habitude de famille. Il est incapable de tromper qui que ce soit, a de l'intelligence, de la persévérance, et, par-dessus tout, une aimable bonhomie qui lui permet de réussir là où d'autres ont échoué. Il

est gouverneur général de Sibérie, et c'est avec grand regret qu'on l'a vu s'éloigner de Pétersbourg.

Le comte Alexis Ignatiew est sûrement appelé à un grand avenir; c'est un excellent administrateur, probe et consciencieux. Il n'a contre lui que la réputation de son frère, ainsi que le nom qu'ils portent en commun.

Je vous ai parlé de nos généraux, je ne vous parlerai ni de notre armée ni de notre marine. J'ai pu dire, en bien ou en mal, ou mi-partie, tout ce qui me plaisait à dire ailleurs sur ces deux sujets. En Russie, dans ma patrie tant adorée, il me serait difficile d'être calme et impartial en dévoilant le compte de nos ressources et de nos forces. D'autres, à cet égard, ont fait et feront mieux que moi.

Vous avez souvent causé de notre armée avec l'homme qui la connaissait le mieux et l'appréciait le plus, le général Chanzy. Vous en savez donc aussi long que moi, et vous êtes certain de ne pas juger à travers les illusions d'un patriote.

VINGT ET UNIÈME LETTRE

LE CORPS DIPLOMATIQUE

Le corps diplomatique joue à Pétersbourg un rôle bien plus effacé que dans les autres capitales de l'Europe. Nous avons eu si souvent à nous reprocher un engouement mal placé pour les étrangers, nous avons eu tant de fois l'occasion de nous en repentir, que, depuis plusieurs années, un courant contraire a prévalu, et que ce n'est qu'avec la plus grande prudence, et même avec une certaine défiance, que nous leur ouvrons nos portes et nos cœurs. Les diplomates, qui chez nous faisaient autrefois la pluie et le beau temps, sont devenus

des astres secondaires, quelque chose comme des étoiles invisibles à l'œil nu. Nous les examinons avec nos télescopes avant d'admettre leur existence. A l'heure qu'il est, il y a à Pétersbourg des diplomates répandus; mais les diplomates, en général, ne le sont point. Ce nouvel état de choses, si différent de l'ancien, a eu pour résultat de nous attirer quelques ennemis de plus dans la personne de tous les jeunes attachés d'ambassade auxquels nous avons refusé le droit de devenir la coqueluche de nos salons; mais il nous a, en revanche, à mon avis du moins, valu l'avantage de nous débarrasser de nombre d'importuns, et de resteindre le chiffre de certains observateurs, qui, sous prétexte d'étudier nos mœurs et nos habitudes, notaient nos côtés faibles, nos défauts, notre insuffisance sous certains rapports. A l'heure qu'il est, nos réunions, nos bals, nos fêtes ont perdu le caractère cosmopolite qui les distinguait autrefois. J'ose affirmer qu'ils y ont gagné maintenant un air plus simple, plus digne, plus intime en un mot.

Ceci ne veut pas dire que les diplomates sont

tenus à l'écart de notre mouvement mondain, mais on ne les voit plus dans cette douce intimité de tous les jours qui cimente tant d'amitiés et qui transforme en affection vraie tant de sympathies. Quelques diplomates seulement se sont acquis une place à part parmi nous, qui les a mis au rang de nos frères. Ceux-là ne me contrediront pas, j'en suis sûr, dans les appréciations partiales (je le reconnais) de la société de Pétersbourg que je vous livre ; ils reconnaîtront quelles ressources elle offre à ceux qui savent s'en faire aimer et estimer.

Le doyen du corps diplomatique est l'ambassadeur d'Allemagne, le général Schweinitz, aide de camp de l'empereur Guillaume, protégé du chancelier, ami intime du prince royal. Le général est un de ces braves militaires qui, tout en ayant conquis beaucoup de grades, d'honneurs et de distinctions avec la pointe de leur sabre, auraient été incapables de le faire s'il leur avait fallu se servir de leur épée. Homme intelligent, il ne possède aucune finesse. Tout en ayant la discrétion, il n'est pas précisément doué de la souplesse indispensable

à un diplomate. Il a des moyens, beaucoup de moyens même; mais sa valeur est essentiellement relative, c'est une valeur allemande, quelque chose comme une pièce de vingt marks, comparée à une guinée anglaise. Très poli d'ordinaire, le général de Schweinitz a cependant parfois des brusqueries qui nuisent à sa réputation d'urbanité. On lui reproche même certains oublis des convenances et des procédés en usage dans une société civilisée. C'est un grenadier de Frédéric transformé en ambassadeur. Son esprit, très imbu de préjugés, est cependant des plus clairvoyants lorsqu'il s'agit des intérêts de son pays. C'est un loup-cervier allemand, toujours prêt à dévorer ceux qui lui font obstacle ou qui s'avisent de contrecarrer ses desseins. Brave homme du reste, remplissant honnêtement sa mission, et ne se doutant peut-être pas avec quelle perfection il l'accomplit, tant il le fait disciplinairement.

Comme causeur, le général de Schweinitz peut, quand il le veut, être charmant, comme ami il est sûr, mais il faut s'accommoder de ses change-

ments d'humeur, de son sans-gêne, de son laisser-aller. C'est un exemple frappant de la manière avec laquelle M. de Bismarck a su dresser ses employés et les amener à l'inconscience de leurs actes, à l'indifférence pour les diverses petites infamies politiques qu'il leur fait commettre. Ce qui projette une ombre sur la vie de l'ambassadeur d'Allemagne, c'est la légèreté de sa bourse comparée aux lourdes charges de sa famille. Ne possédant aucune fortune personnelle, le malheureux général est accablé par un nombre incalculable d'enfants. Ce mélange de pauvreté pécuniaire et de richesse familiale lui donne souvent des distractions et influe sur la tenue de maison de l'ambassade d'Allemagne.

Mme de Schweinitz, très absorbée par ses devoirs maternels, ne va que fort rarement dans le monde et évite de recevoir chez elle. Souvent aussi une épidémie de rougeole ou de scarlatine l'empêche d'ouvrir ses salons. J'ai toujours regretté la claustration demi-volontaire à laquelle se condamne l'aimable ambassadrice qui m'inspire beaucoup de

sympathie. Elle n'a pas ce brio fatigant des Arméniennes, ses compatriotes, possède une instruction solide, un esprit au-dessus de la moyenne, et pardessus tout une extrême bienveillance naturelle, qui lui fait, non pas fermer les yeux sur les torts de son prochain, mais les en détourner. Mme de Schweinitz est une espèce d'hermine, une de ces jeunes femmes qui resteront éternellement vierges de cœur et de sentiments.

Si l'ambassadeur d'Allemagne ne reçoit guère, son collègue d'Autriche ne se fait pas non plus remarquer par un faste extraordinaire. Le comte Wolkenstein-Trostburg est un vieux garçon un peu hypocondre, ayant les habitudes et les manies des célibataires endurcis, entre autres celle de s'accrocher toujours à un jupon féminin. Il a de la valeur, plus de valeur peut-être que le général de Schweinitz; mais son caractère vacillant qu'il ne peut redresser, joint à de la paresse et à une incurable et constante hésitation, permet à ceux qui veulent exploiter ses faiblesses de neutraliser tous ses projets et de les faire avorter.

Le comte Wolkenstein ne sera jamais pour personne un ennemi dangereux; les doctrines et les procédés de Machiavel sont pour lui lettre morte, Il n'a ni fermeté dans les idées, ni promptitude dans les résolutions; c'est un diplomate de négociations. A côté de ses défauts, il a les qualités que donne l'expérience des hommes et des choses, c'est-à-dire la prudence, la discrétion, le sang-froid, l'impassibilité du regard et de l'esprit. Quelles que soient ses émotions, il sait les contenir, ne s'étonne de rien, prend avec indifférence tous les événements qui bouleversent le monde, ne s'emporte, ni ne se fâche, ni ne rit jamais; ses manières sont celles d'un gentilhomme de race, sa courtoisie celle d'autrefois. Il ne réussira pas dans des missions difficiles ou délicates, mais il saura manœuvrer de façon à ce qu'on n'ait pas l'idée de lui en confier.

Son habileté est au-dessus de son esprit, dont la réputation a été certainement surfaite. Le comte Wolkenstein est l'ambassadeur idéal d'une époque où le télégraphe a réduit les gens, qui occupent ce

poste honorifique, à l'état de machines susceptibles d'être contrôlées à chaque instant par leur gouvernement; c'est un causeur exquis, l'un de ces hommes à côté desquels on oublie la marche du temps, lors même qu'on l'a passé à écouter des riens.

Vieux garçon et vieux garçon ne sont pas toujours synonymes. Cette pensée m'est venue à propos du célibat du comte Guppi, ambassadeur d'Italie auprès de notre cour. Je ne sais pas si le comte aspire à la réputation d'un lovelace, mais ce que je sais bien c'est qu'il essaie d'avoir les allures d'un papillon. Sans cesse il voltige au milieu des roses du parterre féminin de Pétersbourg, il respire leur parfum, et, pour un peu, il leur demanderait de butiner sur leurs attraits.

Je n'ai jamais pu m'habituer à la position officielle du comte Guppi. Il est si peu ambassadeur! Il me rappelle le personnage de Chamaraule dans la *Philiberte* d'Émile Augier; lorsque je l'aperçois, dans son fauteuil à l'Opéra-Italien, avec ses airs conquérants, sa moustache fièrement relevée, son

éternel monocle dans l'œil, son long cou émergeant d'un col bien empesé, il me semble que j'assiste aux exploits d'un vieux beau de province ou à ceux d'un ténor en rupture de ban, qui soupire dans le monde la même ritournelle que sur la scène. Je ne parviens pas à me persuader que nos relations avec l'Italie dépendent du caractère et des dispositions de ce comte d'Orsay d'il y a trente ans. Il est vrai que l'Italie a si peu d'intérêts communs avec nous qu'on peut lui pardonner le peu de sérieux de celui qu'elle a préposé à les défendre; mais lorsqu'on songe qu'elle nous avait envoyé le comte Nigra, le plus fin, le plus élégant, le plus brillant de ses diplomates, on s'étonne qu'il y ait un pareil abîme entre lui et son successeur.

Je ne vous dirai rien du général Appert, ambassadeur de France que vous ne retrouverez pas, quoiqu'il ait fait l'impossible et au delà pour ne pas quitter son poste. Son successeur, qu'on dit être le général Billot, m'intéresse fort, quoique je ne le connaisse pas personnellement. Nous

avons eu un ami commun dont le jugement lui est très favorable. Sa conduite, pendant la guerre de 1870, a été celle d'un stratégiste distingué. Il a prouvé depuis qu'il est à la fois un politique prudent et un habile organisateur. Il a l'étoffe de ce qu'on appelait autrefois un capitaine, comme notre regretté Chanzy. C'est un homme du monde qui plaira beaucoup à notre cour. Sa femme est la plus mignonne, la plus élégamment distinguée des Françaises. Elle est intelligente, jolie, et son culte pour son mari est l'une de ses grâces, l'un de ses charmes les plus attrayants, m'a-t-on dit.

La reine Victoria nous avait envoyé à la place du brillant, du sémillant, de l'incomparable lord Dufferin, un diplomate de la vieille école, très flegmatique, ayant passé par tous les degrés de la carrière, et qui a conquis un à un ses chevrons. Si je vous en parle, quoiqu'il ait présenté ses lettres de rappel, c'est que, d'abord, je n'ai jamais vu ni rencontré son successeur, et que, nommé à Constantinople, il continue de faire la politique anglaise telle qu'il la faisait en Russie. Sir Edward Thornton est

l'homme le plus calme, le plus maître de lui qu'il y ait dans le Royaume-Uni. Il semble qu'il n'ait ni passion ni ambition. Sa haute situation n'a pas mordu sur sa sérénité ni exalté sa vanité. Il l'a acceptée comme une chose toute naturelle, qui lui était due par la force même des circonstances; son esprit, quoique lent en apparence, est l'un des plus sains, des plus clairvoyants qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Les jugements de sir Edward sont d'une impartialité féroce; la justice guide ses décisions, de même qu'elle préside aux arrêts des trois juges des Enfers, et rien au monde, ni ses propres intérêts ni même ceux de son pays, ne peuvent l'aveugler sur les conséquences, l'étendue ou le mobile des actions de son prochain. Caractère ferme et conciliant tout à la fois, il parle peu et agit vite. Son énergie n'a rien de violent, elle est froide comme sa personne. Il a la rare et précieuse habitude de faire abstraction de son amour-propre lorsqu'il s'agit de questions politiques; son coup d'œil est presque toujours juste et ses appréciations rare-

ment fausses. Tout est vrai en lui, même ses prévisions de l'avenir, tout est sincère jusqu'à sa moindre démonstration d'amitié. Notre monde officiel, et même notre société lui ont su gré du tact exquis avec lequel il a conduit les négociations relatives à la si difficile question de la frontière afghane. On lui a été reconnaissant du soin avec lequel il s'est appliqué à ne pas envenimer l'affaire et à la présenter aux deux parties sous un jour, sinon favorable, au moins possible.

C'est avec beaucoup de regret que notre grand monde de Pétersbourg s'est séparé de l'ambassadeur d'Angleterre, de sa femme, qui est la distinction de cœur et d'esprit en personne, et de ses filles, qui ont le charme et la gaîté les plus séduisants; malgré que nous soyons des fous, peut-être même à cause de cela, nous savons apprécier les sages, les modérés, ceux qui mettent en pratique dans la vie les maximes d'une saine philosophie. Sir Edward Thornton fait partie de ces hommes de vraie valeur, aussi espérons-nous que nous ne lui

avons pas dit un adieu définitif, mais un au revoir prochain.

Chakir-Pacha, le représentant de la Porte Ottomane, ne mérite pas une longue mention. C'est un Turc gai et jovial, enclin à la plaisanterie, imbu des idées de jouissance, mais non du fatalisme traditionnel des Orientaux. Il essaie de sourire, et parvient rarement à maintenir à ce diapason discret son gros et bon rire d'homme satisfait. J'ignore s'il est un diplomate, mais je sais qu'il est un excellent mangeur... des dîners d'autrui, les siens ne prêtant même pas à la critique.

Beau mangeur, joyeux compagnon, homme du monde accompli, amateur de jolies femmes, de vins exquis et de soupers en cabinets particuliers, telle est la physionomie qu'on peut tracer en quelques traits du marquis de Campo Sagrado, ministre d'Espagne. C'est un des plus aimables, des plus spirituels, des plus entreprenants mondains qui aient paru encore dans nos salons. On se dispute partout sa présence, on le choie, on le traite en enfant gâté, en favori. Ses manières courtoises, sa

façon de s'incliner sur une main de femme, ses fines plaisanteries, sont extrêmement appréciées par nos élégantes. Comme ornement d'une soirée, le marquis de Campo Sagrado est unique. C'est le type du grand courtisan gentilhomme. Il a du reste été formé à la vie de cour, ayant épousé une infante d'Espagne, sœur de la reine Isabelle. Ses alliances, jointes à sa qualité de grand d'Espagne, lui ont donné une assurance qui n'est ni de la hauteur, ni de la morgue, ni de l'insolence, ni de la froide dignité.

Je ne vois guère d'autre personne de marque à vous signaler dans le corps diplomatique. Le ministre de Danemark, qui cependant occupe une situation favorisée par suite de la nationalité de l'Impératrice, ne se montre guère et peut être classé parmi les êtres inoffensifs. Ses collègues des autres pays ne sont presque pas dignes de la charité que je leur fais en me taisant sur leur compte.

Quant aux personnages secondaires du corps diplomatique, je n'ai à vous nommer, en fait de

gens répandus, que le conseiller de l'ambassade d'Allemagne dont je vous ai entretenu dans mes lettres sur Berlin, et le premier secrétaire de l'ambassade de France, M. Ternaux-Compans, un des hommes les plus spirituels qu'il y ait dans la carrière, trop spirituel peut-être, marié à une femme charmante. Il y aurait encore à vous citer le colonel de Klepsh, attaché militaire autrichien; quoique ce soit un homme fort distingué, il a peu à fournir pour une chronique.

Je préfère terminer cette lettre, déjà trop longue, en vous parlant du général de Verder, agent militaire prussien. Quoique je le connaisse à peine, je ne puis le passer sous silence, car il occupe, ou plutôt il a occupé une situation si importante qu'il est impossible de l'ignorer. Je ne crois pas que sa personnalité puisse être sympathique, car c'est un Prussien de la bonne école, raide, avec un regard inquisiteur. Alexandre II l'affectionnait particulièrement et il faisait partie de la coterie intime de l'Empereur; notre souverain actuel est moins confiant dans le général de Verder, dont le caractère

et l'humeur se sont aigris à la suite de ce revirement de la fortune. C'est du reste un homme usé, et je crois qu'on ne nous le laisse si longtemps que parce qu'il ne serait plus employable ailleurs.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

LA PRESSE

Beaucoup de gens s'imaginent que la presse ne joue en Russie qu'un rôle secondaire, plus encore la croient soumise à un contrôle gouvernemental, qui fait de chacun de ses organes une espèce d'officine des opérations ministérielles; il n'en est rien cependant, et ces convictions, si enracinées qu'elles soient, reposent sur une base complètement fausse.

Malgré la censure, malgré la surveillance exercée par le comte Tolstoï sur toutes les productions de la pensée humaine, malgré son désir

d'étouffer toute manifestation de l'opinion publique dans un sens libéral, et sa ferme volonté d'imposer aux autres ses idées personnelles, la presse exerce chez nous une influence énorme, qui est parfaitement indépendante du gouvernement et qui juge et critique ses actes, malgré toutes les entraves avec lesquelles on a tenté d'arrêter son essor, malgré les obstacles qu'on lui a constamment suscités.

Elle s'est appliquée et s'applique encore à faire triompher les différents principes qu'elle représente, à diriger l'opinion publique, à réveiller l'énergie, à faire appel à toutes les forces vitales du pays, afin qu'il l'assiste dans la tâche qu'elle s'est imposée de le réorganiser, de le guider vers le progrès. On a répété de tous côtés que la presse russe dépendait du gouvernement; rien n'est plus faux que cette assertion, et, tout au contraire, le gouvernement a eu souvent la main forcée par cette même presse qu'on l'accuse de dominer si despotiquement. Les journaux russes, très bien rédigés pour la plupart, se permettent

souvent des critiques très amères sur la manière dont la Russie est administrée, et, ces critiques passent, sans nul obstacle, sous les fourches caudines de la censure. Les seules questions auxquelles il leur soit formellement interdit de toucher, sont celles qui se rapportent aux faits et gestes, aux opinions de la famille impériale. Toute incartade dans cette direction est aussitôt impitoyablement réprimée. Pour ce qui concerne la politique, on laisse une bien plus grande latitude aux journaux, et il est rare qu'on les punisse autrement que par un avertissement, d'avoir à modérer leur langage, ou bien par une interdiction de vente au numéro sur la voie publique. Il est rare aussi qu'on ait recours à la suppression, même temporaire. Une seule feuille, le *Golos* (la Voix), s'est vue supprimée par le comte Tolstoï, dont elle était l'ennemie acharnée, et qui n'a pu résister au désir de se venger des désagréables choses qu'elle avait imprimées sur son compte.

Cette disparition d'un des journaux libéraux les mieux rédigés de Pétersbourg, a été un acte de

rancune devant lequel le ministre de l'intérieur eût dû reculer et qui ne lui a certainement pas fait honneur.

Le *Golos*, lorsqu'il s'est vu obligé de renoncer à sa publication, a transporté en partie ses idées dans le *Noiwie-Wrêmia* (le Nouveau Temps); mais, comme la rédaction de cet organe avait des tendances vers le radicalisme, elle n'a pu hériter de l'autorité que la *Voix* avait dans certain milieu, que lui donnait sa modération, et qui avait fini par lui assurer une place exceptionnelle parmi les organes de la Presse.

Le *Nouveau Temps,* dont les principes sont d'une mobilité aussi variable que les vents du désert et aussi mouvants que ses sables, n'est ni assez ferme ni assez stable dans ses opinions pour pouvoir être considéré comme le représentant définitif du parti libéral. C'est un journal duquel on ne peut être plus sûr que du *Times*. Tour à tour le porte-voix des radicaux, des slavophiles et des conservateurs, il a subi l'influence du comte Tolstoï, de même que l'inspiration du comte Ignatiew. Il ne poursuit

aucun but, ne défend aucun principe, oublie ses affections de la veille pour ses tendresses du lendemain, est opportuniste avant tout, flatte l'idole du jour, ne se souvient pas de celle qui s'est éclipsée et tâche d'émettre surtout les opinions qu'il croit devoir être agréables à ses lecteurs. Ses articles sont toujours destinés à faire du bruit; il est l'organe qui fixe le plus l'attention du public, et, certainement celui qui, avec le *Messager de Moscou,* jouit de la plus grande considération au dehors et du plus grand respect officiel au dedans. On accorde au *Nouveau Temps* plus d'importance au delà de nos frontières que chez nous, où l'on sait plus ou moins quels mobiles le font mouvoir, parmi ceux que je vous ai dit, et où bien des gens ont deviné la raison de l'extraordinaire indulgence avec laquelle le journal est traité en haut lieu. Le *Nouveau Temps* est une feuille extrêmement lue et commentée car je ne connais pas de journal mieux fait.

Le seul journal de Russie qui pût et même dût être considéré comme une feuille absolument in-

dépendante, non seulement de l'influence du Gouvernement, mais encore d'une autre personne que celle de son rédacteur en chef, était la « Russie », *Russ* d'Akssakow. Cet organe du parti slavophile, qui a souvent été un brandon de discorde dans notre pays, a eu, sur tous ceux qui honorent notre presse (je ne parle pas de ceux qui la déshonorent) l'avantage d'être dirigé par l'homme le plus sincère de Russie, lequel, en dépit de son fanatisme parfois excessif, a été l'honneur même dans ses idées, le dévouement personnifié aux convictions qu'il avait embrassées, et aux principes qu'il croyait justes et bons.

Ivan Sergiévitch Akssakow, mort il y a quelques mois à peine, était un enthousiaste, un exalté, un utopiste, si vous voulez; mais c'était un homme fait pour inspirer le respect profond, une haute personnalité devant laquelle on s'inclinait. Fougueux, passionné dans ses paroles et ses écrits, de même que dans ses actions, il ignorait ce que peut être la prudence, dédaignait toute espèce de transaction. Il s'est toujours jeté dans la lutte avec une

ardeur qui, quoique violente n'a jamais manqué de dignité; son talent exceptionnel, son esprit entraînant, son intelligence supérieure, son coup d'œil rapide et juste, en faisaient une sorte de héros.

Tout en lui était instinct, vision. Il devinait les dangers qui menacent son pays, s'en rendait compte avec la sollicitude d'un amant veillant sur sa maîtresse. Il y avait dans la nature de cet homme extraordinaire quelque chose de l'immensité de la patrie qu'il idolâtrait, dont l'amour et la passion dominaient son âme. Il devenait lucide à force de jalousie, de haine farouche contre les ennemis de son pays, superbement dédaigneux contre tout ce qui n'était pas la sainte Russie.

C'était un illuminé du moyen âge, égaré en plein XIX[e] siècle, un preux de la chevalerie, un paladin des croisades. Je ne crois pas qu'il fût capable de raisonner froidement ou de juger d'une façon impartiale les événements qui pouvaient influer en bien ou en mal sur la prospérité de la Russie; mais je suis sûr qu'il savait mettre le doigt sur la plaie, devi-

ner immédiatement ce qui pouvait résulter pour son pays du fait en apparence le plus insignifiant. Akssakow était l'un de ces phares qui éclairent la mer, signalent les écueils et marquent les étapes des navires. S'il ne fût pas mort encore jeune, il eût guidé son pays vers le port.

Akssakow avait peu de disciples. Comme toutes les grandes âmes il devait vivre isolé et ne rencontrer que rarement celles qui pouvaient comprendre la sienne ; son journal, courageux comme lui, soutenait avec passion la cause slavophile et l'orthodoxie. Il avait plus souvent le ton d'une homélie que celui qui convient à un organe politique ; chaque ligne en était écrite avec conviction, chaque mot en était sincère. La *Russ* était la sentinelle avancée du slavisme, sentinelle dévouée qui aurait su mourir avec son général, mais qui, lui mort, ne saura probablement pas vivre.

On a dit un moment que Mme de Nowikow O. K., l'amie de Gladstone, la femme supérieure, toujours prête à défendre de sa plume les grandes causes russes, allait continuer l'œuvre d'Akssakow et

reprendre la *Russ*. Il n'y a qu'elle en Russie qui le puisse.

La mort d'Akssakow est-elle la fin d'une époque historique de Moscou et de la Russie? Dans tous les cas, il me paraît utile que je vous fasse un peu connaître les grands noms littéraires du petit cercle slave à sa fondation. Ce furent Ivan Wassiliévitch, Kiriewsky, Alexis Komiakow, les deux Akssakow, Constantin et Ivan, Georges Samarine et leur poète Tutcheff, le père de Mme Ivan Akssakow. Ils formèrent le premier groupe du fameux parti slave de Moscou dont on a si souvent médit et qu'on a tant méconnu. Le parti occidental, qui s'inspirait de la philosophie allemande, du hegelianisme, les Zapadinsky, reprochaient aux Slaves de détruire l'œuvre de Pierre le Grand et de vouloir faire rétrograder la Russie vers la barbarie. Les Slaves voulaient seulement revenir au principe primordial de la Russie : l'éligibilité des fonctions. Ils reprochaient à leur tour à Pierre le Grand de n'avoir pas fait les réformes dans le sens historique et traditionnel de la Russie et d'avoir imposé

la bureaucratie autrichienne à notre pays, enfin de n'avoir pas émancipé le paysan.

L'influence du parti slave sur les réformes du dernier règne a été énorme. Il avait pris de Gogol cette conviction, qui fut de tout temps l'axiome du parti slave, que toutes les réformes doivent se faire d'en haut, que c'est du souverain qu'il faut les attendre, si le pays veut rester fidèle à sa tradition nationale.

Dès 1848, le parti slave avait défini la mission historique de la Russie en Orient, et il avait formulé le projet d'une formation de petites nationalités slaves danubiennes indépendantes, liées à la Russie par un lien commun à tous : l'orthodoxie, et le principe primordial slave : l'éligibilité aux fonctions, la commune urbaine et rurale slave. Le Slave est un municipal rural, essentiellement fédératif. De slave, le parti de Moscou, après l'élaboration de ce projet, devient slavophile.

L'application pratique de la pensée des Slaves appartient à une autre génération que celle qui a fondé le parti des Slaves de Moscou. Ils ont été,

eux, les hommes de l'Idée. La réalité, la réalisation politique ne seront certainement pas à la hauteur de leur conception, mais l'Idéal doit, à certaines heures, exister dans une nation comme dans un homme.

Akssakow a eu cette mission d'être le représentant convaincu et loyal de cet idéal de la Russie. Il est resté, même en politique, un poète; mais il a lutté jusqu'au bout, le drapeau sacré à la main. Le dernier mot qu'il ait écrit dans la *Russ,* le samedi, a été : « L'orage s'avance. » Le lundi, ce cœur si vibrant, si chaleureux, avait cessé de battre, cette plume loyale s'était brisée.

Autour de son cercueil se réunirent toutes les nuances de la pensée russe. On s'est incliné devant cette intégrité, cette droiture intransigeante si généreuse. Le souverain, le lettré, le paysan, tous ont envoyé ou apporté un dernier salut au noble serviteur de la patrie russe.

Pendant la vie d'Akssakow, son autorité morale étant si grande, que l'on venait à lui dans chaque occasion où il s'agissait d'un événement extraor-

dinaire. Le 1/13 mars 1881, la dépêche qui annonçait la mort de l'Empereur n'arriva à Moscou que fort tard dans la soirée. La foule se rassembla au Kremlin, fit ouvrir les églises et envahit les bureaux de la *Russ*. Il en fut de même quand Skobelew mourut. La foule alla de l'hôtel où il était exposé au bureau de la *Russ*, comme si elle sentait que ces deux hommes étaient liés par les plus nobles liens du sentiment national.

Skobelew, la nuit de sa mort, était resté chez Akssakow jusqu'à 11 heures, il devait revenir le lendemain matin à 9 heures. Akssakow ne le voyant pas, alla vers 10 heures à l'hôtel. Il trouva son ami couché sur son lit de parade, la figure, les mains, les ongles déjà décomposés. Akssakow m'a parlé de son impression à ce moment. « Je crois à un mystère, » disait-il; Skobelew a expiré deux heures après avoir quitté Akssakow.

Plus froid, plus prudent, plus opportuniste que ne l'a jamais été un seul instant Akssakow, est le rédacteur en chef du *Messager de Moscou*, le célèbre M. Katkow, actuellement l'un des hommes

les plus influents de l'Empire et aussi l'un des plus calculateurs. On l'a surommé « le faiseur de ministres ».

M. Katkow, tant à cause du lycée qui porte son nom, et où il prépare et forme la jeunesse russe en vue de sa mission future, que par la situation qu'occupe son journal, est un homme très considérable. Comme tel il a été en butte à un grand nombre d'attaques vraies ou fausses, et, en particulier, s'est attiré l'inimitié de tout ce qui, de près ou de loin, touche au parti allemand.

Il est certain que ce parti, de même que le peuple qu'il représente, ne jouit pas des sympathies de M. Katkow. Ce dernier est trop intelligent pour ne pas s'apercevoir du mal énorme que la prépondérance du parti allemand nous causerait. M. Katkow a conscience du danger dont la Russie est menacée par la formidable puissance créée et mise en mouvement par M. de Bismarck.

Chef du parti russe, du parti moscovite, comme il s'intitule lui-même fièrement, le directeur du *Messager de Moscou* a consacré toute son influence

au service d'une politique exclusivement nationale et indépendante de l'étranger. Conservateur acharné, il est excessif dans ses idées d'autocratie.

Il a l'esprit, non pas étroit, mais rétréci à force de le fixer toujours sur un seul point. Il n'admet pas la réalisation de son programme autrement que par lui et les siens. Il croit les libéraux à tout jamais impropres à la politique, et les étrangers dangereux pour une alliance. « Tout pour la Russie, par Katkow » est sa devise, inconsciente peut-être, mais unique. J'ai souvent regretté que M. Katkow n'ait pas consenti à tourner ses regards vers les libéraux. Je suis persuadé qu'il y eût aperçu des promesses pour l'avenir et que ses opinions s'en seraient modifiées, ainsi qu'elles l'ont été dans d'autres occasions, car c'est un de ces hommes qui savent reconnaître une erreur et avouer une faute. Doué d'un grand talent, d'un esprit méthodique, réfléchi, M. Katkow, qui n'a jamais su, je crois, ce que c'était qu'une passion, et qui, à cause de cela, est si difficilement influençable, raisonne sur tout, se rend compte de la cause première de

chaque chose, n'agit qu'en parfaite connaissance de la question qui l'occupe, d'après un plan mûrement combiné et approfondi.

Il a toutes les qualités d'un homme d'État, et son avènement au pouvoir, s'il y arrive jamais, sera fort utile au pays. En ce moment, il est une puissance occulte avec laquelle le Gouvernement doit compter; ainsi que le comte Tolstoï et M. Pobedonostzew, il jouit de l'estime de l'Empereur, qui aime à s'entretenir avec lui, voire même à recevoir ses conseils.

Son journal, toujours fort intéressant à lire, se distingue par une grande fermeté de ton, mêlée à de l'acrimonie, lorsque les choses ne marchent pas au gré de ses désirs. M. Katkow est une nature autoritaire, un tempérament d'autocrate. Il ne se contente pas de régner, il veut avant tout gouverner. Il n'a pas de passions, comme je vous l'ai dit, et cependant il fait en politique des mathématiques passionnées. On n'a jamais pu affirmer qu'il eût telle ou telle sympathie complète en ce qui concerne les relations extérieures de la Russie. Nul ne

peut douter de son attachement à la triple alliance, mais, en dépit de cela, il semble qu'il ne soit pas bien loin d'un revirement en faveur de la France.

J'ai souvent eu dans l'idée que M. Katkow se réserve, qu'il ne croit pas encore que le moment soit venu pour lui de se mettre complètement en évidence. Il n'a pas d'impatience, sait attendre, et il possède par-dessus tout la tranquillité de l'homme sûr de lui-même, qui sait qu'il n'est dans la dépendance de personne, tandis qu'au contraire, l'existence de beaucoup d'autres dépend de lui. La direction du *Messager de Moscou* est une puissance. M. Katkow la manie et s'en sert à l'occasion, mais il n'a pas encore essayé de l'utiliser comme machine de guerre, d'attaque, se bornant jusqu'ici à défendre les idées, les opinions, les principes, que bien certainement il sera un jour appelé à faire prévaloir pour le bien de son pays.

Le journal de M. Katkov a un rival dans le *Messager russe,* feuille qui se publie également à Moscou, et qui, tout en étant aussi un des organes du parti conservateur, est moins acerbe, moins en-

tier dans ses opinions, et se plie plus facilement aux exigences de l'esprit moderne que le *Messager de Moscou.*

Le *Messager russe* est surtout lu par les gens modérés, désireux d'être tenus au courant des événements du jour et en même temps ennemi des polémiques inutiles. Il ne compte guère et n'a pas grande autorité auprès des personnes dont les idées sont arrêtées et les convictions appuyées sur un parti pris quelconque; mais il sait retenir dans la bonne voie les consciences inquiètes et troublées, rassurer les esprits timorés. Il peut être considéré comme l'homme honnête de notre presse.

Les *Nowosti* ou « Nouvelles » peuvent être classées parmi nos journaux importants; malheureusement ses rédacteurs écrivent plutôt pour exécuter des variations sur un thème quelconque que pour communiquer à leurs lecteurs le fruit d'études sérieuses : d'autre part, ils prêtent les mains à certaines manœuvres officieuses, qui m'ont souvent l'air d'avoir pour but d'égarer le public au milieu de conjectures oiseuses.

Le *Journal de Saint-Pétersbourg* a la discrétion, la prudence d'un vieux diplomate. Il ne s'aventure pas à exprimer quoi que ce soit à la légère. Il ne tient du reste au journalisme que par son nom, car il s'interdit toute discussion, toute polémique pouvant compromettre sa dignité d'homme d'État. Il est rare qu'il se soit laissé jamais entraîner à écrire ce qu'il avait à dire avec irritation ou amertume. Il a conservé les traditions d'autrefois, met des gants avant de frapper ses adversaires, et se distingue des organes officieux des autres pays par son exquise politesse; à l'étranger on attribue beaucoup d'importance au *Journal de Saint-Pétersbourg*. En Russie, personne n'y cherche autre chose que les opinions que croit devoir émettre le gouvernement vis-à-vis des organes officieux des autres puissances; sans cette feuille, les articles que publie le reste de la presse prendraient une trop grande importance.

Je vous ai parlé de M. Katkow et, tout en faisant certaines réserves sur son compte, je vous ai exprimé franchement mon admiration pour lui.

Il me faut maintenant vous mentionner un homme qui, lui aussi, joue un rôle considérable dans le journalisme, mais un rôle peu brillant, peu honorable surtout. Le *Grajdanine* ou « Citoyen » est une publication hebdomadaire dont le rédacteur en chef est un de ces gentilshommes déclassés, comme on en rencontre dans toutes les aristocraties, qui spécule sur sa position et se met à la tête du parti des mécontents, parce que ceux de sa race n'ont pas pu ou pas voulu le contenter. Je ne veux rien dire de trop blessant pour le prince Mestchersky, dont j'admire le talent incontestable, mais je me demande s'il est vraiment utile de tourner en ridicule toutes les lois du pays, d'attaquer d'une façon sardonique tout ce qui se fait de bien dans les cercles officiels, de caricaturer tout le monde et toutes choses, de livrer à la curiosité des badauds même les conversations que l'on a surprises par hasard. Le *Citoyen* est une collection de potins puisés à toutes les sources, arrachés à la légèreté d'une grande dame ou achetés à l'indiscrétion d'un domestique.

Le prince Mestchersky croit sans doute faire œuvre méritoire en flagellant les vices, les erreurs, les inconséquences du grand monde auquel il s'imagine appartenir encore. Il ne se rend pas compte que, dans sa manière de faire la leçon à ceux qu'il ne vaut pas, il y a une note de vanité blessée, qui résonne d'une façon désagréable et fausse aux oreilles de l'honnête homme qui le lit. Son journal a du succès, on en vante l'esprit, la fine raillerie, on le porte même aux nues dans certains cercles ; mais j'ai peur qu'il arrive un jour où, tout en continuant de le lire, on se refuse à tendre la main à son rédacteur.

VINGT-TROISIÈME LETTRE

LES ARTS

Mon jeune ami, je ne vous dirai que quelques mots des arts en Russie. Nous avons, comme artistes, plusieurs grandes figures, qui ont droit à autre chose qu'à une courte biographie et à l'analyse hâtive de quelques-unes de leurs œuvres géniales. Beaucoup de nos physionomies artistiques, essentiellement russes, n'ont qu'une saveur du cru et la perdraient analysées ou traduites.

D'ailleurs, que viendrais-je faire au milieu de tous les travaux, de toutes les traductions qui se publient et qui donnent en ce moment à l'Europe

l'idée de notre style, de notre poésie, de notre science d'observation. Vous connaissez deux de nos maîtres presque aussi bien que moi : Tourguéneff et le comte Léon Tolstoï. Gogol, Pouchkine, Dostoïewski vous sont devenus familiers. Le mouvement, dans la recherche de nos richesses littéraires, ne s'arrêtera plus, et nous pourrons enfin entrer en échange d'idées avec l'Europe, et surtout avec la France, qui nous alimentaient si complètement et nous connaissaient si peu.

En musique nous avons des maîtres que l'on ignore totalement à l'étranger. En peinture vous connaissez Vereschagin ; il est accepté à Paris, à Berlin, comme un maître et comme un penseur. Mais une école russe est déjà formée à l'Académie, et des talents se développent normalement dans l'étude des caractères de notre race et du paysage national. Notre regretté ami le prince Paul Demidow s'était consacré à l'encouragement de la peinture à Pétersbourg.

C'est un chagrin pour moi de voir ce magnifique Ermitage, si admirablement compris et dirigé

par le prince Wassilitchikow, posséder de si rares échantillons de notre peinture, et hélas! si peu remarquables.

Mais des écoles artistiques industrielles se forment: Grégorowitch, qui dirigea avec tant d'habileté et de goût les travaux de l'Exposition de Moscou, M. Polowtsow, l'un avec son énergie et sa passion, l'autre avec sa richesse et sa persévérance, ont fondé des cours qui donnent des résultats merveilleux. Un art national, un art russe grandit tous les jours et s'affirme déjà par des œuvres originales.

Le peuple russe est merveilleusement imitateur; il a du goût, de la main et de la voix. Musique, peinture, art dramatique, trouveront des génies qui les exprimeront comme notre langue a trouvé des écrivains qui l'ont immortalisée.

Je vous citerai donc seulement quelques noms des écrivains et des artistes principaux de Pétersbourg, vous laissant le soin, — le seul, car je vous ai renseigné sur tous les autres sujets intéressants, — de vous instruire sur cette « naissance » d'un art vraiment russe.

Vous aurez à faire vous-même la connaissance des poètes qui se nomment :

Apollon Maikow, dont l'inspiration puissante s'est mesurée avec deux mondes : le monde païen et le monde chrétien.

Jacques Polonsky, poète lyrique imitant Lermontow.

A. Plestcheew, qui aime l'humanité, et dont l'âme généreuse s'attendrit sur les souffrances de ses frères.

Paul Kowalewski, le chantre ému de l'amour paternel.

Le comte Golenistchew, amoureux des aurores, le poète de l'avenir, un talent véritable, dont on parlera de plus en plus.

Apoukhtine, qui mériterait, par la richesse et l'élégance de sa forme, d'être appelé l'un des parnassiens de la Russie.

Puis la pléiade des jeunes :

Le juif N. Minsky, talent déjà incontesté.

V. Merejhowski, dont les poésies ont un charme irrésistible.

Enfin, S. Andreewsky, habile à broder sur des thèmes connus.

Parmi les prosateurs anciens qui habitent Pétersbourg, je vous citerai :

Gontscharow, excellent romancier qui a fait : *Oblomow,* la Frégate; *Pallada,* l'Escarpement.

P. Grégorowitch, dont l'esprit généreux, humain, se plaît à dépeindre les mœurs des humbles et qui a fait connaître le peuple russe mieux qu'aucun autre. Il fallait entendre Tourguénew parler de son ami, « du bienfaisant Grégorowitch ».

Michel Soltykow, qui a écrit, sous le pseudonyme de Schedrine, des satires mordantes : *Histoire d'une ville au delà de la frontière; l'Idylle contemporaine.*

M. Boborykine, qui a fait pour le théâtre des comédies de genre, et qui est en même temps un critique théâtral d'une certaine valeur.

Les nouveaux venus dans les lettres sont :

Glèb Ouspensky, Zlatowresky, Maxime Biélinsky, tous trois écrivains de vrai talent, le premier surtout, et décrivant les mœurs du peuple;

paysans, ouvriers, et obligeant la Russie à s'intéresser à elle-même et à ses plus humbles enfants.

W. Krestowsky est le nom d'une femme qui aime le progrès et a écrit les *Vieilles filles*, les *Mères*, les *Bien portants*.

Wsewolod Garschine prête aux gens du peuple les sentiments les plus délicats. Il émeut, il touche, il charme; deux de ses livres : *les Lutteurs involontaires; Une fleur rouge,* sont remarquables.

Un bon romancier écrit, sous le pseudonyme de Mikailow, un roman très remarquable sur la misère.

Impossible d'oublier Mikhailowsky, critique de premier ordre, et A. Skabitchewsky, qui a fait l'intéressante *Histoire de la commune russe;* Weinberg, le poète, traducteur et critique du *Messager de l'Europe*.

Je vous ai signalé, comme romancier, le comte Walouëw, ancien ministre, dont le roman *Lorine* (appelé l'*Endymion* russe, parce que Disraëli écrivait au moment où *Lorine* parut), est très lu dans les salons.

Comme philosophe, Pétersbourg ne compte que Solowiew, qui est très original par son horreur du progrès.

Comme publicistes, je n'ai guère à vous nommer que Stassulewitch et Spassowitch, co-rédacteurs de la meilleure revue de Saint-Pétersbourg : le *Messager de l'Europe*. M. Spassowitch est en outre le plus grand avocat jurisconsulte de la capitale.

Comme musiciens et compositeurs, Pétersbourg possède :

L'illustrissime Antoine Rubinstein, plus connu comme pianiste que comme compositeur; il a fait des opéras : *le Démon, Néron*.

Le meilleur compositeur de la Russie, Tschaikowsky, habite Moscou. Balakiro fait d'adorables symphonies. On doit à ce général du génie un bel opéra : *les Prisonniers du Caucase*.

Rimsky Korsakow a composé aussi de belles symphonies, remarquables par leur science orchestrale.

Dawidow, directeur du Conservatoire de musique, a fait de la très belle musique de chambre.

Parmi ceux qui ne sont que des exécutants, je puis vous parler de Aner le violoniste, de Sophie Menter la pianiste.

Au théâtre, excepté Mme Savine, mariée à Woslowsky, et qui est une artiste de grand talent, il n'y a personne à nommer, ni parmi les chanteurs ni parmi les comédiens.

Après notre peintre Vereschagin, qui vient rarement à Pétersbourg, je vous nommerai :

Jacobi, professeur, peintre d'histoire célèbre aussi par toute l'Europe, qui a fait : *les Bouffons de l'impératrice Anne; le Conseil des ministres,* de la même Impératrice. Ce sont des pages définitivement peintes de l'histoire russe.

Repine, professeur, dont le tableau : *Jean le Terrible tuant son fils* a consacré la réputation.

C. Makowsky, peintre de genre, coloriste, est surtout connu par : *Un dîner de noces.*

Makorow a fait une œuvre remarquable : *la Véra Ikôn,* le Saint-Suaire.

Kramskoy excelle dans le portrait.

C'est Swertchkow qui signe ces jolis paysages

russes, où passent les *troïkas* (attelage à trois chevaux).

Orlowsky, Klewer, Konndji, Mestchersky, sont des paysagistes remarquables.

Les sculpteurs Antokosky, Opekouchine, Mikechine, ont tous trois du talent. Le dernier a fait le projet du monument de Catherine II à Pétersbourg et celui de Novgorod.

Les architectes en renom s'appellent Besanow, Benort, Krakow, Lerow de Rochefort.

Le droit des gens a pour soutien le célèbre professeur Martens, membre du conseil des affaires étrangères. Il a fait les *Traités de paix de la Russie sur les croisières*, où il combat l'opinion de Bluntschli.

Outre Spassowitch, la jurisprudence compte trois écrivains remarquables devenus tous trois sénateurs :

Pachman, qui a fait l'histoire du procès civil en Russie.

Serge Zaroudny, un des rédacteurs principaux du code de 1864.

Nekendow, auteur de la jurisprudence criminelle.

Les historiens sont :

Bestoujew Rumine, professeur d'histoire de la Russie;

Pypine et Spassowitch, déjà cité, qui ont fait l'histoire de la littérature des peuples slaves;

W. Lamansky et Oreste Muller se sont aussi beaucoup occupés des peuples slaves.

Parmi les autres savants, il suffit de citer: pour la philologie, les académiciens Bouslsshiew et Grote; pour la statistique et l'économie politique : W. Bezobrazow; pour les mathématiques : Bouniakowsky, Tschebychen, Frolow, général du génie; pour l'astronomie : Struwe.

Enfin la médecine est représentée à Pétersbourg par : MM. Botkine Besser et Eichwald pour les maladies internes, Bauchfuss pour les maladies d'enfants, Reyer pour la chirurgie, le comte Magawli pour les maladies des yeux.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

LA POLICE

Mes lettres ne seraient pas complètes si je passais sous silence cet important sujet. La police a toujours joué un rôle si considérable en Russie qu'il serait inadmissible de ne pas lui accorder au moins quelques pages. Il court encore différentes légendes sur son compte et, quoique officiellement la troisième section ait cessé d'exister, on s'imagine pourtant qu'il y a en Russie une formidable organisation d'espionnage qui entrave les plus paisibles citoyens, qui trouble l'existence des familles et qui plonge son regard inquisiteur dans

la conscience des gens les plus inoffensifs.

Cette conviction que je n'ai jamais essayé d'ébranler, tant je l'ai vue profondément enracinée à l'étranger, est encore une de ces nombreuses erreurs qui sont accréditées sur notre compte. La vérité est que, nulle part en Europe, il n'existe une aussi détestable police que chez nous, et que, loin de tout savoir et de se mêler de tout ainsi qu'on le suppose, elle se laisse au contraire duper de la façon la plus inouïe, n'a même pas un personnel sûr et dévoué et ne découvre que par le plus grand des hasards une conspiration.

Lorsqu'on la compare à la police des autres pays, à celle de l'Allemagne par exemple, on reste stupéfait devant son infériorité.

En Prusse, une nuée d'agents provocateurs est répandue comme un réseau à mailles serrées sur toute l'étendue du pays : chez nous, on ne possède, en fait de limiers, que ceux dont la finesse est plus que grossière, dont les procédés sont si apparents qu'il faut être bien simple d'esprit pour se laisser prendre à leurs pièges.

Tandis que la police prussienne surveille tout le monde, n'importe à quelle classe de la société on appartienne, la police russe se borne à avoir l'œil sur certaines personnes, qui, celles-là, sont soumises à tout un système de tracasseries bien inutiles. On a encore chez nous l'illusion de croire qu'une haute position sociale est une sauvegarde contre l'infamie, on a le respect de certaines situations, et aussi le préjugé que les conspirateurs ne se rencontrent que dans certaines castes. Ce défaut, joint à celui d'un personnel insuffisant, composé de gens sans aveu, appartenant souvent au parti qu'ils ont la mission de surveiller, fait de notre police secrète l'une des plus piteuses organisations qui existent en Europe. Ils lui ont valu un discrédit complet et ont eu pour résultat que, même dans les sphères gouvernementales, on ne lui accorde qu'une confiance des plus limitées.

Le comte Tolstoï a bien essayé de la relever, en la forçant à être moins brutale et plus vigilante, mais ses efforts n'ont pas été couronnés d'un très grand succès, et, à l'heure qu'il est encore, je suis

persuadé que la police des nihilistes, et les espions entretenus dans le pays par les puissances étrangères sont plus au courant de ce qui s'y passe que les employés du ministère de l'intérieur.

Il ne faut pas se le dissimuler, notre service secret ne vaut rien, pas plus que notre police criminelle, et si, Dieu nous en préserve ! il vient dans l'esprit des nihilistes, l'idée de tenter un coup de main quelconque, il est probable qu'il leur réussira comme ont réussi jusqu'ici les conjurations qu'ils ont organisées. Notre gouvernement a toujours été le plus mal informé de l'Europe. Ses employés partent de ce principe qu'il vaut mieux tout présenter en rose qu'en noir à ses chefs. Aussi, dans leurs rapports, se donnent-ils le mot pour passer sous silence les côtés sombres qu'ils ont observés. Il en est résulté que toute notre politique depuis vingt ans a été un tissu d'hésitations, de tâtonnements.

En Prusse, on était informé du nombre exact de canons que contenait chaque forteresse française; chez nous, jusqu'au moment du premier assaut de

Plewna, on était dans l'ignorance la plus complète quant à la force de l'armée turque.

Tandis que M. de Bismarck a su parfaitement où et comment il fallait frapper le monstre socialiste, et le rendre, sinon inoffensif, du moins à un certain degré peu dangereux, nous avons lutté contre les progrès du nihilisme sans pouvoir les arrêter; et si ces progrès se sont en apparence ralentis durant ces deux dernières années, cela tient à des causes extérieures avec lesquelles les répressions et la vigilance de la police n'ont rien à voir.

Cette dernière ne sait bien que pendre; elle n'est pas au courant des moyens par lesquels on pourrait empêcher les gens d'être pendus.

En ce moment la police est placée sous l'administration immédiate du comte Tolstoï, qui a en mains les rênes du Gouvernement. Il est secondé dans sa tâche par un adjoint spécial, lequel ne s'occupe que du service politique sous sa haute direction. Au fond, si on examine bien la chose, la troisième section existe toujours sous un autre nom. Elle a conservé ses attributions d'autrefois avec

cette différence que, n'étant pas officiellement reconnue, son activité se trouve, dans un certain sens, circonscrite et gênée. Elle doit, en tous cas, s'exercer d'une façon bien plus discrète que lorsqu'elle représentait la seule force brutale. Je ne crois donc pas que son déguisement lui soit favorable, mais, ce que j'espère, c'est qu'avec le temps elle s'organisera et, au lieu d'être un danger, deviendra enfin ce qu'elle devrait être depuis longtemps, une sauvegarde pour la société russe, pour le pays, pour le souverain qui préside à nos destinées.

L'adjoint actuel du comte, dans les difficiles et délicates fonctions de chef de la police secrète de l'Empire, est le général Orgewski. Le général, homme d'une intelligence remarquable, est certainement un des caractères les plus énergiques parmi tous ceux qui sont en ce moment au pouvoir en Russie. Encore jeune, il a fait rapidement, par la seule force de ses qualités intellectuelles, sa brillante carrière et il est probable qu'il s'élèvera avec le temps jusqu'aux plus hauts sommets de l'échelle du fonc-

tionnarisme. C'est un ambitieux, un égoïste même si l'on veut, mais un de ces égoïstes qui tiennent à réussir d'une manière glorieuse. Son amour pour son pays, de même que sa bonté, sont des plus problématiques, mais il saura s'en donner les apparences et en obtenir le mérite.

Dépourvu de scrupules, il agira toujours honnêtement, parce qu'il est assez fort pour reconnaître que l'honnêteté est le meilleur de tous les calculs. C'est un de ces hommes qui ne reculent et n'hésitent devant rien, une nature dans le genre de celle de Richelieu. Il ne lui en coûterait pas de faire tomber la tête d'un innocent, et peut-être qu'il aurait de la mansuétude pour un coquin, si ce coquin était susceptible de lui devenir utile.

Forte tête, esprit réfléchi, calculateur, homme d'un courage à toute épreuve, d'une énergie sans pareille, le général Orgewski a un extérieur fort agréable et des manières très courtoises. Il a le grand talent de savoir être affable sans devenir familier. Il ne promet que ce qu'il peut tenir, s'efforce d'être aimable et d'obliger ceux qui s'adres-

sent à lui. Un peu dédaigneux, il a quelque chose de l'astuce de César Borgia et de la férocité politique de Machiavel. Ce n'est pas encore l'homme d'aujourd'hui, mais ce sera, je vous l'affirme, celui de demain.

UN DERNIER MOT

DE POLITIQUE GÉNÉRALE

Un dernier mot, qui résume le côté politique de mes lettres, le seul que j'aie développé dans ce volume.

Je ne suis pas, vous l'avez vu, un admirateur absolu du régime Tolstoï; je crois qu'il pourrait et même qu'il devrait subir de profondes modifications pour répondre aux aspirations complètes du pays; tel qu'il est, je le préfère cependant à la politique vacillante des dernières années du règne de l'empereur Alexandre II. J'y trouve une impulsion personnelle, vraie et sincère. Malheu-

reusement la politique du comte Tolstoï a le tort d'être très large dans ses conceptions et très étroite dans ses applications. Il en résulte un tiraillement perpétuel, dont le pays souffre, et dont toutes les classes de la société se plaignent; mais cela ne doit pas aveugler sur la sagesse du programme dont l'Empereur a été l'inspirateur et son ministre l'exécuteur.

Ce programme qui embrasse entre autres choses le relèvement de la noblesse, les économies dans l'administration des deniers publics, la lutte contre l'élément allemand, une tenue énergique dans toutes les questions vitales de l'Empire et le courage en face des revendications des puissances étrangères, est digne d'un grand souverain et d'un habile homme d'État. Par malheur, les aspérités ainsi que les rudesses du comte Tolstoï en ont entravé l'exécution, et le manque d'à-propos qui le distingue l'a aveuglé sur le moment à choisir pour le faire prévaloir. Il a blessé bien des gens qu'il aurait dû se concilier; il a attiré à l'Empereur des ennemis jusque dans le sein de sa famille en lui

faisant signer le fameux oukase de l'an dernier, qui règle d'une façon nouvelle le rang des grands-ducs et restreint leurs apanages.

Tout cela s'effacera cependant si le comte Tolstoï parvient à conserver à la Russie, avec l'aide de M. de Giers, son prestige en Europe. L'avenir du pays est là. En ce moment nous nous trouvons dans la position de la France après Sadowa. Nous sommes l'objectif du prince de Bismarck qui veut nous forcer à lui faire la guerre. La ferons-nous avec ou sans alliance? Le sort de toute l'Europe dépend de l'issue qu'aura cette lutte, dont l'éclat n'est qu'une affaire de temps, qui peut, si elle nous est favorable, écrouler l'empire arrogant des Hohenzollern et nous rendre, ainsi qu'à la France, la part de suprématie qui nous appartient à toutes deux.

J'admire le comte Tolstoï, j'admire encore plus l'empereur Alexandre II, et je suis persuadé que l'un et l'autre seront à la hauteur de la situation ; mais ce n'est qu'après les avoir observés, dans les moments critiques qui vont survenir incessamment,

que je leur accorderai ma pleine et entière confiance.

Le vieux monde slave va se ruer sur les hordes teutonnes. Je tremblerais pour le sort de mes frères si je ne savais qu'au-dessus des hommes il y a la justice de Dieu, et que, comme nous enseigne l'Écriture, l'orgueilleux courbera son front dans la poussière. Il sera humilié à son tour. Tout passe ici-bas; le bonheur, les honneurs et la gloire des peuples : l'Éternel seul est immuable; si son bras se repose parfois, il frappe un jour ou l'autre ceux qui ont méconnu ses lois.

FIN.

a*

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 19374

